

*Aux États-Unis d'Afrique* d'Abdourahman Wabéri :  
la réappropriation des imaginaires de l'Afrique par la littérature

Marie-Lise Chaput-Arsenault

Mémoire  
présenté  
au  
Département d'Études françaises

Comme exigence partielle au grade de  
Maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)  
Université Concordia  
Montréal, Québec, Canada

Mars 2015

© Marie-Lise Chaput-Arsenault, 2015

# UNIVERSITÉ CONCORDIA

## École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

par Marie-Lise Chaput-Arsenault

intitulé *Aux États-Unis d'Afrique* d'Abdourahman Wabéri :  
la réappropriation des imaginaires de l'Afrique par la littérature

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

### **Maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)**

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance

\_\_\_\_\_  
Sophie Marcotte

Président

\_\_\_\_\_  
Mbaye Diouf

Examineur

\_\_\_\_\_  
Lucie Lequin

Examinatrice

\_\_\_\_\_  
Sylvain David

Co-directeur

\_\_\_\_\_  
Françoise Naudillon

Co-directrice

Approuvé par: Philippe Caignon  
Directeur du département

15 avril 2015 André Roy  
Doyen de la Faculté

## Résumé

*Aux États-Unis d'Afrique* d'Abdourahman Wabéri :  
la réappropriation des imaginaires de l'Afrique par la littérature

Dans ce mémoire de maîtrise portant sur le roman *Aux États-Unis d'Afrique* par l'écrivain djiboutien Abdourahman Wabéri, nous cherchons à montrer la manière dont Wabéri se réapproprie les imaginaires de l'Afrique grâce à la littérature. Pour ce faire, nous avons procédé à des analyses contextuelles, pour bien saisir l'inscription sociale et culturelle de l'œuvre, et à des analyses textuelles. Tout d'abord, nous nous sommes penché sur la façon dont Wabéri se réapproprie l'espace en présentant la façon dont divers aspects de la spatialité sont traités, puis nous avons démontré que Wabéri se réapproprie également le temps, grâce au procédé de l'uchronie. Ensuite, nous avons procédé à une étude de deux aspects importants de l'œuvre, les marques de l'oralité et l'ironie. Les marques de l'oralité sont présentes pour inscrire le roman de Wabéri dans la tradition africaine, mais elles servent également à se moquer de l'imaginaire construit autour de la littérature africaine, selon lequel une œuvre africaine doit nécessairement comprendre des marques d'oralité. L'ironie est omniprésente dans ce roman qui se veut une critique du monde actuel et du regard posé sur l'Afrique qui consiste en une projection de l'Occident plutôt qu'en une perception de l'Afrique. L'utilisation de la fiction uchronique et de l'ironie est significative compte tenu des tensions non résolues entre la France et ses anciennes colonies et, dans une moindre mesure, l'oralité permet au narrateur de jouer le rôle du griot, un personnage africain qui a le pouvoir de dire la vérité, même celle qui choque. Finalement, nous avons effectué une analyse de l'africanisation du lexique pour mettre en évidence un autre procédé utilisé par l'auteur pour se réapproprier l'Afrique. Ce mémoire cherche à montrer les possibles de la littérature lorsqu'il s'agit d'offrir une critique du monde actuel et de se réapproprier l'imaginaire africain, mais nous souhaitons aussi rappeler que la littérature peut jouer un rôle lorsqu'il s'agit de rapprocher les peuples.

Mots-clé: oralité, uchronie, ironie, Afrique, France, postcolonial, Autre.

## **Abstract**

### *Aux États-Unis d'Afrique:* The Reappropriation of Africa's Imaginaries through Literature

This Master's thesis focuses on the novel *Aux États-Unis d'Afrique* by Djiboutian author Abdourahman Waberi. We seek to demonstrate how Waberi attempts to reclaim Africa's imaginaries through literature. In order to achieve this, we conducted contextual analyses to understand the context of the work, as well as textual analyses. First, we focused on how Waberi reclaims time and space with the use of alternate History. Furthermore, we conducted an analysis of two important aspects of the work ; the traces of orality and the use of irony. The traces of orality are present in the novel as a testament to the oral legacy but they are also used to make fun of the imaginary built around african literatures. The irony is omnipresent in this novel which is intended as a critique of the current world order and of the imaginary built around Africa, which consists of a projection of the West rather than a true perception of Africa. The use of alternate history fiction and irony is significant in light of the unresolved tensions between France and its former colonies. In this regard, the use of orality is also significant albeit to a lesser extent because the narrator often takes on the role of a griot, the keeper of oral History, granting him greater freedom of speech. Finally, we present an analysis of the africanized lexicon as we seek to demonstrate how the author further attempts to reclaim Africa. This thesis seeks to demonstrate the potential of literature when it comes to offering a critique of the current world and reclaiming Africa, but we also want to demonstrate that literature can play a role when it comes to bridging the gap between people.

Keywords: orality, alternate history, irony, Africa, France, postcolonial, Other.

## **Remerciements**

Tout d'abord, je tiens à remercier mes co-directeurs, Madame Françoise Naudillon et Monsieur Sylvain David, pour leurs commentaires constructifs, leur patience et leur expertise. Je n'aurais pas pu mener ce projet à terme sans leur apport inestimable.

Je tiens également à remercier Madame Sophie Marcotte et Monsieur Davy Bigot, professeurs au Département d'études françaises, de m'avoir confié des assistanats de recherche.

Finalement, je tiens à remercier ma mère, Hélène, qui m'encourage depuis que je suis toute petite et qui croit en moi, même quand j'ai des doutes.

Marie-Lise

*The world in which you were born is just one model of reality. Other cultures are not failed attempts at being you. They are unique manifestations of the human spirit.*

**Wade Davis**

La transparence n'apparaît plus comme le fond du miroir où l'humanisme occidental reflétait le monde à son image ; au fond du miroir, il y a maintenant de l'opacité, tout un limon déposé par des peuples surgis de la face cachée de la terre, limon fertile mais à vrai dire incertain, le plus souvent nié ou dominé.

**Édouard Glissant, *La quinzaine littéraire***

## Table des matières

<b>Introduction .....</b>	<b>1</b>
<b>Chapitre 1 : La réappropriation du temps et de l'espace .....</b>	<b>5</b>
<b>1. L'uchronie.....</b>	<b>5</b>
1.1 <i>L'uchronie dans le roman de Wabéri .....</i>	<i>10</i>
<b>2. L'espace dans le roman .....</b>	<b>12</b>
2.1 <i>La pause descriptive dans le roman africain .....</i>	<i>13</i>
2.2 <i>Les migrations : le déplacement dans l'espace .....</i>	<i>14</i>
2.2.1 <i>Les déplacements contrôlés .....</i>	<i>16</i>
2.2.2 <i>La frontière .....</i>	<i>18</i>
2.2.3 <i>La déportation.....</i>	<i>19</i>
2.2.4 <i>Raisons avancées pour justifier la fermeture des frontières et les déportations .....</i>	<i>20</i>
2.3 <i>Espace intime et espace public.....</i>	<i>21</i>
2.4 <i>L'ascension ou la chute.....</i>	<i>25</i>
2.5 <i>Le climat et la nature .....</i>	<i>26</i>
2.6 <i>L'espace du corps .....</i>	<i>29</i>
2.7 <i>La narration : la distance ou la proximité du narrateur .....</i>	<i>30</i>
<b>3. Conclusion.....</b>	<b>34</b>
<b>Chapitre 2 : L'oralité et l'ironie dans Aux États-Unis d'Afrique .....</b>	<b>35</b>
<b>1. La tradition orale en Afrique .....</b>	<b>36</b>
1.1 <i>La tradition orale de la Corne de l'Afrique .....</i>	<i>37</i>
1.2 <i>La tradition pastorale .....</i>	<i>40</i>
1.3 <i>Pourquoi avoir recours à la littérature écrite? .....</i>	<i>41</i>
1.4 <i>Pourquoi Wabéri écrit-il en français? .....</i>	<i>45</i>
1.5 <i>Les marques de l'oralité dans Aux États-Unis d'Afrique .....</i>	<i>46</i>
1.5.1 <i>Le narrateur-conteur .....</i>	<i>47</i>
1.5.2 <i>Les genres porteurs d'oralité.....</i>	<i>49</i>
<b>2. L'ironie dans le roman .....</b>	<b>50</b>
<b>3. Rapport de la France avec son passé colonial.....</b>	<b>60</b>
<b>4. Conclusion.....</b>	<b>62</b>
<b>Chapitre 3 : Réappropriation du lexique .....</b>	<b>63</b>
<b>1. État des lieux sur la question des toponymes .....</b>	<b>64</b>
1.1 <i>Africanisation des toponymes dans Aux États-Unis d'Afrique.....</i>	<i>66</i>
<b>2. Africanisation des noms et des marques de commerce .....</b>	<b>68</b>
<b>3. Africanisation des symboles du progrès et de la prospérité .....</b>	<b>69</b>
<b>4. Africanisation des symboles de la culture .....</b>	<b>71</b>
<b>5. Africanisation des symboles de l'imaginaire européen .....</b>	<b>74</b>
<b>6. Africanisation d'oeuvres connues .....</b>	<b>75</b>
<b>7. Africanisation d'expressions .....</b>	<b>76</b>
<b>Conclusion générale .....</b>	<b>79</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>82</b>

## Introduction

Partir.

Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes-

panthères, je serais un homme-juif

un homme-cafre

un homme-hindou-de-Calcutta

un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas

l'homme-famine, l'homme-insulte, l'homme-torture

on pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer

de coups, le tuer – parfaitement le tuer – sans avoir

de compte à rendre à personne sans avoir d'excuses à présenter à personne

un homme-juif

un homme-pogrom

un chiot

un mendigot

Mais est-ce qu'on tue le Remords, beau comme la

face de stupeur d'une dame anglaise qui trouverait

dans sa soupière un crâne de Hottentot?

-Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*<sup>1</sup>

Cette citation tirée d'un recueil d'Aimé Césaire nous a inspiré ce mémoire de maîtrise. En effet, elle nous a amené à nous questionner sur le rapport des métropoles avec leurs anciennes colonies, ainsi que sur les conséquences de la colonisation qui persistent encore aujourd'hui. L'époque coloniale semble encore inspirer un sentiment de nostalgie et de fierté en France, alors que du point de vue de l'Humanisme elle devrait être considérée comme une page noire de l'Histoire française. Tentant de nier l'Histoire et les conséquences désastreuses de son entreprise coloniale, la France a voté une loi reconnaissant « en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord<sup>2</sup> ». Cette loi, qui relève pratiquement du révisionnisme à notre avis, a été décriée par de nombreuses associations antiracistes, ainsi que par les anciennes colonies et elle a par la suite été amendée pour enlever le mot « positif ». Cela dit, il n'est pas fait mention de tous les aspects négatifs de la colonisation. Concernant cette amnésie collective, nous nous demandons ce que pensent les écrivains francophones issus des anciennes colonies de la

---

<sup>1</sup> Aimé Césaire (1983), *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Éditions Présence africaine, p. 20.

<sup>2</sup> [Anonyme] (2005), « Loi n° 2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés », *Légifrance : Le service public de la diffusion du droit*, consulté le 5 décembre 2014. URL : <http://legifrance.gouv.fr/affichTexte.do;jsessionid=1549F78E3675E3FE6D9D8826D0083>.



question de la mémoire coloniale, mais surtout de l'influence du Centre, la France, en ce qui a trait à la littérature. Dans l'ouvrage *Theories of Africans: Francophone Literature and Anthropology in Africa*<sup>3</sup>, Christopher L. Miller affirme avec raison que la littérature africaine est produite par les Africains, mais qu'elle est pratiquement toujours analysée par des théoriciens occidentaux : les Africains fournissent la matière première et les Européens l'analysent, de ce fait, en fonction des cadres européens, ce qui a pour conséquence que les littératures africaines ne sont pas appréciées à leur juste valeur et que leur analyse consiste en une projection de l'Occident.

Pour ce mémoire de maîtrise, nous avons choisi d'analyser le roman *Aux États-Unis d'Afrique* de l'écrivain djiboutien Abdourahman Wabéri. Ce dernier est l'un des rares auteurs djiboutiens à écrire en français. Il partage son temps entre Paris et les États-Unis où il enseigne, mais il continue tout de même à s'investir et à lutter pour le développement de l'Afrique : depuis 2007, il s'est engagé auprès de l'UNESCO pour la lutte contre l'analphabétisme. Son désir de dénoncer les inégalités entre l'Occident et le Tiers Monde et son attachement à sa terre natale transparaissent dans son écriture et dans les thématiques récurrentes qu'il aborde. Ses ouvrages se composent de romans qui traitent de l'exil, de la quête de sens, du retour aux sources, etc. Il est aussi l'auteur de chroniques sur Djibouti, présentées sous forme de trilogie. Waberi a également contribué à des ouvrages collectifs sur le postcolonialisme et à des recueils de nouvelles d'écrivains de la diaspora africaine. Il a écrit la préface du roman *Une aiguille nue* (*A Naked Needle* en version originale anglaise) de Nuruddin Farah, un écrivain Somalien, et il est un des signataires du manifeste « Pour une littérature monde en français<sup>4</sup> ».

Le roman à l'étude raconte l'histoire de Maya, une jeune femme blanche d'origine française adoptée par une famille noire habitant dans la riche fédération des États-Unis d'Afrique. Son histoire contraste avec celle de Yacouba, un réfugié suisse qui vit dans la pauvreté et qui est stigmatisé à cause de son origine et de sa pauvreté. Le roman suit le parcours de Maya dans sa quête pour retrouver sa mère biologique en Europe : ses rêveries, ses questionnements, sa relation avec ses parents adoptifs et sa nation d'adoption, ses rapports avec son pays de naissance et son retour aux sources en France.

---

<sup>3</sup> Christopher L. Miller (1990), *Theories of Africans: Francophone Literature and Anthropology in Africa*, Chicago, University of Chicago Press, p. 3.

<sup>4</sup> Signé par quarante-quatre écrivains en faveur d'une langue française « libérée de son pacte exclusif avec la nation », ce manifeste a été publié dans l'édition du 15 mars 2007 du journal *Le Monde*.

Le roman *Aux États-Unis d'Afrique*<sup>5</sup> s'inscrit, de façon générale, dans la production littéraire postcoloniale. Il est impératif de tenir compte du contexte de l'œuvre pour arriver à bien saisir les buts de l'auteur dans sa démarche d'écriture, mais également pour saisir le rôle que la littérature peut jouer : elle est témoin d'une société et elle permet de réfléchir aux possibles que le colonialisme a réprimés, mais au-delà de cela, elle permet la création d'un nouvel imaginaire africain et propose un nouveau regard sur l'Occident. Le roman à l'étude est un bel exemple d'uchronie, c'est-à-dire une histoire inversée de l'Afrique dans laquelle les Africains sont les colonisateurs tout puissants et les Occidentaux sont pauvres, miséreux et considérés comme indésirables dans la Fédération des États-Unis d'Afrique. Ce roman s'inscrit ainsi dans la longue tradition de la littérature de science-fiction, mais également dans la plus courte histoire de la littérature de science-fiction en Afrique. C'est en empruntant au genre de la science-fiction uchronique que Waberi nous propose une vision originale de la réappropriation de l'imaginaire africain et européen : de la langue, de l'histoire, des arts, de l'espace-temps, etc. Il présente également des poèmes et des textes de chansons connus, mais modifiés pour refléter leur africanité. Waberi réécrit l'Histoire du monde dans ce roman uchronique en réponse à l'utopie de la colonisation et à ses conséquences postcoloniales.

Il est important de tenir compte du contexte postcolonial dans lequel le roman de Waberi a été écrit puisque la littérature de science-fiction issue du continent africain ou de la diaspora africaine est bien évidemment influencée par le passé colonial et par ses conséquences sur le climat social, la politique, la détresse économique, ainsi que les peurs et les espoirs que l'on nourrit pour l'avenir de ce continent.

Nous trouvons le roman de Waberi particulièrement intéressant puisqu'il s'agit d'un roman de science-fiction écrit par un écrivain africain, donc offrant le point de vue d'un auteur dont le pays fût colonisé qui se met dans la peau du colonisateur, à travers le personnage de Maya, une jeune femme d'origine française adoptée par des parents d'Afrique noire. L'effet miroir est intéressant puisque le personnage principal du roman vit une situation similaire à celle que vit Waberi qui est un auteur djiboutien vivant en France dans un contexte de migration. Maya serait son double blanc, au féminin, elle qui doit forger son identité dans un monde où elle est

---

<sup>5</sup> Abdourahman Wabéri (2006), *Aux États-Unis d'Afrique*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 233 p.

différente à cause de son origine et de la couleur de sa peau. Elle vit à cheval entre deux mondes et deux cultures.

Nous nous intéressons particulièrement aux raisons qui ont poussé Wabéri à faire appel au genre de la science-fiction uchronique. De plus, nous chercherons à découvrir jusqu'à quel point les origines de Wabéri ont influencé ses écrits et où il se situe par rapport à son statut d'écrivain africain écrivant en français. Le but de ce mémoire est de montrer les possibles de la littérature lorsqu'il s'agit d'imaginer une Afrique qui ne se voit pas à travers le filtre du Centre, la France, et qui construit son passé et son futur selon ses propres codes au lieu de ceux qui lui furent imposés durant la colonisation et qui continuent de faire loi en Afrique.

Pour ce faire, dans le premier chapitre nous traiterons des aspects du temps et de l'espace, deux aspects que Wabéri tente de se réapproprier. La question du temps est particulière dans ce roman, puisque l'action prend place dans un temps qui n'existe pas en réalité grâce à l'uchronie. Nous verrons comment l'utilisation de l'uchronie sert l'auteur lorsqu'il s'agit d'offrir une critique du monde actuel. Pour ce qui est de l'espace, nous verrons comment le statut social des personnages influence la façon dont ils entrent en relation avec l'espace. Le deuxième chapitre sera consacré aux traces de l'oralité dans le roman, à l'ironie et au rapport de la France avec son passé colonial. Ce chapitre permettra de situer Wabéri dans la tradition littéraire africaine, mais également de rendre compte de la façon dont il utilise l'ironie pour critiquer la société. Nous ne pouvons pas ignorer la relation particulière qu'entretient la France avec ses anciennes colonies et cette section nous permettra de nous pencher sur les raisons qui font qu'un roman comme *Aux États-Unis d'Afrique* trouve sa pertinence dans une forme uchronique et ironique. Nous terminerons ce mémoire en nous penchant sur la question de l'africanisation du lexique qui permet ainsi à l'auteur de se réapproprier l'Afrique, sa culture et son Histoire grâce à la langue. En effet, Wabéri évacue l'influence occidentale dans pratiquement tous les domaines pour la remplacer par des noms africains ce qui permet au lecteur de se rendre compte de l'ampleur de l'hégémonie occidentale sur l'Afrique.

## **Chapitre 1**

### **La réappropriation du temps et de l'espace**

Comme nous l'avons mentionné, le roman de Wabéri s'inscrit dans le courant de la littérature africaine de science-fiction. La littérature africaine est grandement influencée par le passé colonial de l'Afrique et par ses relations rarement d'égal à égal avec l'ancienne métropole, la France dans le cas présent. La France domine le champ de la littérature en langue française, elle en est le Centre. De ce fait, les littératures périphériques, c'est-à-dire les littératures dont le contexte imaginaire s'éloigne du Centre, se sont longtemps tournées vers la France pour chercher un modèle. Celle-ci se considère à ce point comme « supérieure » par rapport aux autres pays francophones qu'elle s'exclut elle-même de la Francophonie : elle est française, pas francophone, et ne se projette pas en dehors de l'Hexagone. Cette façon de se considérer comme propriétaire de la véritable langue française et de ce fait, de la littérature française, tend à exclure les auteurs de langue française issus des pays de la Francophonie. Les auteurs africains (et francophones en général) tentent maintenant de se réapproprier ce qui leur a été dérobé par la colonisation, de se situer par rapport à leur passé colonial et d'être reconnus au même titre qu'un auteur français.

Dans le chapitre suivant, nous verrons comment Wabéri s'affaire à réinvestir le temps et l'espace africain grâce à la littérature pour se réapproprier l'imaginaire africain. Dans le roman à l'étude, la réappropriation du temps et de l'espace sont deux des nombreux moyens dont Wabéri fait usage pour tenter d'imaginer les possibles réprimés par la colonisation et par la domination toujours exercée par l'Hexagone sur la culture des anciennes colonies.

### **1. L'uchronie**

L'« uchronie est un néologisme du XIX<sup>e</sup> inventé par le philosophe français Charles Renouvier. Uchronie vient de "utopie" et "chronos", il s'agit donc d'utopies temporelles ou, en d'autres termes, de récits dans des temps "qui auraient pu être", mais ne sont pas<sup>6</sup> ». Ce genre permet de réécrire l'Histoire de façon fictive : « Il s'agit bien pour le romancier de "rebâtir" [l'Histoire] à

---

<sup>6</sup> Éric B. Henriot (2004), *L'histoire revisitée : Panorama de l'uchronie sous toutes ses formes*, Paris, Éditions Encreage, p. 17.

son gré<sup>7</sup> ». L'uchronie est une occasion pour l'auteur de rectifier l'Histoire, d'entrevoir ce qui aurait pu être si à un moment de l'Histoire un événement ne s'était pas produit ou s'était produit différemment. Ce genre de procédé peut présenter un monde meilleur que celui de l'Histoire factuelle ou alors un monde terrifiant qui reconforte le lecteur face à sa propre situation. Bien que certaines uchronies présentent l'histoire de gens ordinaires, comme dans le film *Groundhog day* de Harold Ramis<sup>8</sup>, la majorité des uchronies sont inspirées d'événements marquants de l'Histoire de l'humanité. Par exemple, *Uchronie, l'utopie dans l'histoire*<sup>9</sup> de Charles Renouvier présente l'Europe telle qu'elle aurait pu être si les Antonins avaient banni les chrétiens en Orient et le roman *Napoléon et la conquête du monde 1812-1832*<sup>10</sup> de Louis Napoléon Geoffroy Château présente un Napoléon remportant la conquête de Russie et conquérant le monde.

La littérature africaine de langue française est jeune, mais elle compte tout de même plusieurs genres littéraires (roman policier, roman d'amour, roman de science-fiction, etc.) Elle a longtemps été considérée comme un tout et ces différents genres n'ont été reconnus que récemment. La science-fiction est souvent associée à la modernité et aux technologies et c'est pourquoi on croit à tort qu'elle est l'apanage des pays développés. Pourtant, il existe de nombreuses œuvres africaines de science-fiction que ce soit en littérature ou en cinéma. Le genre de la science-fiction africaine est récent, mais son corpus est tout de même non négligeable. Il suffit de penser aux romans plus connus comme *La vie et demie* de Sony Labou Tansi, *Le temps de Tamango* de Boubacar Boris Diop ou *L'amour impossible* de Moussa Ould Ebnou. La littérature anglo-africaine n'est pas en reste avec *Moxyland* et *Zoo city* de Lauren Beukes, *The Dervish House* de Ian McDonald ou *Dark Matter : Reading the Bones* de Sheree R. Thomas. Le cinéma africain présente aussi certaines œuvres de science-fiction : *Africa paradis* réalisé par Sylvestre Amoussou qui est un exemple de science-fiction uchronique où le monde est inversé comme dans le roman à l'étude ou *District 9* de Neill Blomkamp qui présente une allégorie de l'apartheid dans une fiction uchronique<sup>11</sup>.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>8</sup> Harold Ramis (1993), *Groundhog Day*, Columbia Pictures Corporation, VHS, 1 h 41 min.

<sup>9</sup> Charles Renouvier (2006), *Uchronie, l'utopie dans l'histoire : Histoire de la civilisation européenne telle qu'elle n'a pas été telle qu'elle aurait pu être*, Cressé, Éditions des régionalismes, 304 p.

<sup>10</sup> Louis Geoffroy (1983), *Napoléon et la conquête du monde 1812-1832*, Paris, Éditions Tallandier, 388 p.

<sup>11</sup> Romans et films de science-fiction africains :

Amadou Moustapha Diop [s.d.], *Point Phu : énergie noire*, Niger, Éditions Nathan Adamou, 580 p.

Boubacar Boris Diop (2002), *Le temps de Tamango*, Paris, Éditions Serpent à plumes, 250 p.

Ian McDonald (2011), *The Dervish House*, Londres, Éditions Gollancz, 480 p.

Le roman à l'étude présente une perspective uchronique qui imagine une réécriture de l'Histoire africaine et européenne telle qu'elle aurait pu être, mais n'a pas été. Dans *Aux États-Unis d'Afrique*, Wabéri imagine une histoire inversée de l'Afrique dans laquelle les Africains sont les colonisateurs tout-puissants alors que les Occidentaux sont pauvres, miséreux et considérés comme indésirables dans la Fédération des États-Unis d'Afrique. Cette uchronie est fascinante puisqu'elle fait répéter aux leaders africains fictifs le même discours qu'on pouvait entendre à l'époque coloniale de la part des colonisateurs de l'histoire factuelle, et qu'on entend toujours aujourd'hui, mais ce sont les pauvres Européens qui sont visés par les discours coloniaux et les clichés sur l'Autre naissant de l'ignorance. Les Européens dans le roman sont victimes de la famine, de la pauvreté, de la guerre en Europe, des difficultés dues à l'immigration clandestine en Afrique, de l'exclusion et du racisme, soit les mêmes problèmes auxquels doivent faire face les Africains lorsqu'ils immigrèrent en Europe de nos jours.

L'uchronie de Wabéri est ce qu'Henriet appelle une uchronie pure, c'est-à-dire qu'elle ne consiste pas en une histoire de voyage dans le temps, mais plutôt en un monde complètement indépendant. Les uchronies se caractérisent par un événement fondateur qui entraîne une inversion de l'Histoire telle que nous la connaissons. Dans le roman de Wabéri l'événement fondateur est le départ des colons africains pour l'Europe, c'est là le point de départ de cette nouvelle Histoire. De plus, dans l'uchronie de Wabéri, l'Afrique jouit d'une situation économique et culturelle supérieure par rapport à l'Occident. Le cas de Wabéri est particulier : sa démarche uchronique provoque plutôt un effet miroir. Les problèmes sociétaux (pauvreté, exclusion, guerres, surconsommation, mœurs dépravées, racisme, xénophobie, etc.) sont simplement inversés. C'est d'ailleurs pour ceci que nous pouvons affirmer que Wabéri ne cherche pas simplement à critiquer la colonisation et l'Occident pour ce qu'ils ont fait subir et continuent de faire subir aux anciens colonisés. Il se permet également de poser un regard

---

Jean-Pierre Bekolo (2005), *Les saignantes*, MGI International, DVD, 1 h 34 min.

Lauren Beukes (2010), *Moxyland*, Londres, Éditions AngryRobots, 384 p.

Mike Resnick (1998), *Kirinyaga : Une utopie africaine*, Paris, Éditions Denoël, 388 p.

Moussa Ould Ebnou (2000), *L'amour impossible*, Paris, Éditions L'Harmattan, 175 p.

Neill Blomkamp (2009), *District 9*, QED International, DVD, 112 min.

Sheree R. Thomas (2005), *Dark Matter : Reading the Bones*, New York, Éditions Aspect, 416 p.

Sony Labou Tansi (1998), *La vie et demie*, Paris, Éditions du Seuil, 191 p.

Sylvestre Amoussou (2007), *Africa paradis*, Metis productions et Koffi productions, DVD, 1 h 16 min.

critique sur l'Afrique et sur les conflits internes qui sont, en partie bien entendu, responsables des graves problèmes socio-économiques que connaît le Continent.

L'uchronie démontre, grâce à l'ironie, l'hypocrisie du discours colonial et des clichés racistes. Tous ces clichés inversés amènent le lecteur à prendre conscience de la difficulté que peuvent vivre les gens qui en sont victimes. Depuis plusieurs siècles, l'Homme blanc a joui de nombreux privilèges acquis surtout grâce au hasard du destin : l'uchronie de Wabéri permet d'envisager une autre histoire, un autre destin, qui pourrait fort bien être la véritable histoire de l'humanité si l'Homme blanc n'avait pas eu l'occasion d'imposer ses croyances, ses valeurs et sa vision du monde au reste de l'humanité. *Aux États-Unis d'Afrique* permet d'imaginer un autre monde. Un monde meilleur ? Absolument pas, puisque l'inversion fait que ce sont les Euraméricains qui souffrent et qui sont victimes de discrimination.

L'uchronie est particulièrement utile lorsqu'il s'agit d'aborder des sujets délicats tels que le postcolonialisme et ses conséquences, le regard posé sur l'Autre, les ravages du capitalisme sauvage, etc. Elle permet à l'auteur de s'affranchir de tous soupçons en faisant passer un message à travers la fiction uchronique et d'éviter la censure. Non seulement Wabéri dénonce les clichés racistes, mais en plus, il prend un malin plaisir à ridiculiser les discours coloniaux, postcoloniaux, racistes et capitalistes. D'ailleurs, le genre de la science-fiction est utilisé par exemple dans les littératures arabes pour critiquer les dirigeants corrompus. Dans l'article « La fiction d'anticipation arabe sous les auspices du cauchemar<sup>12</sup> », Kawthar Ayed démontre que la science-fiction n'est pas typiquement occidentale. En effet, cette projection dans l'avenir ou dans un monde parallèle est utilisée dans la littérature arabe pour aborder le désenchantement politique et les différents enjeux du pouvoir : les rouages du totalitarisme, l'hégémonie occidentale et la réalité des systèmes politiques sont abordés par ce genre littéraire. Ayed évoque la dimension cauchemardesque du roman en langue arabe *Les temps ténébreux* du Syrien Talib Umran qui se manifeste à travers les songes du personnage principal. L'utilisation du rêve pour traiter de questions politiques n'est pas un hasard, elle permet d'éviter la censure puisque les romans de fiction d'anticipation arabes traitent de sujets sensibles. Le genre de la science-fiction (d'anticipation, uchronique, etc.) permet d'aborder les craintes pour le futur, motivées par l'insignifiance de l'être par rapport au pouvoir. Dans le cas des littératures africaines, ce genre est

---

<sup>12</sup> Khawtar Ayed (2006), « La fiction d'anticipation arabe sous les auspices du cauchemar », Fictions d'anticipation politique, *Revue Eidolon*, n° 73, p. 49-58.

particulièrement indiqué pour les auteurs issus de sociétés où la liberté de parole n'est pas un droit acquis ou, dans le cas de Waberi, où il existe encore un malaise concernant le passé colonial et les déceptions au lendemain des Indépendances. Aborder ces questions délicates se fait plus facilement grâce à la science-fiction : en créant un nouveau monde indépendant comme le fait Wabéri ou en présentant l'histoire comme un rêve comme le fait Umran.

Au-delà des questions de censure, l'utilisation de la fiction uchronique dans le but de réécrire l'Histoire de l'Afrique signale un désir de se réapproprier le temps et l'espace africains qui avaient été dérobés par la colonisation. Elle permet de les réinvestir avec de nouveaux concepts et un nouvel imaginaire africains qui ne sont pas liés au Centre (la France). L'uchronie sert également à recréer un imaginaire de l'Occident dans lequel celui-ci n'est plus le Centre du monde autour duquel gravite la planète entière. Elle permet également d'exposer les possibles que la colonisation a réprimés et de jeter un regard critique sur les sociétés européennes et nord-américaines, mais également africaines.

La colonisation fait partie de l'histoire de l'Afrique, mais il est légitime de se demander comment l'Afrique se serait développée si les Européens ne l'avaient pas occupée pendant plusieurs décennies : « L'approche contrefactuelle peut ainsi nourrir une réflexion sur la contingence en histoire, notamment pendant les crises internationales, mais aussi être un moyen de déconstruire les grands récits, comme la supériorité de l'Occident<sup>13</sup> ». La question de l'esclavage est aussi source d'inspiration pour les uchronistes : l'esclavage a privé les captifs et leurs descendants de mondes possibles. Que serait-il advenu d'eux s'ils n'avaient pas été arrachés à leur terre natale? Si la traite des Noirs n'avait pas eu lieu, est-ce que le racisme anti-noir serait si fort? Est-ce qu'il y aurait un si grand écart socio-économique entre Blancs et Noirs aux États-Unis, pays dont l'Histoire est entachée par l'esclavage? Dans l'ouvrage *How Europe underdeveloped Africa*<sup>14</sup>, l'historien Walter Rodney utilise l'uchronie pour évaluer l'impact de la traite négrière : « La traite et la colonisation auraient bouleversé le "cours normal de l'histoire" en empêchant le développement du commerce intra-continentale africain et en accélérant le développement économique de l'Europe ». Seul le recours à l'uchronie permet de réécrire l'Histoire pour repenser l'Afrique sans la colonisation.

---

<sup>13</sup> Pierre Singaravélou et Quentin Deluermoz (2012), « Explorer le champ des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus en histoire », *Belin : Revue d'histoire moderne et contemporaine* [En ligne], n° 59-3, p. 85, consulté le 19 octobre 2014. URL : [http://www.cairn.info/resume.php?ID\\_ARTICLE=RHMC\\_593\\_0070](http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=RHMC_593_0070).

<sup>14</sup> Walter Rodney (2011), *How Europe Underdeveloped Africa*, Baltimore, Black Classic Press, 340 p.



### 1.1 L'uchronie dans le roman de Wabéri

Voyons maintenant quelques exemples tirés du roman qui démontrent concrètement comment l'uchronie intervient lorsqu'il s'agit d'inverser des concepts et des rôles dans la fiction. Plusieurs champs de la vie sociale et culturelle, ainsi que l'Histoire présentent des inversions qui permettent d'échanger les rôles entre l'Afrique et l'Occident. Dans le roman, les conditions de vie sont inversées et les Européens « sont en quête de pain, du lait, du riz ou de la farine distribués par les organisations caritatives afghanes, haïtiennes, laotiennes ou sahéliennes<sup>15</sup> ». Ils dépendent des « surplus alimentaires des fermiers vietnamiens, nord-coréens ou éthiopiens<sup>16</sup> » et profitent de « l'opération un bol de mil à la sauce gombo<sup>17</sup> ». L'accent est mis à plusieurs reprises sur la dépendance des pauvres Euraméricains envers les Africains qui leur envoient « de braves infirmières armées de louches [qui] remplissent jusqu'à la gueule le gosier de petits Maltais, Gallois et autres Estoniens<sup>18</sup> ». L'Euramérique est décrite en des termes qui trahissent la pauvreté et le dénuement des conditions de vie de ses citoyens, ainsi que la désorganisation qui y règne : un gourbi de Toulouse<sup>19</sup>, les bidonvilles de Boston<sup>20</sup>, le Souk de Montréal<sup>21</sup>, le marché à bestiaux de Vancouver<sup>22</sup>, le quartier de maquerelles à Waikiki, banlieue indigente et rococo d'Honolulu<sup>23</sup>. Dans l'histoire factuelle, ce sont les Africains qui reçoivent les vieilles voitures usagées dont les Européens ne veulent plus et que les Maliens appellent les « au revoir ». Dans le roman, ce sont les Européens qui héritent de ce dont les Africains n'ont plus besoin : les vendeurs de camelote qui envoient en Europe les vieilles hippos déglinguées et les Koudou hors d'âge<sup>24</sup>. La pauvreté dans laquelle vivent les Euraméricains les amène à se déplacer vers l'Afrique en quête d'une vie meilleure. De ce fait, il y a un grand nombre de « clandestins, natifs de Porto ou d'Odessa, de

---

<sup>15</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 12.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 51.

Chicago ou de Bristol<sup>25</sup> » ou des « réfugiés de Tbilissi, de Winnipeg ou plus probablement de Normandie<sup>26</sup> ». D'ailleurs, le vocabulaire pour décrire les Blancs est un calque inversé de celui utilisé par les xénophobes et trahit le mépris envers les étrangers considérés comme une menace : le péril blanc<sup>27</sup>.

C'est au tour des Occidentaux de voir leurs langues considérées comme inférieures : la langue de Yacouba est décrite de façon réductrice comme un patois allemand<sup>28</sup>. Les insultes que doivent subir les Noirs par rapport à la couleur de leur peau sont inversées pour devenir des insultes envers les Blancs : face exotique, face de lait, lait caillé<sup>29</sup>. Leurs cultures qui diffèrent de celles des Africains sont décrites de façon méprisante : « Une peuplade primitive au fin fond de la Bavière<sup>30</sup> ». Certains événements qui ont consolidé l'image de première puissance du monde des États-Unis d'Amérique sont inversés pour les africaniser, ainsi, c'est « Madagascar [qui] est le berceau de la conquête spatiale<sup>31</sup> ». L'Afrique a également ses riches courtiers, symbole de richesse et de réussite financière, les « golden boys de Tananarive<sup>32</sup> ».

L'uchronie de Wabéri s'attaque également à d'autres traditions et concepts occidentaux tels que la fête de Noël qui est ancrée dans l'imaginaire judéo-chrétien de l'Occident. Dans le roman, elle est remplacée par « la kwanzaa si sacrée dans tous les foyers<sup>33</sup> ».

L'inversion la plus signifiante du roman est celle de la traite négrière. Cette inversion est à la base de l'uchronie dans le roman à l'étude, elle en est l'événement fondateur :

Vingt-trois, c'est le nombre de ports esclavagistes en Érythrée, en Nubie, en Somalie et dans tout ce Nord-Est africain béni par la Providence. Ports où Yacouba et ses semblables courbent le dos aujourd'hui. Ports jadis arrosés du sang et de la sueur d'hardis travailleurs venus d'Occident à l'instar des marchands de légumes bataves, des pêcheurs d'Islande, des sécheuses de poissons basques, des tailleurs de pierres sardes, des ferronniers moldaves, des armuriers et des écuyers mercenaires, des tanneurs roumains, des teinturiers calabrais, des montreurs d'ours slovènes, des maçons de la lointaine Baltique, des fossoyeurs ouzbeks, des faucons maltais, des équarrisseurs du Rhin aux cheveux de cendre, des prêteurs sur gages texans, des eunuques serbes, des chamanes mongoles ou des trouvères de Provence dont certains ont traversé à pieds secs la mer Rouge [...] De

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 105.

cette traite millénaire, de ces comptoirs, de ces plantations de céréales et de cannes à sucre, pas d'échos dans la mémoire. Peu de traces dans la pierre à Asmara, à Massawa, à Obock, à Port-Saïd ou à Benghazi, les plus vieilles cités de la région, d'où la civilisation africaine a envoyé ses soldats et ses missionnaires, ses clercs et ses géographes<sup>34</sup>.

L'inversion de cet événement qui a changé la face du monde et qui continue d'avoir des conséquences dans la vie de milliers de gens permet de se rendre compte que le destin des Occidentaux et des indigènes des colonies aurait pu être très différent. Nous avons vu comment l'uchronie permet de se réapproprier le temps, mais Wabéri s'affaire également à réinvestir l'espace de l'Afrique et de l'Occident comme nous le verrons dans la prochaine section.

## **2. L'espace dans le roman**

Il est important de se pencher sur les notions d'espace pour mieux comprendre les enjeux socio-économiques et politiques qui sont traités dans le roman de Wabéri. Les éléments spatiaux ont « tous une valeur indicielle [...] concernant le personnage, dont ils révèlent le statut social, la psychologie et le rôle dramatique<sup>35</sup> ». Ignorer les notions d'espace reviendrait à ignorer les antinomies symboliques qui se révèlent dans le roman.

Nous nous intéresserons aux différentes notions d'espace qui interviennent dans le roman *Aux États-Unis d'Afrique*. Nous traiterons d'abord d'une façon générale de la pause descriptive, une technique qui n'a pas toujours été exploitée dans les littératures africaines. Nous nous pencherons ensuite sur les questions des déplacements et de la frontière. La frontière est particulièrement importante puisqu'elle sépare le Nord et le Sud et est à la source de toutes ces oppositions que nous avons relevées dans le roman : elle organise la société. Enfin, nous aborderons la question de l'espace intime et de l'espace public. Nous poursuivrons avec une section sur l'espace du corps, puis nous montrerons le rôle que jouent ces différents éléments dans le récit.

Nous terminerons la section sur l'espace par une analyse textuelle qui viendra observer la relation de proximité ou de distance entre le narrateur et les personnages. La façon dont le

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>35</sup> Florence Paravy (1999), *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, Paris, Éditions L'Harmattan, p. 220.

narrateur se positionne par rapport à un personnage a une valeur indicielle pour déterminer où ce dernier se situe dans la hiérarchie sociale.

L'espace, sous toutes les formes ci-haut mentionnées, sert à démontrer les forces en conflit dans le roman : Nord vs Sud, espace permis vs espace proscrit, richesse vs pauvreté, chaleur vs froid, etc. Nous espérons ainsi démontrer la façon dont Wabéri s'est servi de l'espace pour souligner les inégalités sociales et la façon dont il se réapproprie l'espace africain par l'écriture.

### *2.1 La pause descriptive dans le roman africain*

Les descriptions ont pour avantage de créer un effet de réel qui permet de pénétrer l'univers du personnage. Elles ont également une fonction documentaire. Malgré cela :

Un caractère frappant du roman africain francophone, depuis ses débuts, est la place réduite qu'il accorde, d'une manière générale, au descriptif, parce que c'était surtout une littérature d'engagement ce qui ne laissait ni le temps ni la place pour de longues descriptions. Les nouvelles générations de romanciers se lancent cependant dans une aventure de reconquête de l'espace confisqué<sup>36</sup>.

La description exige une pause dans l'action du récit et la littérature d'engagement n'en voyait pas l'intérêt. Les descriptions sont pourtant d'une grande utilité lorsqu'il s'agit de dénoncer des inégalités puisqu'elles permettent au lecteur de plonger dans le roman d'une façon beaucoup plus concrète : il ne s'agit plus simplement de dire, mais également de montrer l'injustice. Dans son ouvrage *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, Florence Paravy affirme que dorénavant :

La pause descriptive, lorsqu'elle déploie sous nos yeux toutes les caractéristiques perceptibles d'un objet, d'un lieu, d'un paysage, développe une représentation de l'espace qui n'est plus directement subordonnée à la dynamique narrative. Débarrassée de l'urgence de l'action, elle [la littérature africaine] prend le temps d'élaborer une construction picturale, de développer des isotopies symboliques à travers des effets stylistiques et prosodiques révélateurs<sup>37</sup>.

Le roman de Wabéri s'inscrit plutôt dans la mouvance des nouveaux romanciers africains, qui ont sans doute été influencés par la tradition européenne du réalisme, et on y trouve de nombreuses

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 211.

descriptions. Elles sont essentielles puisque le but du roman est de dénoncer les inégalités du monde dans lequel nous vivons. Les pauses descriptives permettent également de créer un espace de la fiction transparent, où les contours de l'espace réel sont apparents, c'est-à-dire que le lecteur occidental qui lit *Aux États-Unis d'Afrique* reconnaît son milieu de vie, transposé en Afrique :

L'espace géopolitique réel est loin d'être absent du roman contemporain. Cependant, de nombreux romanciers choisissent de créer une toponymie imaginaire, pour désigner le pays, ses villes, ses régions. Généralement, l'ensemble des éléments spatiaux dessine un espace visiblement africain, qui peut représenter de manière allusive un pays précis, ou au contraire apparaître comme représentatif du continent tout entier<sup>38</sup>.

Les descriptions servent également à obtenir des informations capitales sur l'apparence des personnages qui en disent long sur leur statut social : l'antinomie autochtone/Autre qui s'organise autour de la frontière se révèle grâce aux descriptions. Nous prendrons connaissance, tout au long de cette section sur l'espace, des informations précieuses sur les personnages et sur les espaces qu'ils habitent telles qu'elles sont révélées par les descriptions.

## 2.2 Les migrations : le déplacement dans l'espace

La tradition pastorale et le nomadisme sont de grandes sources d'inspiration pour Wabéri. D'ailleurs, le mot « nomade » se retrouve dans le titre de trois de ses romans : *Cahier nomade*<sup>39</sup>, *L'œil nomade*<sup>40</sup> et *Les nomades, mes frères, vont boire à la Grande Ourse*<sup>41</sup>. Il est intéressant de noter qu'Abdourahman Wabéri est lui-même un nomade, à sa façon. Il est né à Djibouti, puis a étudié en France (Caen et Dijon). Au cours de sa carrière, il a notamment enseigné à Boston et a été pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Le personnage principal du roman à l'étude, Maya, est aussi nomade : elle a quitté sa France natale pour s'installer en Afrique, puis a décidé d'entreprendre la route inverse pour découvrir ses racines. Le personnage de Yacouba, de son vrai nom Maximilien Geoffroy de Saint-Hilaire, est également un nomade qui se déplace de la Suisse vers les États-Unis d'Afrique, à la recherche d'une vie meilleure. Cette idée d'effectuer un déplacement dans le but d'améliorer son sort est maintes fois évoquée dans le récit : l'idée du

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>39</sup> Abdourahman Wabéri, (1999) *Cahier nomade*, Paris, Le serpent à plumes, 137 p.

<sup>40</sup> John Liebenberg, Pierrot Men, Yves Pitchen, Abdourahman Wabéri (1997), *L'œil nomade*, Paris, Éditions L'Harmattan, 95 p.

<sup>41</sup> Abdourahman Wabéri (2000), *Les nomades, mes frères, vont boire à la Grande Ourse*, Paris, Édition Hachette éducation, 65 p.

nomadisme est omniprésente dans l'œuvre d'Abdourahman Wabéri. Nous allons observer ses raisons, ses contraintes et la valeur indicielle de celles-ci lorsqu'il s'agit de déterminer la hiérarchie sociale dans laquelle s'inscrit un personnage dans le roman à l'étude.

Il existe de nombreuses raisons pour effectuer un déplacement et elles sont symptomatiques du statut social d'une personne. Le déplacement peut être temporaire dans le but de revenir au lieu de départ initial, comme dans le cas d'un voyage, ou permanent, comme dans le cas d'une immigration ou d'une déportation. Les raisons du déplacement indiquent le statut social du personnage : un voyage dans le but de visiter sa famille ou de faire du tourisme est bien souvent effectué de plein gré, ce sont des déplacements de plaisance, ils ne sont pas forcés et sont agréables. Dans le cas de l'immigration, les conditions socio-économiques du lieu de résidence initial motivent souvent un personnage à quitter son pays ou sa région. La personne n'est alors pas tout à fait libre, elle est contrainte de se déplacer en quête d'une existence meilleure : « La plupart des héros, opprimés par des structures sociales qui les privent, au moins partiellement, de la maîtrise individuelle de l'espace, ne choisissent pas leur destin, mais subissent les lois implacables d'une vie décidée par d'autres<sup>42</sup> ».

De nombreux passages du roman illustrent l'urgence de fuir des conditions rendant la vie impossible. L'histoire de Yacouba n'est jamais racontée en détail, mais cet extrait explique pourquoi il s'est retrouvé aux États-Unis d'Afrique :

Yacouba a été précipité vers l'Afrique — nom magique, sésame, ouvre-toi! — par les milices qui dépècent son pays aux dimensions de timbre-poste. Ce costume de clown qui a pour nom la Suisse est soumis à la guerre ethnique et linguistique depuis des siècles et des siècles<sup>43</sup>.

Mariette, la vendeuse de journaux, et ses deux amies, les jumelles Annette et Lucette, ont également dû quitter l'Europe sous la contrainte puisque leurs vies étaient en danger :

Les miliciens leur ont dit : « Vous avez de la chance, pour vous il y a deux solutions : la fuite ou la tombe. Les autres n'ont eu que la seconde ». C'est ainsi qu'elles sont parties les mains vides, sans même une aiguille en poche ou un châle sur les épaules. Elles ont mis six ans pour arriver dans ce pays, et huit ans pour se retrouver ici même<sup>44</sup>.

---

<sup>42</sup> Florence Paravy, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, op. cit., p. 180.

<sup>43</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op.cit., p. 33.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 121.

La guerre, la famine et le chômage justifient le désir de quitter l'Euramérique qui semble froide, stérile et peu propice à la réalisation des ambitions et des rêves. D'ailleurs, « la minuscule élite a décampé la première, et tous les jeunes ne rêvent que de départ et d'exil<sup>45</sup> ».

Contrairement à ces migrants, légaux ou illégaux, les habitants des États-Unis d'Afrique voyagent pour le plaisir ou pour les affaires et ne cherchent pas à fuir la misère de leur pays. D'ailleurs, les conditions de vie sont si bonnes aux États-Unis d'Afrique qu'« à peine 14 % de ses citoyens possèdent un passeport pour voyager à l'étranger<sup>46</sup> » bien qu'ils puissent facilement l'obtenir. Maya a elle-même voyagé à de nombreuses reprises à travers l'Afrique pour accompagner Docteur Papa :

Enfant, tu aimais te promener sur la crête des collines du Rift, sur les deux lèvres de la mer Rouge ou dans l'estuaire du Nil blanc, suivant Docteur Papa au gré de ses pérégrinations professionnelles [...] À huit ans, tu es allée jusqu'au Sud profond à bord du légendaire Tanzam qui relie la Tanzanie à la Zambie, autant dire la côte Swahilie et le pays zoulou<sup>47</sup>.

Son voyage en Europe, plus précisément en France, pour retrouver la trace de sa mère biologique n'était pas contraint. Elle effectuait une quête de soi : c'était un voyage de plaisance qui n'était pas essentiel à sa survie, comme l'immigration peut l'être. Elle a d'ailleurs effectué ce voyage sans contraintes et en toute liberté, ce qui nous amène au prochain point.

### *2.2.1 Les déplacements contrôlés*

Bien que l'immigration des Euraméricains semble essentielle pour obtenir ne serait-ce que le minimum pour survivre, elle s'effectue difficilement. De nos jours, le déplacement des humains est extrêmement contrôlé. Le passeport est nécessaire dans la majorité des cas et les habitants de certains pays doivent faire une demande de visa pour obtenir le droit de visiter certains territoires. De plus, il faut obtenir un permis de travail ou une carte de séjour pour demeurer plus longtemps dans un pays étranger. Dans la très grande majorité des cas, naître dans un pays n'est pas suffisant pour obtenir la nationalité (sauf, notamment, au Canada et aux États-Unis). Inutile de mentionner que pour obtenir les autorisations nécessaires à l'obtention d'une carte de séjour ou

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 27.

d'un permis de travail ou d'étude, l'aspirant migrant doit montrer patte blanche, mais également démontrer qu'il sera un atout pour son pays d'accueil :

Dans le meilleur des cas, on n'accepte les étrangers qu'au compte-gouttes et on les trie pour ne choisir que ceux qu'on considère comme les plus performants. C'est le cas des pays dont le peuplement moderne s'est constitué par l'immigration comme les États-Unis, le Canada ou l'Australie, qui n'ont pas fermé leurs frontières, mais ont multiplié les filtres destinés à empêcher la venue des migrants « inutiles »<sup>48</sup>.

Dans l'ouvrage *L'Occident et les autres : Histoire d'une suprématie*, Sophie Bessis fait une observation très pertinente : « De ce mouvement universel qui est au cœur de la mondialisation, les humains, on le sait, restent exclus<sup>49</sup> ». Les capitaux, les produits de consommation ou les matières brutes voyagent très facilement, mais pour ce qui est des humains, il existe deux classes d'Hommes. Ce fait est particulièrement déplorable compte tenu que l'Homme a parcouru la planète depuis son existence : c'est une tendance naturelle qui a permis la diversité du genre humain. Bessis rappelle également l'amnésie des pays européens qui ne s'étaient pas gênés pour s'inviter, sans passeport ni visa, dans les anciennes colonies :

On tait ce qu'a signifié pour le vieux continent le départ de quelque 60 millions des siens en à peine plus d'un siècle. On préfère ne pas voir que cette émigration massive a permis à ses pays les plus peuplés de limiter la gravité des crises sociales inscrites dans les mutations démographiques et les révolutions économiques dont ils furent le théâtre. L'Europe fit de la planète la soupape de sécurité de son entrée dans le XX<sup>e</sup> siècle. C'est peu dire qu'elle interdit aux autres de s'inspirer de son expérience pour amortir les chocs des mutations qu'ils connaissent aujourd'hui<sup>50</sup>.

Pour revenir à la question de l'espace dans le roman, les restrictions de mouvements, les espaces proscrits et la frontière impénétrable sont révélateurs de la position sociale d'un personnage. Il est important d'en tenir compte pour bien saisir l'importance accordée à la hiérarchie sociale et l'existence de deux classes d'humains : les désirables et les indésirables. Nous verrons plus loin les raisons qui peuvent amener à considérer un être humain comme indésirable en matière d'immigration.

---

<sup>48</sup> Sophie Bessis (2001), *L'Occident et les autres : histoire d'une suprématie*, Paris, Éditions La découverte, p. 183.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 188.



### 2.2.2 La frontière

La question des déplacements contrôlés nous amène évidemment à aborder la question de la frontière, lieu de séparation entre le Nord et le Sud, entre la richesse et la pauvreté. Cette ligne imaginaire sert à protéger les intérêts des États-Unis d’Afrique et sert de soupape pour contenir l’afflux d’immigrants euraméricains. La frontière n’est pas qu’une limite spatiale : elle est le noyau des inégalités entre le Nord et le Sud, la source de ces deux axes oppositionnels vecteurs de tension. Cette frontière cantonne un certain groupe dans une position subalterne, avec peu d’espoir d’en sortir et d’aspirer à une vie meilleure. La frontière est un seuil à entrée unique : « La porte n’est plus ici un point de communication à double sens entre deux espaces contigus : elle ne s’ouvre que pour mieux se refermer<sup>51</sup> ». Cette frontière représente la porte d’entrée vers le Paradis (ou vers l’Enfer, comme le découvrent rapidement les migrants). La transgression de la frontière devient un but, un objectif, parce que derrière elle se trouve la Terre promise. Le clandestin risque sa vie simplement pour espérer y mettre le pied. Il doit ensuite trouver moyen de survivre lorsqu’il a atteint son but, tout en évitant les contrôles de police qui l’identifieraient comme un « indésirable » et le ramèneraient à la case départ. De nombreux clandestins n’arrivent jamais à la frontière et payent de leur vie ce désir bien légitime de manger à leur faim, d’être en sécurité et d’avoir la chance de développer leur plein potentiel, comme en témoigne cet extrait du roman : « Ces mots d’outre-tombe sont extraits d’une lettre retrouvée par la police maritime dans la poche d’un candidat à l’exil gisant sur la plage de Port-Soudan<sup>52</sup> ». D’ailleurs, dans l’histoire factuelle, le quotidien montréalais *La Presse* rapportait dans son édition du 29 septembre 2014 que : « Depuis le début de l’année, l’Organisation internationale pour les migrations a enregistré la mort de 4077 migrants irréguliers dans le monde, dont les trois quarts — 3072 — en Méditerranée<sup>53</sup> ».

Dans le roman, le seuil représente souvent le passage vers la mort. Dans l’extrait suivant, le narrateur parle de la mort imminente de la mère adoptive de Maya : « Ta mère, au seuil du

---

<sup>51</sup> Florence Paravy, *L’espace dans le roman africain francophone contemporain*, op. cit., p. 59.

<sup>52</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d’Afrique*, op. cit., p. 126.

<sup>53</sup> [Anonyme] (2014), « Méditerranée: 2014, "l’année la plus meurtrière" pour les migrants », *La Presse*, [en ligne], 29 septembre, p. 19. URL : <http://www.lapresse.ca/international/europe/201409/29/01-4804527-mediterranee-2014-lannee-la-plus-meurtriere-pour-les-migrants.php>.

tombeau, parvient à passer le flambeau<sup>54</sup> ». La tentative de traverser la frontière peut mener à la mort, mais y parvenir peut être tout aussi fatal, comme dans le cas de Yacouba qui ne connut pas son *eldorado* et qui mourut assassiné dans une rue des États-Unis d'Afrique, pays riche en capitaux, mais avare de compassion envers son prochain si celui-ci s'avère trop différent.

### 2.2.3 La déportation

Certains migrants parviennent à franchir la frontière, mais sont arrêtés et renvoyés au point de départ. Dans le cas d'une déportation, la personne n'a pas d'autre choix que de se soumettre à la décision des forces de l'ordre et retourner au point de départ, bien souvent dans un lieu qui ne lui était pas favorable d'un point de vue politique ou socio-économique : l'immigration est en effet effectuée pour combler un manque (recherche d'un meilleur emploi, de meilleurs soins de santé, d'un meilleur climat social et politique, d'une meilleure économie, etc.).

Malheureusement, les gens venant de pays où les conditions de vie sont effroyables (guerre, famine, maladie, pauvreté, etc.) sont considérés comme des indésirables dans les riches États-Unis d'Afrique. Cette situation complique évidemment leur émigration, mais en plus, une fois sur place, ils craignent la déportation. Ces immigrants et ces réfugiés ne sont ainsi pas libres de se déplacer en toute sécurité dans l'espace étasunien : « Les bouviers du sud, la police montée du Maghreb, les crotales de Tibesti, les agents de la sécurité intérieure, les gardes-frontières, les gardes-côtes, les sherpas du Kilimandjaro, tout le monde s'est lancé dans la chasse aux immigrés<sup>55</sup> ».

Cette chasse à l'immigrant illégal ressemble énormément à celle qui est faite aux immigrants clandestins par les États-Unis d'Amérique de l'histoire factuelle. Des milices de citoyens s'organisent et mènent une véritablement chasse aux indésirables, oubliant qu'ils ne sont pas à la recherche de gibier, mais bien d'êtres humains. Les médias dans le roman contribuent d'ailleurs fortement à cette déshumanisation de l'Autre qui est vue comme une menace : « Les moins scrupuleux de nos organes de presse se sont affranchis de tout contrôle depuis des décennies et soufflent sur les braises de ce que l'on a appelé, hâtivement il est vrai, "le péril

---

<sup>54</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 57.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 44.

blanc"<sup>56</sup> ». Le roman présente également des extraits de journaux dont le but n'est que de propager la haine du migrant et la peur de l'Autre : « Ces bouseux n'ont qu'à retraverser la Méditerranée<sup>57</sup> », « White trash, Back Home! ».

#### *2.2.4 Les raisons avancées pour justifier la fermeture des frontières et les déportations*

De nombreuses raisons sont citées pour justifier le désir de voir un gouvernement restreindre l'immigration. Celle qui revient le plus souvent est l'inquiétude de voir les immigrants « voler » les emplois. En effet, cet argument est très souvent utilisé par les xénophobes qui ont peur de perdre leur emploi au profit d'un travailleur étranger. La question des aides sociales fait également bien souvent partie de l'argumentaire des personnes qui s'opposent à l'immigration et qui affirment que les immigrants ou les réfugiés vivent des aides et des allocations et que ce sont eux, vrais citoyens de souche, qui doivent payer la facture.

Ensuite, il faut savoir que la venue d'immigrants provenant de pays pauvres inquiète plus que l'immigration en provenance de pays riches (de la France au Canada dans l'histoire factuelle par exemple). Dans son ouvrage, Sophie Bessis affirme que :

L'étranger véritable, celui qu'on ne reconnaît pas pour proche et qu'on n'accepte pas, à moins d'y être contraint par la nécessité, est plus lointain encore quand il est pauvre. Déjà si différent, le voilà à ce titre doublement dangereux. Mère de tous les vices dans l'imaginaire bourgeois et toujours suspecte, la pauvreté peut être tolérée quand elle est locale, mais elle creuse la distance quand le pauvre est étranger<sup>58</sup>.

Les Euraméricains sont donc tenus à l'écart grâce à une frontière physique, celle entre les États-Unis d'Afrique et l'Euramérique, mais en plus, ils sont prisonniers de la pauvreté dont les frontières sont beaucoup plus insidieuses. Parvenir à pénétrer la frontière des États-Unis d'Afrique ne garantit aucunement de pouvoir échapper à la pauvreté. De ce fait, en plus d'être différents puisqu'ils sont blancs, la pauvreté les stigmatise doublement aux yeux des autorités et des citoyens africains :

Ce quidam pauvre comme Job sur son fumier, n'a jamais vu la couleur d'un savon, n' imagine pas la saveur d'un yaourt, ne soupçonne point la douceur d'une salade de fruits. Il est à mille lieues de notre confort sahélien le plus courant. Qui est le plus

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>58</sup> Sophie Bessis, *L'Occident et les autres : histoire d'une suprématie*, op. cit., p. 195.

éloigné de nous : la Lune astiquée par des astronautes maliens et libériens ou cette créature<sup>59</sup>?

Une autre raison souvent évoquée par des citoyens du pays hôte est la peur d'être acculturés par cet afflux massif d'immigrants dont les coutumes, les langues et les religions sont exogènes au pays d'accueil. La xénophobie entraîne le renforcement des lois sur l'immigration et est un frein à l'intégration des nouveaux immigrants. Les difficultés à se trouver un emploi, la non-reconnaissance des diplômes, le racisme et la xénophobie contribuent à décourager l'immigrant qui découvre l'amère réalité du pays d'accueil. La désillusion de l'immigration et les difficultés d'adaptation sont d'ailleurs des thèmes récurrents chez les auteurs africains<sup>60</sup>.

De plus, la rhétorique anti-immigration et celle qui valorise les citoyens « de souche », « nous renvoie à l'idée d'une hiérarchie sociale non déclarée officiellement par le pouvoir. Nous pourrions ainsi considérer trois catégories implicites de citoyens : 1) Les citoyens de plein-droit. 2) Les immigrés. 3) Les clandestins<sup>61</sup> ». L'Autre fait ainsi face à de nombreuses frontières qui semblent difficilement franchissables et le séparent de son but qui est tout simplement d'avoir une vie meilleure.

### 2.3 Espace intime et espace public

Maintenant que nous avons démontré la façon dont la frontière organise la société et ce qu'elle représente pour les Africains et les Euraméricains, voyons maintenant d'une façon plus concrète la façon dont l'espace intime et l'espace public sont traités dans le roman, ainsi que ce qu'ils représentent. Dans l'ouvrage *Ironie littéraire et satire politique*, Mireia Estrada-Gelabert affirme que « Le “blanc” et le “noir” marquent deux espaces différents, physiques et idéologiques. Ainsi, il y a une division des espaces et de la vie selon l'origine raciale des individus<sup>62</sup> ». Dans le roman

---

<sup>59</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 14.

<sup>60</sup> Par exemple :

Azouz Begag (2005), *Le gone du Chaâba*, Paris, Éditions Le Seuil, 256 p.

Fatou Diome (2005), *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Librairie générale française, 254 p.

Mehdi Charef (1988), *Le thé au harem d'Archibald*, Paris, Gallimard, 184 p.

<sup>61</sup> Mireia Estrada-Gelabert (2010), *Ironie littéraire et satire politique: dans le roman africain francophone*, Sarrebruck, Éditions universitaires européennes, p. 40.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 39.

et dans la réalité empirique, l'appartenance raciale et l'appartenance socio-économique vont souvent de pair :

Les inégalités entre groupes propres à la société coloniale encadrent complètement les individus qui ne peuvent sortir des frontières spatiales et sociales qui leur ont été imposées, tout en rendant ainsi l'espace de la rencontre improbable, presque impossible. Quand l'échange entre individus de groupes différents (Blancs, Noirs) se réalise, il est absolument déterminé par le rapport de force et la hiérarchie sociale<sup>63</sup>.

Certains espaces sont associés aux riches, alors que d'autres sont associés aux pauvres. L'espace intime est en général associé aux riches. D'ailleurs, l'espace intime de Yacouba en dit long sur ses conditions de vie, lui qui a pourtant eu la « chance » d'arriver aux États-Unis d'Afrique. La description de son logis dans un foyer pour travailleurs immigrés témoigne du dénuement dans lequel il vit : « la cahute de notre pouilleux charpentier [...], pas d'ameublement ni d'ustensiles [...], pas d'électricité ni d'eau courante<sup>64</sup> ». Le narrateur ne s'attarde d'ailleurs pas sur l'espace intime de Yacouba puisqu'il n'en a pas réellement. Les autorités pourraient à tout moment faire irruption chez lui :

Il [l'espace intime] est aussi le refuge illusoire dans lequel le pouvoir politique peut à tout moment faire intrusion pour s'emparer de ses habitants. On note par exemple dans les textes [de romans africains] la fréquence de la scène d'arrestation à domicile, nocturne de préférence, qui prouve encore à quel point l'espace privé se trouve précisément *privé*... de ses principaux attributs, *privé* de vie propre et envahi par l'espace politique<sup>65</sup>.

D'ailleurs, dans la scène décrivant le foyer pour immigrés, Yacouba semble être absent. Le narrateur et le lecteur y pénètrent sans permission : ils violent l'intimité de Yacouba.

En revanche, l'espace intime de Maya est longuement décrit et démontre bien que sa famille est aisée grâce aux nombreuses descriptions de l'intérieur de sa maison. En mentionnant qu'il y a une bibliothèque familiale dans le foyer, le narrateur révèle le statut socio-économique de la famille de Maya : celle-ci est lettrée et surtout, elle a les moyens de s'offrir des livres, luxe que ne peuvent pas s'offrir les migrants qui peinent à survivre. Un peu plus loin dans le roman, le narrateur mentionne un « fauteuil sous la verrière<sup>66</sup> », puis la présence d'un deuxième étage à la maison : « Docteur Papa qui, chaque matin, après son bol de café, monte dans la chambre où ta

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>64</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>65</sup> Florence Paravy, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, *op. cit.*, p. 162.

<sup>66</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, *op.cit.*, p. 61.

mère vit recluse depuis ces dernières années<sup>67</sup> ». La maison de Maya n'est pas une demeure opulente, mais tout simplement : « une petite maison bourgeoise avec un grand jardin<sup>68</sup> ». Ce grand jardin lui permet d'ailleurs de se trouver dehors, sans toutefois entrer dans l'espace public. Avoir son propre jardin lui permet de jouir de la nature, sans toutefois devoir se mêler au peuple. L'espace public, nous le verrons plus tard, est l'espace du pauvre.

De plus, Maya a la chance d'avoir son propre atelier à la maison : « Un lieu de rêverie, d'imagination, de fiction<sup>69</sup> ». Elle dispose ainsi d'un endroit où s'évader grâce à la sculpture. La mention de cet espace créatif a également une valeur indicielle par rapport au statut social de Maya : elle peut s'évader grâce à l'art. L'aisance financière lui permet de développer son plein potentiel, contrairement aux migrants qui luttent chaque jour pour survivre : ils n'ont pas le temps de se consacrer à la rêverie et à la création puisque toute leur énergie est consacrée à la survie.

Maintenant que nous avons observé le décalage entre la définition d'espace privé selon que l'on soit migrant ou citoyen, voyons maintenant la façon dont l'espace public est traité dans le roman et comment cela témoigne de la condition socio-économique d'un personnage. L'espace public englobe l'ensemble des lieux généralement associés aux pauvres. Les scènes représentant Yacouba, l'homme au bonnet sale, Mariette, la vendeuse de journaux, et ses deux copines Annette et Lucette se situent toujours dans la rue :

L'espace du pauvre, des laissés pour compte et de la marginalité [...] se dessine par la localisation de l'action en certains lieux redondants : la rue, la place publique, le bidonville, le café, le bordel [qui] sont les décors réservés à ces personnages. Ce sont des lieux d'errance, de déracinement, d'impuissance ou de corruption, lieux du manque aussi, de la pénurie économique comme de l'absence de sens, de perspective, d'espoir<sup>70</sup>.

La rue est également l'endroit où l'homme au bonnet sale traîne pendant la journée et où il trouve la mort, ironiquement, dans une impasse. Dans l'ouvrage *Theories of Africans: Francophone Literature and Anthropology in Africa*, Christopher L. Miller mentionne d'ailleurs le curieux cas des impasses à Abidjan en Côte d'Ivoire. Celles-ci portent souvent des noms tels qu' « Impasse des griots », « Impasse des Tam-Tams », « Impasse des masques » ou « Impasse des manguiers ». Des mots associés à l'oralité ou à la culture africaine sont associés à une impasse, ce qui en dit long sur l'opinion que le colonisateur avait concernant l'avenir de la culture africaine. À

---

<sup>67</sup> Florence Paravy, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, op.cit., p. 62.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 175.

l'opposé, les avenues et les boulevards, qui servent à se rendre quelque part et donc à avancer, portent des noms s'inspirant de la France comme « Boulevard de France », « Avenue Général de Gaulle », « Avenue Faidherbe », « Avenue Delafosse », etc<sup>71</sup>. Au troisième chapitre, nous verrons plus en détail la question de la nomenclature et de la réappropriation de la toponymie dans le roman de Wabéri.

L'espace public, tout comme l'espace intime, n'est pas sécuritaire pour ces indésirables, car à tout moment, les milices pourraient frapper :

Yacouba et ses semblables les sentent de tous leurs pores, même quand ils ne les voient pas. Ils prennent la tangente s'ils ont le malheur de les croiser sur leurs chemins de traverse [...] Ils tournent autour de nos banlieues en quête d'on ne sait quoi [...] le pistolet battant sur la hanche [...] Se concentrant sur le moment opportun pour lancer une filature, arrêter un malfrat ou étouffer le cri du monde<sup>72</sup>.

L'espace public est également fréquenté par Maya, mais elle n'a pas le même rapport avec cet espace. Par exemple, la façon dont elle se meut est très différente de la façon dont Mariette se meut dans la rue. Mariette est cul-de-jatte et se déplace en se traînant par terre : elle est littéralement au ras du sol, comme un cafard. Elle se déplace très lentement et laisse dans son sillage les traces des morceaux de pneus qu'elle utilise pour éviter de se blesser en se traînant sur l'asphalte. Maya en revanche est décrite comme courant, s'envolant même : « Tu cours à perdre haleine le long du mémorial Édouard-Glissant. Tu cours encore, tu te fais légère et prends ton envol ». Maya suit un schème ascensionnel : elle est rapide, elle s'envole, elle monte. Ces oppositions dans la façon dont Mariette et Maya se meuvent et occupent l'espace public ont une valeur indicielle. Maya est plus élevée dans la hiérarchie sociale que Mariette, de ce fait, les symboliques qui lui sont associées sont des symboliques de hauteur, d'ascension. Mariette, elle, reste au sol, sans réelle possibilité de s'envoler et de quitter son rôle de subalterne.

---

<sup>71</sup> Christopher L. Miller (1992), *Theories of Africans: Francophone Literature and Anthropology in Africa*, op.cit., p. 101.

<sup>72</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 46.

## 2.4 L'ascension ou la chute

Les schèmes ascensionnels<sup>73</sup> sont présents à de nombreux endroits dans le roman. L'Euramérique est toujours au ras du sol et s'autodétruit, alors que l'Afrique est en croissance et ne cesse de grandir et de s'élever. Florence Paravy, dans l'ouvrage *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, affirme que :

L'appréhension de l'espace passe en effet par des oppositions fondamentales. Les premières sont purement spatiales et centrées autour de la source perceptive : haut *vs* bas, gauche *vs* droite, devant *vs* derrière, proche *vs* lointain. Mais il ne s'agit déjà plus là de simples repères géométriques, car on sait à quel point des notions telles que le haut et le bas, la droite et la gauche peuvent être symboliquement connotées<sup>74</sup>.

Dans le cas présent, nous nous intéresserons particulièrement au couple d'opposés ascension *vs* chute. Tout d'abord, la naissance même de Maya a été provoquée prématurément par une chute, celle de sa mère biologique. Maya voit le jour quelques semaines plus tard et on la croit mort-née. Rapidement, Docteur Papa l'adopte et elle quitte la France pour l'Afrique, gravissant ainsi les échelons de la hiérarchie sociale. Elle est même décrite comme une jeune pousse qui « germe sur un autre terreau, un autre continent<sup>75</sup> ». Tel un arbre, elle grandit et s'élève haut dans les airs.

Ensuite, l'architecture des États-Unis d'Afrique contraste avec celle de l'Europe. En Afrique, l'économie semble se porter très bien et ceci entraîne la construction de nombreux édifices modernes : « Depuis son centre d'affaires moderne à Massawa ou sa bourse *online* à Lumumba street en passant par le très *high tech Keren Valley Project* et les complexes militaro-industriels à Assab, tout concourt ici à la réussite et à la prospérité<sup>76</sup> ». Visiblement, les États-Unis d'Afrique jouissent du pouvoir militaire, économique et technologique : ces trois éléments sont indicateurs d'un pays développé. Le narrateur l'affirme : « L'homme d'Afrique : l'univers semble avoir été créé pour aboutir à son érection<sup>77</sup> ». De l'autre côté de la frontière, au nord, la situation est très différente en Europe :

Tu as vu de tes propres yeux les maisons écrasées par les tanks rouillés sur place, les fermes pillées, les vergers anéantis, les pommiers brûlés, les troupeaux décimés, les

---

<sup>73</sup> Florence Paravy, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, op. cit., p. 321.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>75</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 207.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 67.



routes détruites, les bâtiments de cinq étages bombardés parce qu'ils bloquaient la vue des maisons de ceux d'en face<sup>78</sup>.

En Euramérique, il n'existe pas de vision à long terme : le chaos règne. L'Europe est au ras du sol, alors que l'Afrique atteint des sommets vertigineux. Il semble malheureusement que l'Europe soit vouée à l'échec par ses propres actes de sabotage. Au lieu de s'élever, l'Europe connaît « l'écroulement de la monarchie austro-hongroise<sup>79</sup> », subit « l'extermination de l'élite juive par les nazis<sup>80</sup> », et garde « les traces en forme de cicatrices que le temps a laissées sur ces terroirs labourés en profondeur par les trois grandes guerres récentes<sup>81</sup> ». L'Afrique se situe ainsi au sommet et au centre du monde.

## *2.5 Le climat et la nature*

Dans le roman, les territoires euraméricains et africains sont décrits pour démontrer leur pouvoir d'attraction ou, au contraire, pour démontrer leur caractère peu clément. L'espace de la nature, l'environnement où évoluent les personnages, influence grandement leur destin. La nature peut aider l'humain ou lui faire obstacle.

Tout d'abord, la question de la température sert surtout à mettre l'Afrique chaude et sensuelle en opposition avec l'Europe froide, stérile et inhospitalière. Voici comment le narrateur parle du passage des saisons en Afrique :

Et voici la saison des pluies avec ses feuilles dont le bord se fendille légèrement, ses fleurs fanées, ses jours quelque peu raccourcis, son air doux et mouillé. On se frotte les mains en se disant : « Le temps fraîchit, tant mieux ! » ou « On va sortir l'imperméable ». Dans quelques semaines, c'est l'hivernage et le sol se figera. Et les arbres auront bu jusqu'à plus soif et les rues feront l'effet de gouffres sombres avant que l'harmattan ne revienne, que la rosée ne recouvre de nouveau le feuillage, que les mimosas n'exploient dans les allées et dans les massifs. On se frottera à nouveau les mains au soleil qui resplendit. On dira pour soi-même : « Beau temps, pas vrai ? »<sup>82</sup>

Dans ce passage, l'accent est mis sur le plaisir que ressentent les Africains lorsque la saison des pluies arrive : elle amène avec elle la pluie qui nourrit les arbres et la végétation et procure du

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 47.

confort aux Africains qui apprécient le temps plus frais. La pluie est synonyme de fertilité et donc d'abondance. Lorsque Maya arrive en France, la description du climat français et de l'inconfort qu'elle ressent contraste vivement avec la saison des pluies en Afrique qui est synonyme de renaissance : « La pluie française vous laç[ère] le visage, vous mor[d] le dos sans ménagement<sup>83</sup> », « Dehors, la pluie tombe en neige noire<sup>84</sup> ». L'accent est mis sur l'inconfort et sur le fait que l'homme ne semble pas être fait pour vivre dans ce genre de climat rigoureux. Les descriptions des « assauts du zéphyr et du blizzard<sup>85</sup> », du « givre urticant<sup>86</sup> » et de « la rudesse des hivers<sup>87</sup> » pourraient en décourager plus d'un. L'Europe n'a aucune vitalité, peut-être, entre autres, à cause du « frimas anesthésiant<sup>88</sup> ».

L'eau a également une connotation différente pour les Européens et pour les Africains. Dans le roman, l'eau du robinet dans la chambre d'hôtel en France est décrite comme étant « terreuse<sup>89</sup> ». L'eau, source de vie, n'est pas propre à la consommation. Dans le roman, les clandestins arrivent par la Méditerranée, l'eau est ainsi synonyme de danger et de mort. Un grand nombre de clandestins ne parviennent jamais jusqu'aux côtes de la Terre promise et sont engloutis par la mer déchaînée. Ils doivent lutter contre l'eau. Les Africains, eux, ont su dominer l'eau et l'amener jusque dans le désert : dans la ville de Tadjourah, où se trouve la fameuse colline de Haile Wade, se trouve un « fleuve étroit et artificiel, serpentant la rive gauche, tout près du cœur de la vieille ville<sup>90</sup> ».

L'Europe est également décrite comme un continent gris, obscur, poussiéreux et sale : « ultime royaume de la neige mêlée à la gadoue<sup>91</sup> » où les gens doivent lutter contre les éléments plutôt que de vivre en harmonie avec la nature. Tout est sujet au combat en Europe, même le climat est contre l'Homme et le contraint à vivre selon ses caprices.

Cependant, tout n'est pas rose aux États-Unis d'Afrique. Alors que le nord de la Méditerranée est frappé par le froid, l'Afrique doit composer avec la chaleur extrême et le soleil dont la signification est rarement positive. Il est en effet « souvent associé à la souffrance, la

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 183.

mort, l'oppression, la déchéance<sup>92</sup> ». Le candidat à l'exil dont nous avons parlé plus haut avait également décrit dans sa lettre le soleil en ces mots :

Nuit peu différente du soleil écorcheur, du soleil décolleur de rétine, lanceur de flammes noirâtres, charroyeur de braises, de brandons nourris à l'oxygène pur, de brasiers vigoureux, de cyclones d'acétylène suivis de torrents de cendre pendant des jours et des nuits emmêlés<sup>93</sup>.

La chaleur extrême associée au climat désertique a su être en partie maîtrisée par l'Homme et le narrateur se désole en constatant que l'Afrique est devenue un « cul-de-sac urbain qui fut autrefois un grandiose désert<sup>94</sup> ». Alors que les Européens subissent les assauts du climat, les Africains tentent de dominer la nature.

En ce qui concerne la terre, elle est liée à la naissance et à la « nostalgie des origines<sup>95</sup> » : Maya retrouve l'espace maternel, sa terre d'origine, pour mieux se retrouver elle-même. Elle ne sait plus qui elle est : un fantôme, un être invisible, qui ne voit même plus son reflet dans le miroir. Elle est rentrée de la terre maternelle avec de nouvelles résolutions et de nouveaux projets et espoirs. Cette terre, pourtant ravagée par la guerre, Maya a voulu la visiter, car elle en était nostalgique. Sachant que l'Afrique l'attend et qu'elle pourra retourner vers des cieux plus cléments, elle est dans une position très différente de ceux qui vivent en Europe ou qui l'ont fuie. En effet, l'Europe ravagée par la guerre et ses « terres calcinées d'Auvergne<sup>96</sup> » où « les deux tiers du territoire — blanc neige — sont désertiques et inhabitables<sup>97</sup> » n'est pas très attrayante. Cette terre dépourvue de vitalité, balafrée, brûlée et froide représente la mort. Elle représente la perte d'espoir. À l'opposé, la terre d'Afrique est une terre de promesses, de vie, de vitalité et de chaleur. À la mort de sa mère adoptive, Maya a d'ailleurs recouvert son corps « de terre bénie où [elle] marchait petite<sup>98</sup> », la terre d'Afrique.

---

<sup>92</sup> Florence Paravy, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, op. cit., p. 302.

<sup>93</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 125.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>95</sup> Florence Paravy, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, op.cit., p. 283.

<sup>96</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op.cit., p. 13.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 75.

## 2.6 L'espace du corps

La pauvreté ou l'aisance signifiée par la description des biens matériels de Yacouba et de Maya est également indiquée par l'apparence physique des personnages : « Dans le monde de cauchemar que décrivent beaucoup de romans, le corps n'est naturellement pas épargné par la cruauté environnante. Les images qui s'y attachent soulignent donc bien souvent l'omniprésence de la douleur et du mal<sup>99</sup> ». Les corps qui sont décrits dans le roman sont représentatifs du statut social du personnage : les pauvres sont édentés, d'allure malade, certains sont mutilés, etc. « Le corps est à l'image de l'être, brisé, tellement détruit intérieurement<sup>100</sup> ». Voici quelques extraits du roman pour illustrer notre propos : « Il porte une chemise aux couleurs de son rhume chronique<sup>101</sup> », « enfances galeuses<sup>102</sup> », « La bouche édentée des clandestins<sup>103</sup> », « L'homme au bonnet sale a des yeux rouges à fleur de tête, la peau rugueuse du pachyderme<sup>104</sup> », « elle s'assied sur ses jambes mortes<sup>105</sup> », « Elles étaient si mal nourries que la couleur de leurs cheveux a viré à l'orange<sup>106</sup> ». L'espace du corps contribue ainsi à démontrer l'horreur de la pauvreté, les descriptions du narrateur inspirent le dégoût, mais également la pitié pour ces êtres humains négligés. Ces descriptions crues amènent le lecteur à réfléchir au fait que de nombreuses personnes vivent dans ces conditions et l'uchronie permet au lecteur occidental de s'imaginer dans la peau de ces édentés, malades chroniques qui errent dans les rues des États-Unis d'Afrique : l'effet miroir est saisissant. Les défenseurs des pauvres sont aussi décrits en des termes peu flatteurs, comme si la laideur associée à la pauvreté était contagieuse : « Il y en a même de ces jeunes gens, aux cheveux longs et sales, au groin hideux de pourceau, qui poussent la plaisanterie au point de crier, pour les uns, "Halte à l'hégémonie africaine!" et, pour les autres, "un autre monde est possible!"<sup>107</sup> ».

---

<sup>99</sup> Florence Paravy, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, op. cit., p. 254.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>101</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 20.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 106.

Les Euraméricaines sont parfois décrites en des termes plus flatteurs, surtout lorsqu'il s'agit de décrire les prostituées venues d'Euramérique. Cependant, les descriptions qui s'attardent simplement sur leur physique et sur l'effet qu'il a sur les hommes qui les payent en dit long sur le peu de valeur qu'elles représentent : leurs corps ne servent qu'à « l'épandage de foutre<sup>108</sup> ». L'Autre ne sert donc qu'à servir l'Afrique, en faisant des travaux manuels comme le fait Yacouba, en vendant des journaux comme Mariette ou en vendant son corps comme les prostituées : l'Autre n'occupe jamais l'espace du pouvoir et est sans cesse cantonné dans l'espace subalterne.

La description des corps de gens qui sont plus élevés dans l'échelle sociale est associée à la santé, à la vitalité et à l'esthétisme. Adama est décrit comme ayant un « corps d'athlète, [un] pas de félin, [des] lèvres ironiques<sup>109</sup> ». Les femmes africaines sont décrites en ces termes : « femmes à la peau d'ébène, acajou, amande, chocolat, henné ou terre de Sienne<sup>110</sup> », « houle des hanches, la poitrine généreuse, les cuisses rembourrées, les cambrures affolantes, les lèvres pleines et mauves<sup>111</sup> », « muses callipyges<sup>112</sup> », « sourire kaolin<sup>113</sup> ». Les termes utilisés pour décrire les Africains sont synonymes de beauté, de vitalité, de santé, sauf en cas de maladie. De ce fait, les termes utilisés pour décrire la mère biologique de Maya et sa mère adoptive se mourant du cancer sont similaires. Sa mère adoptive est décrite en mettant l'accent sur : « ses lèvres gercées par la fièvre, [...] son teint cendré [...] ses cheveux abîmés [...] sa poitrine s'étranglant en un sanglot animal<sup>114</sup> ». La mère biologique de Maya qui n'est pas malade, mais affaiblie et enlaidie par les affres de la pauvreté est décrite en des termes semblables : « vieillesse effondrée, squelettique, à la dentition en débâcle et à la respiration sifflante ». La pauvreté et la maladie sont toutes deux fatales. Les deux conditions sont décrites de façon à montrer leur laideur.

## 2.7 La narration : la distance ou la proximité du narrateur

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 112.

Lorsqu'il est question de la spatialité dans le récit, il est impensable de ne pas se pencher sur la question de la narration, plus particulièrement sur la question de la proximité du narrateur avec l'objet de son propos. La compassion et le sentiment d'appartenance sont grandement influencés par la proximité ou la distance qui existe entre les êtres humains : « La distance n'est pas neutre : elle est déterminée par les liens subjectifs que la voix narrative entretient avec l'espace décrit et les personnages : appartenance ou non, sympathie ou répulsion, adhésion ou recul critique<sup>115</sup> ». La distance donne moins d'importance aux Euraméricains aux yeux des Africains : ce qui est loin nous semble parfois irréel. L'éloignement géographique contribue, en partie, à la déshumanisation des Européens par les Africains et à l'imaginaire négatif construit autour d'eux. À présent, nous allons voir la façon dont le point de vue narratif peut être analysé pour comprendre l'effet produit sur la perception d'un personnage ou d'un lieu.

Le narrateur est en grande partie hétérodiégétique, sauf dans certaines instances où il devient autodiégétique et prend brièvement le rôle d'un personnage en utilisant le « nous » ou en s'adressant à Maya en utilisant le « je », créant ainsi une ambiguïté quant à son identité. Il est intéressant de noter qu'il se permet d'utiliser le surnom de Maya dont le prénom complet est Malaïka. Le narrateur est omniscient, c'est-à-dire qu'il sait tout ce qui se passe dans le récit et il se trouve à plusieurs endroits à la fois, ce qui est un bon indicateur de sa position dans la hiérarchie sociale. Il connaît tout du passé et du présent de Maya : à la manière d'un griot, il est le gardien de son histoire. Cependant, son point de vue est parfois interne, parfois externe. Il se limite à ce que voit ou pense Maya (et dans de brefs passages ce que voit et ressent Adama, l'amant de Maya), mais parfois, ses descriptions nous font penser qu'il n'est qu'un simple témoin de l'histoire, surtout lorsqu'il s'agit de parler de Yacouba. Ces changements dans le point de vue narratif jouent un rôle dans le récit puisqu'ils permettent de discerner l'importance que le narrateur donne à certains personnages et à ce qu'ils pensent ou ressentent. La narration externe, lorsqu'il s'agit de narrer l'histoire de Yacouba, provoque un effet de distance : le narrateur se distancie du récit et de ce fait, de Yacouba. La focalisation interne ou externe du narrateur nous donne des indices sur l'importance d'un personnage dans la hiérarchie sociale et il est important de s'y attarder pour saisir le propos du récit. Ces détails ne sont pas innocents : ils sont symptomatiques de la hiérarchie sociale qui a cours également dans l'histoire factuelle. De plus,

---

<sup>115</sup> Florence Paravy, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, op. cit., p. 80.

le narrateur nous fait parfois croire, le temps d'un « je », qu'il est un personnage dans le récit et sa façon de parler à Maya nous porte à croire qu'il a une relation intime avec elle ou du moins, qu'il la désire.

Dans le premier chapitre, lorsque le narrateur décrit le logis du réfugié Yacouba, il le fait comme s'il le décrivait à un auditoire :

Mais revenons à la cahute de notre pouilleux charpentier germanique ou alémanique. Jetons un coup d'œil furtif dans la nuit de son logis. De la terre battue et des coupeaux chétifs au sol, pas d'ameublement ni d'ustensiles<sup>116</sup>.

Dans l'extrait, le narrateur nous semble être très près des lecteurs, comme s'il s'adressait directement à eux, il les guide dans le triste univers de Yacouba. L'utilisation du pronom « nous » a pour effet implicite d'associer le lecteur au narrateur du roman. Au tout début du roman, le narrateur décrit les conditions de vie de Yacouba, le réfugié suisse, comme si le lecteur pénétrait réellement dans sa demeure. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le pays d'origine de Yacouba, la Suisse, est, dans l'histoire factuelle, un pays associé à la richesse et un paradis fiscal pour les plus nantis. La situation de ce pays est bien différente dans le monde imaginé par Wabéri. Dans le roman, le réfugié Yacouba n'est même pas considéré comme étant un être humain. Tel que mentionné plus haut, la description de son habitat fait penser à celui d'un animal : « De la terre battue et des coupeaux chétifs au sol, pas d'ameublement ni d'ustensiles. Pas d'électricité ni d'eau courante, bien entendu<sup>117</sup> ». Le langage qu'il parle est également décrit avec condescendance : « Notre charpentier marmonne dans sa barbe. Que peut-il bien nous annoncer avec sa langue roulée tout au fond du gosier? Dieu seul pourrait déchiffrer son dialecte petit-blanc<sup>118</sup> ». Le narrateur semble vouloir se distancier de Yacouba. Il le décrit ainsi que son habitation de la même façon qu'un guide décrirait l'habitat d'un animal dans un zoo. Le narrateur utilise même le « nous » lorsqu'il s'adresse au groupe de « touristes » venu voir cette bête. De cette façon, le narrateur se positionne socialement dans le groupe des visiteurs voyeurs venus « visiter » Yacouba : il fait partie du « nous », alors que Yacouba est l'Autre. Lorsqu'il parle de Yacouba, le narrateur est externe, comme une caméra qui le filme, il ne sait pas ce que Yacouba ressent, peut-être pour le déshumaniser et parce qu'au fond ce qu'il ressent n'a pas d'importance : il n'est que l'Autre.

---

<sup>116</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 13.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 15.

Le narrateur utilise d'ailleurs très souvent le « nous » : « Le porte-parole des États-Unis d'Afrique, son Excellence El Hadj Saidou Touré, nous a habitués à un autre son de minaret<sup>119</sup> ». Encore une fois, cette utilisation de la première personne du pluriel nous porte à croire que le narrateur est un personnage. Il se place dans la catégorie des privilégiés, les habitants des États-Unis d'Afrique. Le narrateur fait partie du récit tout comme un griot (nous discuterons de cette importante figure de la littérature orale africaine dans le prochain chapitre) fait partie de l'Histoire qu'il conserve et raconte. Parfois, le narrateur va plus loin que le « nous » et parle en son propre nom grâce au « je ». Il semble même être un personnage de l'histoire et ne se gêne pas pour donner son opinion sur l'idée d'un voyage en Euramérique :

Il faudrait me payer tous les minerais du Transvaal pour que je vienne fouler le sol de ce coin du globe. Sitôt arrivé, déjà, mon cœur regarderait le Sud. Et j'aurais grande faim de canicule, de sieste, de chant de coq, dans les patios ombrageux. J'aurais grande fringale d'œufs solaires, de plats parfumés, de discussions animées. J'aurais grande envie d'allumer la chaufferie de mon corps, le moindre rai de lumière l'ébranle sans effort, l'arrache aux actes boueux. Que fais-tu donc ici, Maya<sup>120</sup>?

L'utilisation de la première personne crée aussi une certaine ambiguïté. Elle amène le lecteur à se questionner sur la véritable identité de ce narrateur et sur la relation qu'il entretient avec Maya dans cet extrait : « Ah! tes mains amoureuses de potières! Tes mains courant sur ma peau, descendant mon échine! Je m'emporte ma petite Maya<sup>121</sup> ». Cette ambiguïté quant à la véritable identité du narrateur est également présente dans certaines instances où le narrateur utilise le « nous » : « Sa silhouette a croisé, Maya, la flamme de nos pupilles<sup>122</sup> ». Qui est donc ce narrateur-personnage qui semble connaître Maya intimement? Le roman n'offre pas de réponse explicite à cette question et laisse le lecteur songeur.

Lorsque le narrateur entame le récit de Maya en parlant de son origine et de son adoption en France par docteur papa, il parle d'elle à la troisième personne. En voici un extrait : « Son véritable acte de naissance est un conte de fées. Une histoire très belle et très vraie. Une histoire aussi savoureuse qu'une boisson au lait préparée avec les fruits frais du jardin<sup>123</sup> ». Rapidement, lorsqu'il s'avère clair que Maya fait partie du groupe des privilégiés des États-Unis d'Afrique, il

---

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 24.



se rapproche d'elle et utilise le « tu » : « On l'aime toute sa vie ou on la quitte tout de suite. Et puis, ce que nous endurons, de cela tu es convaincue, Maya, au présent nous ne le voyons jamais comme ces ondes infrarouges ou gamma qui composent notre environnement<sup>124</sup> ». À la manière d'un griot, il raconte à Maya sa propre histoire, ainsi que celle du monde : il joue le rôle de l'historien, le gardien de la mémoire. Il connaît la vie de Maya dans tous ses détails depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui, il sait également ce qu'elle ressent et ce à quoi elle pense.

En plus de ne pas offrir de focalisation interne dans le cas de Yacouba, le narrateur ne s'adresse jamais à lui directement comme il le fait avec Maya. Le personnage de Yacouba est toujours présenté à la troisième personne : « Un bonnet sale sur la tête, un sac à main, il fit son apparition, un après-midi humide, en même temps que de gros nuages cotonneux porteurs d'orages<sup>125</sup> », « quand on lui adresse la parole, il n'a pas vraiment l'air d'écouter. On se demande même s'il a entendu quelque chose<sup>126</sup> ». Le narrateur se distancie volontairement de Yacouba, qui n'appartient pas au même monde, lui qui est doublement aliéné par sa pauvreté et son étrangeté.

### 3. Conclusion

Grâce à l'étude de l'uchronie, nous avons pu démontrer que l'utilisation de ce procédé permet à l'auteur de traiter de sujets délicats sans craindre la censure. D'autre part, ce procédé d'inversion permet d'inverser des discours et des concepts ce qui amène le lecteur à se rendre compte que le monde aurait pu facilement être bien différent de ce que nous connaissons actuellement. Ce constat permet de mesurer les conséquences importantes que la colonisation et la traite négrière ont eues sur le développement de l'Afrique factuelle. De plus, en analysant le traitement de l'espace, nous avons pu recueillir de précieux indices concernant le statut social des personnages. Nous avons ainsi pu nous rendre compte de l'importance de l'aspect spatio-temporel lorsqu'il s'agit de bien saisir le propos du roman. Ces aspects servent également l'auteur qui cherche à imaginer une Afrique possible grâce à la littérature en se la réappropriant et en la reconstruisant selon ses propres termes. Dans le prochain chapitre, nous nous pencherons sur deux caractéristiques particulières du roman : les traces d'oralité et l'ironie, et nous aborderons la

---

<sup>124</sup> *Ibid.*, p.25.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 49.

question du rapport de la France avec son passé colonial qui est directement liée à l'utilisation de l'uchronie et de l'ironie par l'auteur.

## **Chapitre 2**

### **L'oralité dans le récit de Wabéri**

Une des particularités du récit de Wabéri qui lui confère une originalité le distinguant du roman français est la forte présence de la tradition orale. Ces marques de l'oralité sont une façon, entre autres, de se distinguer du roman classique et de conserver la mémoire africaine, c'est-à-dire de s'inscrire dans la tradition du roman africain. À un certain moment de l'Histoire, après les Indépendances<sup>127</sup>, les auteurs africains ont en effet cherché à conserver la mémoire de l'Afrique et à se distinguer du Centre en adoptant une approche africanisante dans leurs écrits :

Les écrivains obéissaient, consciemment ou inconsciemment, au mot d'ordre de la revue *Présence africaine* qui exigeait des artistes africains la mise en valeur de la culture africaine authentique. L'éloge de cette vocation, on le sait, avait conditionné le discours critique qui en était réduit pendant longtemps à la quête de la spécificité africaine comme critère esthétique de la littérature africaine<sup>128</sup>.

À l'époque, l'écrivain africain cherchait surtout à renouer avec le passé, y compris le passé légendaire à cause de l'imposition par la colonisation d'une Histoire qui n'est pas la sienne.

Les marques de l'oralité dans le roman ainsi que leurs fonctions seront présentées en détail plus bas, mais tout d'abord, nous allons offrir un aperçu de ce en quoi consiste la tradition orale et situer l'œuvre de Wabéri dans sa mythologie personnelle pour mieux comprendre ses influences.

#### **1. La tradition orale en Afrique**

La tradition orale, qui est transmise de génération en génération, varie selon les régions et désigne un genre très vaste et diversifié. De plus, les traditions de transmission du savoir oral varient selon les régions. La tradition orale ne se limite pas aux contes et inclut les proverbes, les chants, la poésie, les récits épiques, etc. En Afrique de l'Ouest, le griot est un véritable spécialiste de la parole. Les gens de la parole transmettent leur savoir de père en fils. Les conventions sociales

---

<sup>127</sup> Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'ensemble des pays de l'Afrique noire et de l'Afrique du Nord obtiennent leur indépendance.

<sup>128</sup> Jean-Christophe L.A. Kasende (2007), « Oralité et narrativité dans le roman africain », *Éthiopiques : Revue négro-africaine de littérature et de philosophie* [En ligne], n° 79, consulté le 1<sup>er</sup> août 2012. URL : <http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?article1563>.

dans cette région du monde, dictées notamment par la culture française et par l'imposition de la religion catholique pendant la colonisation, ont fait en sorte que les femmes griottes soient moins reconnues, mais elles existent néanmoins. Les griots sont également des musiciens, cependant :

Malgré leurs possibilités ou leur talent musical, c'est surtout en tant que gens de la parole que les griots se spécialisent. De simples musiciens, ils deviennent l'incarnation même de la mémoire que la société a de son passé et de son histoire. C'est surtout en tant que gens de la parole qu'ils remplissent leurs diverses fonctions d'informateurs, de porteurs de traditions religieuses et profanes (avec le forgeron), de généalogistes, de biographes et de philologues, d'acrobates, d'animateurs de veillées, d'imitateurs<sup>129</sup>.

Dans le récit de Wabéri, l'utilisation d'un narrateur que nous qualifions de griotique permet de poser un regard critique sur la société comme seul un griot peut le faire :

Les griots bouffons et acrobates se produisent souvent en groupe, avec des musiciens, des danseurs, des bateleurs, des échassiers, des clowns, des jongleurs, des magiciens. Ils s'illustrent particulièrement par la critique qu'ils font de la société. Présents sur les places publiques, les jours de fête, ou dans les cours royales, ils amusent, caricaturent, critiquent habilement et improvisent [...] Le griot principal joue le rôle d'éveilleur de la conscience : celle du peuple autant que celle du roi. Lui seul peut se permettre une telle liberté en public<sup>130</sup>.

Cette description du griot nous fait bien évidemment penser au narrateur du roman à l'étude. Le roman de Wabéri est sans aucun doute une critique du monde actuel : tout comme un griot, l'auteur cherche à éveiller la conscience du peuple et l'utilisation du français, langue du colonisateur, lui permet de rejoindre un plus grand auditoire, tout en créant une impression de proximité avec celui-ci.

### *1.1 La tradition orale de la Corne de l'Afrique*

Voyons maintenant ce qui en est de la tradition orale en Afrique de l'Est, région natale d'Abdourahman Wabéri, ainsi que l'influence que la tradition pastorale, caractéristique de cette région du monde, a eue sur la tradition orale.

Le contexte de la production de l'oralité est différent dans la Corne de l'Afrique, péninsule où se trouve Djibouti le pays natal d'Abdourahman Wabéri. La colonisation

---

<sup>129</sup> N'sele Kibalabala (1986), « Le "griot" : Le porteur de la parole en Afrique », *Jeu : revue de théâtre* [En ligne], n° 39, p. 63-66, consulté le 12 juin 2013. URL : <http://id.erudit.org/iderudit/28610ac>.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 65.

européenne a grandement changé le destin de cette région du monde. Tout d'abord, elle a entraîné la création de frontières artificielles comme le dit le chercheur en sciences humaines Sami Makki dans son article intitulé « La Corne de l'Afrique, une zone à géopolitique variable » :

[C]ette Corne de l'Afrique, les francophones que nous sommes [la] limit[ons] aux trois pays historiques (Éthiopie, Érythrée, Somalie) auxquels on rajoute parfois Djibouti. Mais les Anglo-Saxons ont une approche beaucoup plus extensive de la même zone qui les conduit à intégrer, selon les cas, le Kenya, l'Ouganda ou encore le Soudan dans ce qu'ils appellent, eux, « Horn of Africa ». C'est dire si les représentations de la zone sont fluctuantes en fonction des intérêts des uns et des autres<sup>131</sup>.

De plus, l'histoire de la littérature écrite de la Corne de l'Afrique n'a commencé qu'avec la colonisation française, qui a réellement façonné le destin de cette partie du monde. La tradition orale s'oppose à la littérature écrite, tradition des peuples colonisateurs. Au départ, l'avènement de l'écriture n'était pas vu d'un très bon œil puisqu'on craignait que celle-ci ne fasse disparaître la tradition orale. Après tout, les habitants des colonies étaient considérés comme des barbares incultes, alors que l'empire colonial représentait le progrès et l'humanisme des Lumières : « civiliser ou coloniser, c'est alors tirer des ténèbres de la barbarie et de l'ignorance...<sup>132</sup> ». L'écriture n'était qu'un outil de plus pour assimiler les indigènes à la culture « supérieure » de l'Empire. Nuruddin Farah, un auteur très connu de la Corne de l'Afrique, a écrit sur le sujet de l'hégémonie culturelle dans le roman *Territoire* :

Nous savons qu'ils [les colonisateurs] leur imposent [aux colonisés] une loi qui leur interdit de se considérer comme des êtres humains. C'est ce que font les colonisateurs européens. Peux-tu penser à un seul peuple conquérant, nomade ou non, qui n'ait pas imposé un savoir, une langue et une culture étrangers à ceux qu'il a conquis<sup>133</sup>?

Cependant, ceux qui étaient qualifiés de barbares incultes sans foi ni loi jouissaient en réalité d'une organisation sociale et d'un ensemble de lois qui n'avaient rien à envier aux Européens. Dans cette région de culture nomade, la tradition orale est l'apanage de tous : elle sert à raconter des anecdotes, des légendes, des proverbes, des devinettes, etc. Le nom même de Djibouti, le pays d'origine de Wabéri, provient de la mythologie. En effet, Djibouti signifie la défaite de

---

<sup>131</sup> François Grünewald, Bernard Juan, Jérôme Larché, Sami Makki, Roland Marchal et Jean-Bernard Véron (2009), « La Corne de l'Afrique : une zone à géopolitique variable », *Humanitaire* [En ligne], n° 22, mis en ligne le 14 octobre 2009, consulté le 10 janvier 2014. URL : <http://humanitaire.revues.org/388>.

<sup>132</sup> Kasereka Kavwashirehi (2004), « La littérature orale comme production coloniale », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], n° 176, mis en ligne le 1<sup>er</sup> avril 2005, consulté le 20 décembre 2013. URL : <http://etudesafriques.revues.org/4825>.

<sup>133</sup> Nuruddin Farah (1994), *Territoire*, Paris, Éditions Serpent à plumes, p. 312.

l'ogresse Bouti : celle-ci avait semé la panique dans cette région de l'Afrique<sup>134</sup>. Wabéri y fait d'ailleurs référence dans un de ses romans :

Au commencement était l'ogresse. Puis vinrent les hommes qui la vainquirent. Sa mort avait donné naissance à cette ville blanche et lépreuse qui porte en son sein le sceau indélébile. Qu'on s'entende : Djibouti (ou plus exactement « jabouti ») signifie selon une légende toujours en vigueur la défaite (Jab) de l'ogresse (bouti). L'ogresse est donc la mère nourricière, le saint patron de cette ville centenaire<sup>135</sup>.

La tradition orale sert même à transmettre le *Xeer Issa*<sup>136</sup>, qui est un code de vie au sein de la culture nomade<sup>137</sup>. En effet, le peuple somali des Issas (dont est issu Abdourahman Wabéri) avait établi un code de lois appelé le *Xeer Issa* en langue somalie. Selon Ali Moussa Iye, spécialiste du *Xeer Issa* et chef de la section Histoire et Mémoire pour le dialogue de l'UNESCO :

[...] contrairement à des idées reçues, les sociétés guerrières ne sont pas forcément des sociétés de violence. Et encore moins des sociétés sans loi. Le cliché « des hordes sans foi, ni loi » est une lamentable propagande des colonisateurs européens incapables de comprendre des sociétés structurées différemment des leurs et surtout pressés à trouver des justifications à leur ordre colonial. Les sociétés guerrières sont, au contraire, des sociétés qui ont développé des méthodes sophistiquées de prévention et de résolution des conflits afin de réguler la violence et éviter des guerres totales<sup>138</sup>.

Le *Xeer Issa*, « "constitution orale" qui est à la base de la Confédération des Tribus issas et leur "démocratie pastorale" a pu survivre aux divers tourbillons de l'histoire en s'appuyant notamment sur les règles rythmiques très rigides de la poésie somalie<sup>139</sup> ». Cette constitution est apprise par cœur par les pasteurs. Pour ce peuple, la tradition orale va bien au-delà du divertissement autour du feu ou de la conservation de la mémoire : elle est un outil juridique qui sert à régler les conflits au sein de la tribu et avec d'autres tribus.

---

<sup>134</sup> Iye, Ali Moussa (2013), « La défaite de "Djab Bouti" ou la défaite du Monstre des mangroves », dans *Écrits et publications de Ali Moussa Iye*, [En ligne], mis en ligne le 10 novembre 2013, consultée le 14 décembre 2013. URL : <http://www.alimoussaiye.com/1/post/2013/11/la-lgende-de-djab-bouti-ou-la-dfaite-du-monstre-des-mangroves.html>.

<sup>135</sup> Abdourahman Wabéri (1994), *Pays sans ombre*, Paris, Éditions Serpent à plumes, p. 32.

<sup>136</sup> Ou *Heer Issa* selon la transcription. *Xeer/Heer* signifie la loi selon Ali Moussa Iye.

<sup>137</sup> Iye, Ali Moussa (2013) « Le Xeer : quels enseignements pour la construction d'une gouvernance démocratique endogène? », *Écrits et publications de Ali Moussa Iye*, [En ligne], mis en ligne le 30 août 2013, consulté le 13 septembre 2013. URL : <http://www.alimoussaiye.com/1/post/2013/08/le-xeer-quels-enseignements-pour-la-construction-dune-gouvernance-dmocratique-endogne.html>.

<sup>138</sup> *Ibid.*

<sup>139</sup> *Ibid.*

## 1.2 La tradition pastorale

Cependant, les temps ont bien changé : la sécheresse et les conflits armés ont obligé les nomades à se sédentariser et bien souvent à dépendre des aides extérieures. Les anciens pasteurs devenus maintenant sédentaires ne savent d'ailleurs plus quoi faire de leur existence, maintenant qu'ils n'ont plus à accomplir les tâches associées à la vie nomade. Ces changements dans l'organisation sociale ont entraîné une perte de repères qui a souvent des conséquences dramatiques sur la société. Selon un article de l'UNICEF, la consommation de khat est un réel problème à Djibouti :

*On average, a khat session in Djibouti lasts for over five hours and it is estimated that households spend 30 percent of their income on its purchase. Nationally, about 25 million US dollars are devoted to khat transactions every year. According to the 2006 Djibouti Multiple Indicator Cluster Survey (MICS), 26 percent of the population chew khat, and 22 percent consume it every day. This survey also revealed that men (46 per cent) chew khat much more than women (7 per cent). Most observers believe these figures are underestimated<sup>140</sup>.*

Le khat a le même effet que l'amphétamine et procure un sentiment de bien-être et d'euphorie. Malheureusement, cette substance est un narcotique qui entraîne la dépendance. L'image du sédentarisé drogué au khat contraste vivement avec celle du nomade bravant la chaleur du désert tout en luttant pour la survie de sa famille et de son troupeau. Wabéri a d'ailleurs bien souvent exprimé son désarroi relativement à la perte de la culture pastorale et au nouveau mode de vie des pasteurs qui se contentent de regarder la vie passer en chiquant le khat. Dans le recueil de nouvelles *Pays sans ombre*, il y fait référence :

Awaleh broute, comme on dit chez nous avec une pointe de fierté. À vrai dire, il ne broute pas, il mâche son khat comme on chique du tabac. Ou comme on mâche du chewing-gum. Et tous les quarts d'heure à peu près, il boit une gorgée d'eau fraîche, puis du thé chaud. Le khat donne soif. Le khat donne des fourmis dans les jambes. Mon père change de position toutes les demi-heures; après le côté droit (son préféré), il s'accoude sur le côté gauche. Il procède toujours de la même manière. Toujours. Le khat rythme la vie des gens dans ce foutu pays. Sans khat point de vie! De treize à vingt heures, le khat tient les hommes (et les femmes) en vie. Sans lui, que faire, comment vivre? Seule la voix esseulée du muezzin vient troubler, pour quelques-uns, ce rituel fort bien assimilé<sup>141</sup>.

---

<sup>140</sup> [anonyme] [2008], « Tackling Khat Consumption in Djibouti : a Strong New Political Commitment », *UNICEF* [En ligne], mis en ligne le 4 septembre 2008, consulté le 6 janvier 2014. URL : [http://www.unicef.org/media/media\\_45624.html](http://www.unicef.org/media/media_45624.html).

<sup>141</sup> Abdourahman Wabéri, *Pays sans ombre*, op. cit., p. 14.

La sédentarisation des pasteurs et les changements dans les sociétés africaines rendent encore plus important, selon Jacques Chevrier dans son ouvrage *La littérature nègre*, d'effectuer le travail de transcription des textes de la tradition orale :

Si l'on veut éviter que ne s'abîme dans l'oubli le plus profond la mémoire des peuples africains que perpétuent encore non seulement les traditionalistes professionnels, généalogistes, chefs religieux, chefs de village et de famille, griots, conteur [...] mais aussi des anciens de toutes catégories<sup>142</sup>.

Heureusement, un travail de conservation de la mémoire est déjà effectué ou a déjà été effectué et certains grands noms sont associés à ce mouvement : l'auteur malien Amadou Hampaté Bâ, l'historien Joseph Ki-Zerbo du Burkina Faso et Boubou Hama, considéré comme le père de la culture nigériane<sup>143</sup>. En ce qui concerne Abdourahman Wabéri, la tradition pastorale et le nomadisme demeurent sources d'inspiration dans ses écrits.

### *1.3 Pourquoi avoir recours à la littérature écrite?*

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la tradition pastorale est source d'inspiration pour l'auteur et son œuvre est un exercice de mémoire. L'utilisation de l'oralité dans le roman francophone est une forme d'engagement pour contribuer à sauvegarder la tradition orale. Elle peut aussi être perçue comme une forme de contestation vis-à-vis des règles classiques du genre littéraire, dans un monde francophone où la France, ex-colonisatrice, est vue comme le Centre.

Ces marques de l'oralité présentes dans le roman nous poussent à nous poser la question suivante : pourquoi Wabéri a-t-il choisi la littérature écrite? Tout d'abord, il faut savoir qu'à l'époque de la colonisation, l'Afrique était considérée comme une page blanche, c'est-à-dire un « lieu vide toujours déjà disposé à accueillir un texte, un ordre social, culturel, politique, économique<sup>144</sup> ». Ce sont ainsi des chercheurs ou des écrivains européens qui écrivaient sur l'Afrique, certains écrivains n'y avaient d'ailleurs jamais mis les pieds<sup>145</sup>. Ces gens construisaient

---

<sup>142</sup> Jacques Chevrier (1999), *La littérature nègre*, Paris, Éditions Armand Colin, p. 207.

<sup>143</sup> Ces auteurs ont publié de nombreux ouvrages, recueils de contes et essais, dont :

Amadou Hampaté Bâ (2012), *Mémoires*, Paris, Éditions Actes Sud, 850 p.

Joseph Ki-Zerbo (1994), *Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain*, Éditions Hatier, 729 p.

Boubou Hama (2000), *Contes du Niger tome 5*, Paris, Présence Africaine, 135 p.

<sup>144</sup> Kasereka Kavwahirehi, « La littérature orale comme production coloniale », *op.cit.*, p. 796.

<sup>145</sup> Philippe Delisle (2008), *Bande dessinée franco-belge et imaginaire colonial : Des années 1930 aux années 1980*, Paris, Éditions Karthala, 200 p. Un bon exemple de cette réalité de l'époque coloniale est la bande dessinée *Tintin au*



l'imaginaire africain sans réellement connaître ni comprendre l'Afrique. À présent, l'écrivain postcolonial africain cherche à faire partie de la discussion sur l'Afrique, puisque :

L'étude des sociétés et des cultures non occidentales s'est toujours faite pour ainsi dire sans la participation des populations concernées elles-mêmes. Objet du discours savant de l'ethnologue, de l'historien [...] celles-ci [sont] exclues des discussions les concernant. Elles [sont] muettes sur les méthodes et les paradigmes, les hypothèses et les conclusions, les enjeux théoriques et pratiques de ce discours<sup>146</sup>.

L'auteur postcolonial se trouve dans une posture ambiguë puisqu'il utilise non seulement la tradition de la littérature écrite au lieu de l'oralité (c'est d'ailleurs ici que se trouve le premier point de rupture entre les périodes précoloniale et coloniale), mais en plus, il écrit dans la langue du colonisateur au lieu de sa langue maternelle. Le sujet de la langue d'écriture des auteurs postcoloniaux n'est pas nouveau et de nombreuses opinions circulent sur le sujet. Celles qui nous intéressent sont, bien entendu, celles des auteurs africains puisqu'ils sont les premiers concernés. Tout d'abord, voici un bref état des lieux de la situation de la langue d'écriture des écrivains africains. Il est important de noter qu'à l'époque coloniale, les Africains jouissaient de nombreux avantages lorsqu'ils maîtrisaient la langue française. En effet, celle-ci était la langue du pouvoir et du commerce, il était donc nécessaire de la maîtriser pour obtenir de l'avancement ou pour obtenir certains privilèges. Les pouvoirs coloniaux n'accordaient pas d'importance aux langues et cultures africaines : « Tout l'enseignement mis à sa disposition, ainsi que les méthodes utilisées, les ouvrages, les modes de pensées véhiculées, etc., n'avaient pour but que de remplacer la langue du colonisé par celle du colonisateur<sup>147</sup> ». Cet état des choses a fait en sorte que l'écrivain postcolonial souhaitant faire connaître sa culture devait le faire en français. De plus, « durant la colonisation, écrire en langues africaines était perçu comme un acte de résistance<sup>148</sup> » ce qui a bien sûr découragé de nombreux auteurs à écrire dans leur langue maternelle. Certains auteurs choisissent d'écrire dans leur langue maternelle avec un succès limité dû au manque de lecteurs.

---

*Congo* de Hergé qui est considérée par plusieurs comme étant raciste puisque, entre autres, les personnages noirs parlent en « petit nègre » et sont représentés ni plus ni moins comme des simples d'esprit. L'auteur a d'ailleurs admis n'avoir jamais mis les pieds au Congo. Pour les besoins de sa bande dessinée, il s'est documenté grâce à des prospectus, des brochures, en visitant des musées et en lisant des articles sur le Congo, sans quitter la métropole.

<sup>146</sup> Kasereka Kavwahirehi, « La littérature orale comme production coloniale », *op. cit.*, p. 793.

<sup>147</sup> Kouamé Adou (2013), « Littérature postcoloniale et transfert de l'héritage culturel : le dilemme linguistique des écrivains africains », *The Postcolonialist* [En ligne], vol. I, n° 1, consulté le 13 novembre 2013. URL : <http://postcolonialist.com/arts/litterature-postcoloniale-et-transfert-de-lheritage-culturel-le-dilemme-linguistique-des-ecrivains-africains/>.

<sup>148</sup> *Ibid.*

D'autres auteurs s'auto-traduisent, c'est-à-dire qu'ils écrivent en langue vernaculaire et produisent une traduction en français ou en anglais, selon le cas. Cette solution n'est pas du goût de tous les écrivains : au problème du manque de « politique linguistique » qui n'offre pas, entre autres, de grammaire uniforme des langues marginalisées, s'ajoute celui du rapport de force entre langues européennes et langues africaines. En effet, certains écrivains considèrent que l'autotraduction mène à un manque de respect vis-à-vis des langues africaines : pourquoi les Africains se donnent-ils la peine d'apprendre et de continuer à diffuser les langues européennes, alors que les Occidentaux ne tentent pas d'apprendre les langues africaines? La question du choix de la langue d'écriture est complexe et pour espérer un jour voir une reconnaissance de la littérature en langues africaines, il faudrait un réel engagement de la part des dirigeants africains. Actuellement, le français continue d'être la langue des affaires, de l'éducation et même de la justice dans de nombreuses anciennes colonies françaises bien que ce ne soit pas la majorité de la population qui le maîtrise<sup>149</sup>. En effet, la connaissance et l'usage d'une langue européenne contribue à accentuer le clivage entre les classes en Afrique :

du La classe moyenne préfère l'écran linguistique européen qui la maintient à des lieues du peuple. Dans toutes les autres sociétés, les écrivains, gardiens de la mémoire, et porteurs discours national, utilisent la langue de leur communauté ; mais les intellectuels de la post-colonie préfèrent exprimer des souvenirs communs en langues étrangères, ce qui, finalement, revient à partager ces souvenirs communs avec les possesseurs étrangers de ces langues, ou bien entre eux en tant qu'élite parlant une langue étrangère<sup>150</sup>.

Il faudrait que les pays africains songent à se doter de politiques linguistiques, mais également qu'ils instrumentalisent les langues africaines notamment en se dotant de grammaires et de dictionnaires des langues africaines et qu'ils offrent des cours de langues et cultures africaines pour les lecteurs étrangers dans le but d'assurer leur rayonnement. Il faudrait également qu'ils s'assurent que l'alphabétisation progresse en Afrique pour arriver à rejoindre plus de lecteurs en langues africaines. Il y a également la question de la standardisation de l'alphabet qui n'est pas à négliger. C'est un beau et grand projet, mais pour le réaliser, il ne faut pas que de la bonne volonté, il faut également des capitaux et il n'est pas surprenant d'apprendre qu'actuellement la

<sup>149</sup> Danusia Richer (2013), « L'édition en langues africaines chez les éditeurs d'Afrique francophone », *Université Aix Marseille : Monde du livre* [En ligne], page consultée le 13 septembre 2014. URL : <http://mondedulivre.hypotheses.org/1607>.

<sup>150</sup> Dominic Thomas [n.d], « La littérature-monde », *Littératures noires* (« Les actes »), [en ligne], mis en ligne le 26 avril 2011, consulté le 30 décembre 2014. URL : <http://actesbranly.revues.org/505>.

promotion des cultures et des langues africaines ne figure pas au tableau des priorités. Malgré tout, un travail est fait en ce sens et des événements comme la conférence d'octobre 2011 à Nairobi, au Kenya, sur la situation du livre en Afrique organisée par l'Association pour le développement de l'éducation en Afrique en témoignent<sup>151</sup>.

Au-delà des questions techniques et économiques, il y a aussi la question de l'identité et des profonds changements qu'a entraînés l'occupation française en Afrique. La colonisation fait partie de l'Histoire africaine et européenne et les Indépendances ne peuvent rien changer à ce fait : ses traces subsistent. Certains écrivains, comme Léopold Sédar Senghor, assument pleinement la « double identité » que la colonisation a entraînée chez les Africains. Senghor a déclaré : « Parce que nous sommes des métis culturels, parce que, si nous sentons en nègres, nous écrivons en français, parce que le français est une langue à vocation universelle, que notre message s'adresse aussi aux Français de France et aux autres hommes, parce que le français est une langue de gentillesse et d'honnêteté<sup>152</sup> ». Sony Labou Tansi a pour sa part une opinion bien différente :

J'écris en français parce que c'est dans cette langue-là que le peuple dont je témoigne a été violé, c'est dans cette langue que moi-même j'ai été violé. Je me souviens de ma virginité. Et mes rapports avec la langue française sont des rapports de force majeure, oui, finalement. Il faut dire que s'il y a du français et de moi quelqu'un qui soit en position de force, ce n'est pas le français, c'est moi, je n'ai jamais eu recours au français, c'est lui qui a eu recours à moi<sup>153</sup>.

Abdourahman Wabéri lui-même ajoute :

C'est que le statut linguistique de l'écrivain issu des marches des anciens empires n'est pas de tout repos. Héritiers d'une terre où s'entrelacent, de gré ou de force, les multiples strates historiques, politiques et religieuses, les écrivains africains ont grandi dans un maelström linguistique et culturel<sup>154</sup>.

---

<sup>151</sup> [anonymes] [s.d.], « Conférence de l'ADEA sur le développement du livre en Afrique (Nairobi, Kenya, 3-5 octobre 2011) », *Association pour le développement de l'éducation en Afrique*, [En ligne], consulté le 13 septembre 2014. URL : <http://www.adeanet.org/portalv2/fr/reunions-ministerielles/conference-de-ladea-sur-le-developpement-du-livre-en-afrique#.VEalm2R5N6k>.

<sup>152</sup> Kouamé Adou, « Littérature postcoloniale et transfert de l'héritage culturel : le dilemme linguistique des écrivains africains », *op. cit.*, [n.p.].

<sup>153</sup> Cité par Ifé Orisha (1986), « Sony Labou Tansi face à douze mots », *Équateur*, n° 1, p. 3.

<sup>154</sup> Abdourahman Wabéri (2009), « Afrique des langues prêtées, Afrique des langues mêlées », *Repères DoRiF* [En ligne], n°2, mis en ligne novembre 2012, consulté le 15 juillet 2014. URL : [http://www.dorif.it/ezine/ezine\\_articles.php?id=43](http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?id=43).

#### 1.4 Pourquoi Wabéri écrit-il en français?

En ce qui concerne Wabéri, nous croyons que plusieurs raisons ont pu le motiver à écrire en français plutôt que dans sa langue maternelle, le Somali. Tout d'abord, il faut prendre en considération le fait que Wabéri ne vient pas seulement d'un pays anciennement colonisé par la France, mais bien qu'il a étudié en France. En effet, il a quitté Djibouti après le baccalauréat dans le but de poursuivre des études supérieures en Europe. Il n'est donc pas déraisonnable d'avancer que son environnement ait pu le pousser à écrire en français. Ensuite, en plus de toutes les raisons que nous avons énumérées plus haut, il ne faut pas nier le fait que d'écrire en français permet de rejoindre un public plus large. Dans le roman *Territoires*, Nuruddin Farah rappelle la nécessité d'utiliser des outils lui permettant de transmettre son message avec plus de facilité :

Une formation universitaire n'allait-elle pas lui fournir des arguments meilleurs et plus convaincants, n'allait-elle pas l'équiper de raisonnements logiques sur le plan économique, politique et culturel, ne serait-il pas mieux placé pour débattre plus habilement? Peut-être écrirait-il un livre sur l'histoire de l'Ogaden, étayant ses recherches de tout un arsenal de sources puisées dans la tradition orale des habitants. Alors, allait-il prendre un fusil? Ou allait-il avoir recours au stylo, pour y investir toutes ses capacités<sup>155</sup>?

Le personnage de Farah se questionne sur l'importance d'une formation universitaire lui permettant d'acquérir les outils nécessaires pour débattre et pour être entendu. Il compare la puissance du fusil à celle du stylo. Est-ce que la littérature peut être aussi puissante qu'un fusil? Elle pourrait en fait contribuer à la survie de ce patrimoine représentatif de la culture pastorale si chère à Wabéri, comme l'exprime ce personnage d'un de ses romans *Cahier nomade* :

Où que tu ailles, quoi que tu fasses, tu emporteras ton pays sur ton dos et n'en déplaies à ceux qui veulent se persuader du contraire, on ne peut s'exiler de soi-même. C'était ton credo, je t'écoutais. Quel que soit le nombre d'années passées à l'étranger et les charmes de l'exil, la nostalgie te tisonnera et l'appel du pays est plus fort que les tentations du tout monde<sup>156</sup>.

Un auteur tel que Wabéri se sert des outils et de la langue du colonisateur pour faire connaître la culture pastorale qui tend à disparaître avec la sédentarisation des pasteurs. Nous croyons qu'il l'utilise également pour dénoncer les effets de la colonisation et dans le but d'offrir une critique du monde moderne. La littérature écrite ne correspond pas aux habitudes culturelles de ses

---

<sup>155</sup> Nuruddin Farah, *Territoire*, op. cit., p. 107.

<sup>156</sup> Abdourahman Wabéri, *Cahier nomade*, Paris, op.cit., p. 121.

ancêtres, mais elle a l'avantage de voyager plus facilement que les paroles. De plus, l'utilisation d'une langue beaucoup plus usitée que les langues africaines dans lesquelles se transmet le patrimoine de la tradition orale, le français dans le cas de Wabéri et l'anglais dans le cas d'autres auteurs incluant Nuruddin Farah, permet une plus grande circulation des œuvres et de transmettre leurs messages avec plus de facilité. Cependant, les auteurs en question ne sacrifient pas pour autant leurs traditions : malgré l'utilisation des modes de transmission du savoir et des langues hérités des colonisateurs, ils continuent de faire appel à l'oralité dans leurs textes. L'utilisation de la langue française sert les intérêts des auteurs africains désirant se faire entendre, chose beaucoup plus aisée lorsqu'on écrit dans la langue de son interlocuteur, mais ils se l'approprient et transforment le français pour l'appliquer à leur propre réalité. En fait, l'écrivain postcolonial cherche à « s'approprier dans un langage imposé par le Centre un discours adéquat à la périphérie<sup>157</sup> ». Maintenant que nous avons bien décrit le contexte de la création de l'œuvre, voyons maintenant comme celui-ci se manifeste de façon concrète dans le roman.

### *1.5 Les marques de l'oralité dans Aux États-Unis d'Afrique*

Lorsqu'il s'agit d'oralité, il est important de faire la distinction entre l'oralité de la littérature africaine de langue française au sens des emprunts à la tradition orale, où il est question « de l'intégration dans le texte écrit de techniques littéraires qui appartiennent aussi à la tradition précoloniale (structuration du récit, symbolismes, thèmes, rapport avec le public, types de personnages, etc.)<sup>158</sup> » et l'oralité feinte. Le roman à l'étude contient plusieurs instances d'oralité feinte<sup>159</sup>. Ce terme désigne le texte écrit comme la parole écrite. Ceci ne fait pas partie des marques de l'oralité puisque n'importe quelle prose peut en contenir : « la langue de la littérature orale n'est *pas* la langue parlée de tous les jours<sup>160</sup> ». Cependant, nous utiliserons des exemples d'oralité feinte puisqu'ils servent notre argumentation selon laquelle le narrateur prend souvent le rôle d'un conteur. L'oralité feinte permet ainsi d'interpeller directement le lecteur et de créer une

---

<sup>157</sup> Patrick Sultan, [s.d.], « La francophonie littéraire à l'épreuve de la théorie », *Recueil d'articles, textes de réflexion*, Séminaire FLIT 630, Université Concordia, Montréal, Automne 2011. URL : <http://www.fabula.org/cr/145.php>.

<sup>158</sup> Christiane Ndiaye (dir.) (2004), *Introduction aux littératures francophones*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 69.

<sup>159</sup> Terme utilisé dans *Ibid.*, p. 69.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 69.

proximité entre le locuteur et l'allocutaire. Nous allons tenter à présent de mettre en évidence ces marques de la tradition orale qui se manifestent dans le roman *Aux États-Unis d'Afrique* grâce à divers procédés d'écriture et la présence de divers genres littéraires ou extra-littéraires dans le récit.

Tout d'abord, le récit de la vie de Maya débute à la manière d'un conte avec la formule rituelle « Il était une fois<sup>161</sup> » :

En matière de conte, la tradition orale est ce qui se traduit par la voix, ce qui se perpétue de bouche à oreille, liant la parole à l'écoute, dans une réciprocité et une contemporanéité de l'acte de production/réception. En témoignent les formules d'introduction et de clôture, la récurrence tout au long de la narration des appels à l'écoute<sup>162</sup>.

Cette formule d'introduction qui est une des caractéristiques de l'oralité et qui appelle l'interlocutaire à l'écoute sert également à mettre l'accent sur les différences entre Yacouba et Maya. Il est à cet égard intéressant de noter que le roman ne commence pas avec la phrase « Il était une fois... ». En effet, le roman commence avec l'histoire de Yacouba : « Il était là, fourbu. Silencieux. La lueur mouvante d'une bougie éclaire chichement la chambre du charpentier, dans ce foyer pour travailleurs immigrés<sup>163</sup> ». Son histoire n'est effectivement pas un conte de fées. Il faut attendre le deuxième chapitre, lorsque le narrateur entame le récit de la vie de Maya, pour lire « Il était une fois... ». Ce détail non négligeable met l'accent sur les différences flagrantes entre les destins de Yacouba et de Maya, tous deux venus d'Europe, mais dont les vies contrastent tragiquement.

### 1.5.1 Le narrateur-conteur

Plusieurs passages donnent l'impression que le narrateur est en fait le locuteur et que ses énoncés s'adressent directement aux lecteurs qui seraient ainsi les allocutaires et non simplement des auditeurs. Cette façon de s'adresser directement aux lecteurs crée un effet de réel. En donnant ainsi la parole au narrateur, l'écriture de Wabéri nous donne l'impression qu'il est un conteur

---

<sup>161</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 23.

<sup>162</sup> Nadine Denoncourt [s.d.] « Corporéité : une littérature de voix », *Collectif conte*, site de l'Institut des sciences de l'homme et du Centre de recherches et d'études anthropologiques, mis en ligne novembre 2010, consulté le 13 décembre 2014. URL : [http://collectifconte.ish-lyon.cnrs.fr/Notions/Tradition\\_fr.php](http://collectifconte.ish-lyon.cnrs.fr/Notions/Tradition_fr.php).

<sup>163</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 11.

racontant l'histoire de Maya à un auditoire attentif. En lisant le roman, nous avons l'impression d'entrer réellement en relation avec le locuteur. Ce rapport de proximité entre le narrateur et le lecteur est une marque d'oralité. De plus, le narrateur fait appel à la fonction phatique du discours. Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer font référence à cette fonction du discours définie par Roman Jakobson<sup>164</sup> dans le *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* :

Il n'y a pas de communication sans un effort pour établir et maintenir le contact avec l'interlocuteur : d'où les « Eh bien », « Vous m'entendez? », etc., d'où le fait aussi que la parole est vécue comme constituant, *par son existence même*, un lien social ou affectif<sup>165</sup>.

On constate cela dans les passages où « le narrateur prend à témoin son auditoire<sup>166</sup> » comme le ferait un griot. Wabéri utilise également les mêmes procédés que les conteurs pour conserver l'attention des allocutaires comme dans l'extrait suivant : « Hé, le temps presse. Je dois continuer à vous conter mon histoire<sup>167</sup> ». Ces petits commentaires qui parsèment le récit font croire que le narrateur raconte cette histoire de vive voix, à la manière d'un conteur.

Wabéri inclut même les hésitations du narrateur dans son récit, comme dans l'extrait suivant : « Qu'ajoute-t-elle la chronique – légende? – destinée à nos chères petites têtes crépues<sup>168</sup>? » Le narrateur semble commenter les faits qu'il rapporte ou se faire des réflexions à lui-même. Il utilise la même stratégie dans ces deux extraits : « et peut-être – qui sait? – une conclusion définitive et inattendue<sup>169</sup> » et « C'est également l'Éthiopie qui reçut avec tous les honneurs, des siècles plus tard, le jeune prophète Mohammed (que son nom soit loué) en exil<sup>170</sup> ». Les Musulmans ont l'habitude de répéter « que son nom soit loué » lorsqu'ils entendent ou disent le nom du Prophète d'Allah. Dans cet extrait, le narrateur s'immisce dans le récit et on semble entendre ses commentaires qui ponctuent le récit.

---

<sup>164</sup> Roman Jakobson (2003), *Essai de linguistique générale*, Paris, Les Éditions de Minuit, 260 p.

<sup>165</sup> Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer (dir.) (1995), « Langage et action », *Nouveau dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Les Éditions du Seuil, p. 780.

<sup>166</sup> Soumare Zakaria [s.d.], « Texte et oralité dans la littérature africaine francophone », *Études littéraires* [En ligne], Consulté le 1<sup>er</sup> juin 2014. URL : <http://www.etudes-litteraires.com/texte-oralite-litterature-africaine-francophone.php>.

<sup>167</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 97.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 60.

### 1.5.2 Les genres porteurs d'oralité

De plus, le narrateur raconte des anecdotes et des légendes : ces différents genres sont caractéristiques de la tradition orale. En voici deux extraits pour mieux illustrer notre propos :

Une femme passionnée d'antiquités, se précipite chez sa meilleure amie en lui annonçant qu'elle vient de faire l'acquisition d'une lampe magique. Les deux amies roucoulent de plaisir. À peine l'objet sorti de son précieux coffret parfumé à la myrrhe et à l'aloès, le génie apparut. « Je voudrais être la plus belle et la plus intelligente », renchérit son amie. Et notre génie de la changer en homme<sup>171</sup>.

Le roman inclut également des récits de légende comme dans l'extrait suivant :

Les habitants du Caire furent tellement émerveillés par toutes ces montagnes d'or et ces rivières de perles qu'ils rompirent tout lien avec Constantinople pour se mettre sous la protection du fils du dieu-roi, Soundiata Keita qui, lui aussi, est resté dans les almanachs et les mémoires pour ses largesses sans bornes. De l'Orient, la réputation de l'empereur Kankan Moussa s'est propagée à la vitesse de l'éclair pour atteindre les coins les plus reculés de la planète<sup>172</sup>.

Les proverbes font également partie intégrante de la tradition orale et le récit de Wabéri n'y échappe pas : « Oublier n'est pas ton [Maya] point fort, et en guise de justification, tu cites ce proverbe kabyle : En me promenant dans la montagne, j'ai aperçu un fauve. En m'approchant, j'ai vu que c'était un homme. En m'approchant encore, j'ai reconnu mon frère<sup>173</sup> ». Ce proverbe signifie qu'en nous rapprochant des gens, qui de loin nous semblent très différents, nous découvrons en réalité que nous sommes semblables. Ces extraits d'oralité servent aussi à apporter une dimension moraliste au récit. Ainsi, le proverbe ne doit pas simplement être considéré comme une marque de l'oralité du récit ou comme un indicateur d'africanité, mais également comme ayant une fonction dans le récit. Dans ce cas-ci, le proverbe sert à passer un jugement de valeur concernant la peur de l'Autre qui est en fait causée par l'ignorance : il a une fonction moralisante. Nous verrons dans le prochain chapitre que les proverbes peuvent également servir à situer le roman dans l'espace africain et à se réapproprier la langue lorsqu'ils sont africanisés. Ces traces d'oralité sont indicielles de la mythologie de l'auteur et servent également à préserver la mémoire de la tradition orale. Cependant, une autre des particularités de ce roman est l'emploi de l'ironie et l'utilisation à profusion des traces d'oralité par Wabéri sert également à se moquer

---

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 209.



des critiques réductrices des littératures africaines. En effet, ces littératures ne se limitent pas qu'aux traces d'oralité et sont beaucoup plus riches et variées qu'on l'a longtemps laissé entendre. Dans la section suivante, nous nous pencherons sur la question de l'utilisation de l'ironie dans le roman.

## 2. L'ironie dans le roman

L'ironie est particulièrement utilisée dans le roman à l'étude puisqu'elle permet de réfracter les intentions de l'auteur : l'ignorer équivaut à ignorer le véritable message du roman puisqu'elle révèle les véritables opinions de l'auteur, lesquelles se démarquent du discours dominant. Selon Isabel Simoes Marques, « le genre romanesque [...] se caractérise par son hétérogénéité et son caractère hybride<sup>174</sup> ». Le texte littéraire est rarement uniforme et l'ironie permet de faire entrevoir deux niveaux d'énonciation : le discours dominant et la véritable opinion du narrateur qui dénonce l'hypocrisie et qui raille le discours dominant. « C'est grâce à son apparente conformité que réside son pouvoir contestataire et sa liberté<sup>175</sup> ». L'ironie échappe ainsi à la censure tout en présentant le véritable visage du discours dominant, elle est « le miroir concave où nous rougissons de nous voir déformés<sup>176</sup> ».

Le roman à l'étude n'est pas un roman d'humour, bien que l'ironie et l'humour soient des formes du comique : l'ironie est politiquement correcte en apparence, alors que l'humour est beaucoup plus direct. L'ironie semble approuver le discours dominant, mais elle est en fait une forme littéraire de contestation : elle sert concrètement à dénoncer l'hypocrisie. Par sa prudence, elle se distingue du pamphlet qui est agressif, direct et déstabilisateur : « sa subtilité l'éloigne des formes de propagande et de bavardage comme le pamphlet politique<sup>177</sup> ». Dans le roman de Wabéri, personne n'est épargné, ni les humanitaires qui cherchent à alerter l'opinion publique sur le sort des Euraméricains, ni les xénophobes pro-États-Unis d'Afrique. Cette ironie agit en véritable critique de la société, mais elle permet également au lecteur d'entrevoir la vision que l'auteur a du présent et du futur : une vision qui semble plutôt pessimiste à premier abord.

---

<sup>174</sup> Isabel Simoes-Marques (2011), « Autour de la question du plurilinguisme littéraire », *Les cahiers du GRELCEF : La textualisations des langues dans les écritures africaines* [En ligne], n° 2, consulté le 15 février 2014. URL : [http://www.uwo.ca/french/grelcef/2011/cgrelcef\\_02\\_text09\\_simoes.pdf](http://www.uwo.ca/french/grelcef/2011/cgrelcef_02_text09_simoes.pdf).

<sup>175</sup> Mireia Estrada-Gelabert, *Ironie littéraire et satire politique: dans le roman africain francophone, op. cit.*, p. 23.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 24.

Le roman à l'étude est truffé d'ironie. Nous nous intéresserons particulièrement aux cas où elle est utilisée pour aborder les questions coloniales et postcoloniales, le capitalisme, l'hypocrisie des pouvoirs religieux, le discours des humanitaires et le regard sur l'Autre, thèmes qui font partie intégrante du roman. Nous allons à présent nous intéresser aux différentes manifestations ironiques dans *Aux États-Unis d'Afrique* et nous pencher sur leur utilité et sur ce qu'elles dénoncent.

Voyons tout d'abord des extraits du roman où l'ironie est mise à contribution pour faire passer un message. Dans l'extrait suivant, le narrateur décrit le foyer pour main-d'œuvre étrangère dans lequel notre réfugié suisse habite :

Deux cornes de zébu entrecroisées et un sabre protestant ornent l'autre face du mur, signe de la ferveur religieuse qui règne dans ce foyer pour main-d'œuvre étrangère de notre riche et dynamique état érythréen où, soit dit en passant, les valeurs de solidarité, de convivialité et de morale sont à présent menacées par les rapides transformations sociales et par le brutal déchaînement du libéralisme sauvage, la carte Fricafrik ayant remplacé l'entraide ancestrale. L'antique contrée d'Érythrée, dirigée depuis des siècles par une lignée de puritains musulmans, profondément marqués par le rigorisme des Mourides du Sénégal, a su prospérer en alliant le sens des affaires et les vertus de la démocratie parlementaire<sup>178</sup>.

Ce passage est particulièrement intéressant puisque le narrateur met en opposition le mode de vie très simple de Yacouba et de ses semblables, et le capitalisme qui désormais remplace l'entraide ancestrale. Ce capitalisme, ce sens des affaires, qui oublie l'humain au profit de l'argent a été mis en place par nuls autres que des « puritains musulmans », des « Mourides du Sénégal<sup>179</sup> » c'est-à-dire des gens religieux. Or, le sens des affaires légendaire des Mourides semble ici prendre le pas sur leur compassion à l'égard d'êtres humains en détresse. Ce passage nous semble être une critique de l'hypocrisie de certains religieux qui tiennent beaucoup plus à leurs billets verts qu'au bien-être des autres. Il est difficile de ne pas voir l'analogie entre ces religieux des États-Unis d'Afrique et les politiciens religieux nord-américains dans l'histoire factuelle. Ces derniers sont les premiers à vouloir déporter les sans-papiers et à s'opposer aux groupes prônant l'accès pour tous aux soins de santé. Ils sont beaucoup plus intéressés à l'économie et aux profits qu'aux êtres humains. Le propos est particulièrement ironique puisqu'après avoir décrit les conditions de vie

---

<sup>178</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 14.

<sup>179</sup> Confrérie musulmane originaire du Sénégal.

Monteil Vincent (1962), « Une confrérie musulmane : les Mourides du Sénégal », *Archives de sociologie des religions*, n° 14, p. 77-102.

difficiles des réfugiés, on parle de prospérité et des vertus de la démocratie parlementaire. Il est ici bien évident que ce ne sont pas les réfugiés qui en bénéficient. Le passage suivant dénonce également l'hypocrisie des religieux :

Des voix alternatives se sont levées, toutes ou presque issues des milieux libéraux qui, eux, n'ont pas attendu les causeries du professeur émérite Garba Huntingabwe pour réagir contre « la peur irrationnelle de l'autre, de l'indésirable, et qui continue à être la plus grande menace pour l'unité africaine » [...] Le visage de ce réseau vilipendé par les oulémas, les nababs, les négus, les raïs et autres mwamis, accusé de gauchisme et d'idéalisme puéril, n'est autre, vous vous en souvenez, que le prix Arafat de la paix : Mlle Dounya Daher de l'université Langston Hughes de Harar<sup>180</sup>.

Les représentants religieux et politiques (oulémas<sup>181</sup>, nababs<sup>182</sup>, négus<sup>183</sup>, raïs<sup>184</sup>, mwamis<sup>185</sup>, etc.) s'opposent à un groupe qui combat la peur irrationnelle de l'Autre, c'est-à-dire la xénophobie. Ce groupe humanitaire est « vilipendé » par des gens qui devraient pourtant promouvoir la tolérance, la charité, l'égalité et l'amour pour son prochain. Ce passage dénonce non seulement l'hypocrisie de certains dirigeants religieux et politiques, mais aussi le capitalisme qui prône l'adoration du dieu Argent et qui relègue l'être humain au dernier rang des préoccupations. Après tout, les Euraméricains sont pauvres, donc inutiles et indésirables. À première vue, ils n'apportent pas grand-chose à l'économie des États-Unis d'Afrique et sont décrits en ces termes :

Ainsi, les nouveaux migrants propagent leur natalité galopante, leur suie millénaire, leur manque d'ambition, leurs religions rétrogrades comme le protestantisme, le judaïsme ou le catholicisme, leur machisme ancestral et leurs maladies endémiques. En un mot, ils introduisent le tiers-monde directement dans l'anus des États-Unis d'Afrique<sup>186</sup>.

---

<sup>180</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 17.

<sup>181</sup> Savants de l'Islam.

[anonyme] [s.d.], « Ouléma », *Centre national de ressources textuelle et lexicales* [En ligne], consulté le 3 mai 2014. URL : <http://cnrtl.fr/definition/academie9/ouléma>.

<sup>182</sup> Dans l'Inde musulmane, un nabab est un gouverneur ou grand officier de la cour des empereurs monghols.

[anonyme] [s.d.], « Nabab », *Centre national de ressources textuelle et lexicales* [En ligne], consulté le 3 mai 2014. URL : <http://cnrtl.fr/definition/academie9/nabab>.

<sup>183</sup> Titre des rois d'Éthiopie.

[anonyme] [s.d.], « Négus », *Larousse* [en ligne], consulté le 3 mai 2014. URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/n%C3%A9gus/54101>.

<sup>184</sup> Dans les pays arabes, notamment en Égypte, président de la république, président du conseil, etc.

[anonyme] [s.d.], « Raïs », *Larousse* [en ligne], consulté le 3 mai 2014. URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/ra%C3%AFs/66263>.

<sup>185</sup> Titre porté par les rois ou chefs de clan notamment au Rwanda, au Burundi, ainsi que dans certaines régions de la République Démocratique du Congo et de la Zambie.

[anonyme] [s.d.], « Mwami », *Merriem-Webster* [en ligne], consulté le 3 mai 2014. URL : <http://www.merriam-webster.com/dictionary/mwami>.

<sup>186</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 20.

D'ailleurs, il y a un mouvement aux États-Unis d'Afrique qui cherche à s'en débarrasser :

La machine à nettoyer les villes est en marche. Se débarrasser des sous-développés, des miséreux, des mendigots, des réfugiés et des prostitués aux chairs tuméfiées, voilà la nouvelle donne politique propagée par des grands esprits du calibre du professeur émérite Garba Huntingabwe, inoubliable voix de meneur de revue, de rouleur de tabac devenu mandarin<sup>187</sup>.

De nouveau, nous percevons les deux niveaux d'énonciation : l'ironie, voire même le sarcasme, se fait entendre. Comment un meneur de revue, un rouleur de tabac, pourrait-il soudainement devenir un personnage important et influent dans le milieu universitaire? Il est évident que le narrateur met en doute les capacités et les compétences de Garba Huntingabwe et lorsqu'il le qualifie de « grand esprit », l'ironie se fait entendre. Ce passage critique les politiques de « nettoyage » des indésirables (lire : les Autres) qui ont lieu dans les sociétés soi-disant développées et se moque de ceux qui les mettent en place. Le roman aborde également le thème de l'embourgeoisement :

À Accra, à Kumasi aussi, comme ailleurs, on a démantibulé des usines jugées peu productives. On a rasé des quartiers et des villes pour construire à la place de jolis appartements, des condominiums onéreux et de grandioses galeries marchandes. Les bazarisés, les piétinés de la modernité ont été priés de vider les lieux. Les immigrants itou<sup>188</sup>.

À priori, ce passage pourrait sembler n'être qu'une description de la situation, mais le vocabulaire utilisé par le narrateur et son « interférence émotive<sup>189</sup> » laissent entendre son opinion sur la façon dont les « bazarisés » et les « piétinés de la modernité » ont été traités. Le passage décrit la destruction du quartier initial de façon brutale : on a « démantibulé des usines jugées peu productives », « rasé des quartiers et des villes », puis les habitants ont été « priés de vider les lieux ». Quelle ironie de raser un quartier et de prier les habitants de quitter. Avaient-ils réellement le choix? Une fois de plus, on accorde plus d'importance à la richesse et à l'esthétique qu'aux êtres humains, tout cela au nom de la modernité. Le passage suivant parle d'ailleurs d'humanité, non sans ironie :

Son idée tient en une seule phrase : les forces fédérales doivent prendre leurs responsabilités avec fermeté, mais non sans humanité, en reconduisant à la frontière,

---

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>189</sup> Mireia Estrada-Gelabert, *Ironie littéraire et satire politique: dans le roman africain francophone, op. cit.*, p. 104.

sous la contrainte si cela s'avère nécessaire, tous les ressortissants étrangers d'abord illégaux, puis semilégaux, enfin paralégaux et ainsi de suite<sup>190</sup>.

L'ironie se fait entendre lorsqu'on précise que la déportation des Euraméricains se fera « non sans humanité ». Est-il humain de déporter des gens vers des contrées ravagées par la guerre civile et la famine? Renvoyer des êtres humains dans cet enfer n'est ni plus ni moins qu'un acte de cruauté à des années lumières des valeurs prônées par l'Humanisme.

Un peu plus loin dans le roman, l'épigraphe décrit le sujet du prochain chapitre : « Sans tambour ni trompette, l'auteur entretient le lecteur de la dernière mode en vogue dans notre bien aimable fédération<sup>191</sup> ». À notre avis, le qualificatif « bien aimable » est ironique. La façon dont la fédération est décrite dans le roman ne la représente pas du tout comme aimable et selon nous, le narrateur pense tout le contraire de la fédération. Cette façon de la décrire en lui jetant des fleurs, alors qu'elle est tout le contraire d'aimable, nous fait penser à un pastiche de discours épique qui *a priori* voudrait faire naître l'admiration du lecteur, mais qui au final semble plutôt tomber dans l'ironie et le ridicule.

L'extrait suivant donne d'ailleurs le ton au roman dès le début lorsque le narrateur parle de Yacouba, un réfugié suisse, en des termes ironiques :

Ce caucasien d'ethnie suisse parle un patois allemand et prétend qu'il a fui la violence et la famine à l'ère du jet et du net. Il garde pourtant intacte l'aura qui fascina nos infirmières et nos humanitaires. Appelons-le Yacouba, primo pour préserver son identité, deusio parce qu'il a un patronyme à coucher dehors<sup>192</sup>.

La double énonciation est clairement sentie lorsque le narrateur parle de famine et de l'ère du jet et du net. En mettant ces deux réalités côte à côte, le narrateur ironise et amène le lecteur à réfléchir sur les inégalités. Le discours du narrateur est également ironique lorsqu'il rapporte une nouvelle provenant du Canada :

Le conseiller fédéral, la plus haute autorité politique de ce qui reste du Canada, le fier aborigène William Neville Attawag, est resté très vague s'agissant du calendrier qui prévoit l'assouplissement des lois d'exception. Sir Attawag a violemment rejeté le terme d'« apartheid » utilisé par une certaine presse ignorant tout des conditions de vie des Blancs dans le Canada de ses ancêtres<sup>193</sup>.

---

<sup>190</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p.16.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 19.

Une loi d'exception est une loi en dehors du droit commun qui nie les droits de certains citoyens : comment Attawag peut-il affirmer qu'il n'y ait pas d'« apartheid » et que la presse est ignorante lorsqu'elle l'affirme? La loi d'exception est un bon indice concernant les inégalités au Canada. Maintenant que cela est précisé, nous avons remarqué la façon dont le narrateur qualifie Attawag de « fier aborigène » et de « Sir », qui est un terme de politesse en anglais. Ce qualificatif et cette marque de respect sont en réalité ironiques puisque les agissements d'Attawag sont loin d'être honorables et de lui mériter de se faire appeler « Sir ».

Plus haut, nous avons décrit l'argent comme un véritable Dieu dans cette société capitaliste. Le narrateur semble en accord avec cette conclusion :

Un monde perdu dans la contemplation du dieu Guinée, voué au spectacle et à la consommation, tout entier tourné vers des problèmes aussi cruciaux que le choix d'une nouvelle Malcolm X supersonique et silencieuse, d'un parfum pour la glace crémeuse Hadji Daas ou d'une couleur pour le canapé Nka du salon<sup>194</sup>.

Les expressions du narrateur trahissent également sa véritable opinion sur les problèmes « cruciaux » des riches Étasuniens. Parfois, il ne suffit que d'un mot pour réfracter la voix de l'auteur. Tout au long du roman, les conditions dans lesquelles vivent les Euraméricains (aux États-Unis d'Afrique ou en Euramérique) sont décrites pour démontrer à quel point elles sont exécrables. Le simple mot « cruciaux », laisse entendre une critique ironique sur l'état de la société et sur les priorités mal placées aux États-Unis d'Afrique. Le narrateur se moque également des symboles qui sont vénérés alors que les humains sont négligés :

Avant de toucher le socle de l'obélisque, de le palper et le caresser tout entier, tu en avais admiré les contours et les proportions sur les billets de banque, les timbres, les vêtements, les documents officiels. On t'aurait demandé ton avis, Malaïka, tu lui aurais confectionné une vraie pelisse d'argile aux couleurs fédérales (vert, jaune et rouge), la plus belle et la plus digne qui puisse être pour que perdurent les monuments qu'on a aimés, pour qu'ils vivent comme ils ont vécu<sup>195</sup>.

Malaïka (Maya) voudrait lui confectionner une pelisse d'argile, « la plus belle et la plus digne qui puisse être ». Des êtres humains crèvent de faim, sont expulsés, travaillent en esclaves aux États-Unis d'Afrique et c'est un monument qui se voit accorder de l'attention et dont on se préoccupe de la dignité. La dignité des êtres humains, elle, ne semble pas avoir beaucoup d'importance.

---

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 73.

La culture de l'Autre ne semble également pas avoir beaucoup d'importance dans le roman. À l'époque coloniale dans l'histoire factuelle, l'Afrique était considérée comme un territoire sans histoire et sans culture : elle était une page blanche n'attendant que l'homme blanc pour prendre son destin en main et la civiliser. Il fallait bien évidemment justifier la colonisation et dépeindre les indigènes comme étant des êtres primitifs sans foi ni loi qui avaient besoin d'être sauvés. Ce dédain pour la culture de l'Autre est inversé dans le passage où Maya lit son manuel d'apprentissage de la langue française :

Contrairement à nos langues à tons, à accents et à clics le français est une langue monotone, dépourvue d'accent et de génie [...] Ça suffit pour aujourd'hui. Est-ce vraiment si nécessaire d'apprendre cette foutue langue, fût-elle maternelle? Une langue en mal d'écritures et de savoirs fixes. Une langue en manque de gloses, d'analyses, de manifestes, de revues et, bien entendu, sans académie ni panthéon<sup>196</sup>.

Dans cet extrait, le discours réducteur sur la supériorité de la langue française est inversé pour en démontrer l'absurdité. La double énonciation sert ici à se moquer des Français qui croient que leur culture est supérieure à celle d'autres peuples « primitifs ». Selon cet extrait, une société est considérée comme étant inférieure si elle n'a pas les moyens de diffuser sa culture (moyens financiers pour publier ses auteurs, faire la promotion de sa langue à l'étranger, publier des dictionnaires, des grammaires, investir dans des programmes universitaires qui enseigneront la langue et la culture, produire des films, etc.) Le français, dans l'histoire factuelle, rayonne dans le monde entre autres à cause de la Francophonie. Cette organisation, qui est en fait un mouvement politique institutionnel, a les moyens d'investir dans la promotion du français. Le narrateur critique cette façon de juger l'importance d'une culture basée sur les moyens financiers qui permettent de la diffuser.

De plus, la colonisation servait à évangéliser les peuples conquis. La légende en bas d'une photo dans un magazine que lit Maya nous rappelle le type de discours justifiant et glorifiant la colonisation. La double énonciation permet au narrateur d'ironiser sur la mission salvatrice et civilisatrice de l'Afrique. Sachant que les Européens sont traités comme des animaux en Afrique et que ceux qui restent en Europe sont prêts à mourir pour émigrer, il est difficile de ne pas percevoir l'ironie du narrateur dans ce passage :

Après que Dieu nous a permis de voyager en toute sécurité à travers le monde pour apporter la lumière aux peuplades démunies, après que nous avons bâti nos maisons,

---

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 194.

que nous avons fait le nécessaire pour assurer notre bien-être, établi des lieux de culte pour louer notre seigneur et mis sur pied un gouvernement, notre prochaine tâche était de faire progresser le savoir et de le perpétuer à la postérité<sup>197</sup>.

Dans certains extraits, en ne tenant pas compte de la double énonciation, le lecteur pourrait croire que le narrateur se moque des gens qui veulent changer les choses, ceux qui, dans l'histoire factuelle, seraient qualifiés de « gaugaches ». Les opinions de l'auteur sont réfractées dans le langage que le narrateur utilise :

Et tu vas te convaincre, Maya, que tu as appris tout toute seule ! Ah, l'ingratitude des enfants ! Ce n'est pas d'hier. Tu n'es pas si différente de ces petits écervelés qui manifestent devant les McDiop et les salons de café Sarr Mbock ou arrachent les plants de riz transgéniques dans les rizières libyennes et namibiennes sous prétexte que ces produits à haute valeur ajoutée nuisent à la santé, agressent la couche d'ozone et polluent la planète<sup>198</sup>.

À premier abord, il semble que le narrateur se moque des actions des « petits écervelés ». Cependant, la suite du texte nous révèle les raisons qui motivent leurs actions, raisons qui nous semblent justifiées : « sous prétexte que ces produits à haute valeur ajoutée nuisent à la santé, agressent la couche d'ozone et polluent la planète ». La simple expression « sous prétexte » révèle l'ironie du propos puisqu'elle sous-entend que leurs raisons sont plus ou moins valables, voire peut-être même futiles. Dans cet extrait, la deuxième voix du narrateur vient contredire la voix de l'opinion publique qui croit que ces jeunes gens n'utilisent que des prétextes pour manifester. Il arrive cependant que le narrateur semble changer d'allégeance. Parfois, il semble se solidariser avec les réfugiés et ceux qui les défendent, mais dans certaines instances, il semble tenter de justifier la situation en place et va même jusqu'à mettre en doute le véritable engagement de ceux qui luttent pour l'égalité :

Et tu les as rejoints, Maya ! Ça te démangeait. Mais as-tu compris un traître mot à leurs discours intergalactiques, leur envie de conjuguer le proche et le lointain, leur fumeuse alchimie entre l'universel et le local ? Penser global et agir local, en voilà une somptueuse sottise ! Ibn Battuta<sup>199</sup> faisait-il autre chose à son époque ? Et Wole

---

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>199</sup> Ibn Battuta est un célèbre voyageur marocain du 14<sup>e</sup> siècle. Il a parcouru 120 000 kilomètres en 29 ans. [anonyme] [s.d.], « Abu Abd Allah Muhammad Ibn Abd Allah Ibn Battuta », *Le Larousse* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> février 2015. URL : [http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Abu\\_Abd\\_Allah\\_Muhammad\\_ibn\\_Abd\\_Allah\\_Ibn\\_Battuta/124641](http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Abu_Abd_Allah_Muhammad_ibn_Abd_Allah_Ibn_Battuta/124641)



Soyinka<sup>200</sup> a-t-il attendu les oukases de ce demi-régiment d'excités et de gladiateurs au petit pied pour accomplir ce qu'il a à accomplir? Tu ne peux pas passer sous silence le fait que tes petits copains récupèrent tout recours solidaire et toute action individuelle pour en limiter le caractère et l'insérer dans le grand flux bavard. Ne savent-ils pas qu'ils doivent leur santé et leur prospérité aux silhouettes grises qui traversent la Méditerranée pour se vendre aux industriels du Transport ou à la marine marchande de Nouakchott? Charité bien ordonnée commence par soi-même. Regarde de tous tes yeux, Maya. Regarde autour de toi<sup>201</sup>!

Dans cet extrait, le pessimisme se fait sentir. Après avoir critiqué les dirigeants, le narrateur semble avoir perdu la foi et critique les idéalistes. Ceux qui « doivent leur santé et leur prospérité aux silhouettes grises qui traversent la Méditerranée pour se vendre aux industriels du Transport ou à la marine marchande de Nouakchott » sont en réalité complices des gens qu'ils critiquent. À moins de renoncer à leur mode de vie et aux avantages dont ils jouissent aux États-Unis d'Afrique, ils n'ont pas de crédibilité. Est-ce que les actions qu'ils posent auraient plus de significations si elles étaient posées par les Euraméricains, ceux-là même qui sont victimes des politiques xénophobes des États-Unis d'Afrique? Est-ce que des gens qui ont grandi dans le « confort sahélien le plus courant<sup>202</sup> » ont droit de parole? Peuvent-ils se mettre dans la peau de ceux qui sont discriminés? Ces questions nous ramènent de nouveau au regard que nous posons sur l'Autre et nous rappellent qu'on entend rarement la réalité de l'Autre racontée de sa propre voix.

Wabéri a également utilisé l'oralité ou certains genres littéraires particulièrement dans un but ironique. Rappelons tout d'abord que les littératures africaines sont souvent décrites en mettant l'accent sur l'oralité dans le récit, laquelle serait la caractéristique principale de la littérature d'Afrique. Or, Wabéri se moque de cette analyse simpliste en utilisant l'oralité à outrance. Il a, comme on l'a vu, parsemé son récit d'un très grand nombre de traces d'oralité telles que l'utilisation de proverbes, faire commencer l'histoire de Maya par « Il était une fois », avoir recours à la fonction phatique, inclure un narrateur-conteur qui donne l'impression d'être un griot, etc.

---

<sup>200</sup> Wole Soyinka est un écrivain nigérian. Il fut le premier auteur africain et le premier auteur noir lauréat du prix Nobel de littérature en 1986.

Falila Gbadamassi (2010), « Wole Soyinka : des mots, des actes et un parti » *Afrik* [en ligne], consulté le 10 juillet 2014. URL : <http://www.afrik.com/article20887.html>.

<sup>201</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 106.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 14.

En plus de se moquer de ce cliché qui colle aux littératures africaines, il a aussi cherché à se moquer du Centre en utilisant certains procédés littéraires typiques de la tradition européenne, une façon de démontrer que lui aussi, un auteur africain, les maîtrise. Voici quelques exemples de ce que nous avançons. Tout d'abord, cette façon de présenter Yacouba, telle que mentionnée plus haut, place le lecteur directement dans l'action : « Il était là, fourbu. Silencieux. La lueur mouvante d'une bougie éclaire chichement la chambre du charpentier, dans ce foyer pour travailleurs immigrés<sup>203</sup> ». Cette façon de placer le lecteur directement au milieu de l'action sans préambule est typique du roman moderne (*in media res*). Ce procédé permet d'amener le lecteur directement dans l'histoire et donne l'impression qu'il est spectateur et qu'il interrompt une scène déjà commencée. Ce procédé qui plonge le lecteur directement dans l'histoire comme s'il était un témoin, est utilisé à maintes reprises dans le roman et est un clin d'oeil à la tradition européenne. Ensuite, la façon dont le narrateur s'adresse au lecteur en utilisant le « vous » ainsi que l'usage du présent de l'indicatif dans cet extrait : « Vos yeux commencent à s'habituer à l'obscurité. Vous discernez les contours de ce qui semble être un tableau aux motifs grossiers<sup>204</sup> » font penser au nouveau roman à la Butor<sup>205</sup>. De plus, Wabéri fait un clin d'œil à la tradition du roman occidental avec un pastiche qui rappelle le titre du roman *A Portrait of the Artist as a Young man* de l'écrivain irlandais James Joyce : « Où votre serviteur esquisse le vrai portrait de l'artiste en jeune fille talentueuse, insolente qui plus est<sup>206</sup> ». Un peu loin, il récidive : « Nous voici en compagnie de Maya prise dans les rets de l'amour. Comment va-t-elle s'y prendre? Notre cœur, comme celui d'Adama, saigne pour elle<sup>207</sup> ». Cette fois-ci, l'adresse parodique du narrateur au lecteur nous rappelle la tradition littéraire occidentale du 18<sup>e</sup> siècle.

Les exemples d'ironie que nous avons présentés permettent à Wabéri de traiter de sujets délicats ou tabous sans être censuré. L'ironie conteste de façon subtile le discours du pouvoir, mais elle est tout de même efficace. Elle remet les pendules à l'heure et expose la vérité crue comme la dame anglaise en fait l'expérience dans le poème d'Aimé Césaire cité en introduction : « Mais est-ce qu'on tue le Remords, beau comme la face de stupeur d'une dame anglaise qui

---

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>205</sup> Michel Butor (1980), *La modification*, Paris, Les Éditions de Minuit, 313 p.

<sup>206</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, *op. cit.*, p. 129.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 141.

trouverait dans sa soupière un crâne de Hottentot<sup>208</sup>? » Le véritable propos caché derrière le discours dominant représente le crâne de Hottentot.

### 3. Rapport de la France avec son passé colonial

Mais pourquoi ce recours constant à l'ironie? L'omniprésence du procédé s'explique notamment par le passé colonial de la France qui a pratiqué une colonisation d'assimilation très agressive en Afrique. De plus, contrairement au monde anglophone, le monde francophone ne s'est pas encore réellement penché sur la question postcoloniale : il subsiste toujours un malaise autour de cette question. Wabéri a ainsi choisi d'utiliser l'ironie pour ne pas faire une critique virulente de la colonisation et de ses répercussions postcoloniales de manière directe. Dans l'article « Le postcolonial, pour quoi faire ? », tiré de l'ouvrage collectif *La situation postcoloniale*, Marie-Claude Smouts a voulu montrer l'intérêt et les limites du « Postcolonial » dans le débat français, à partir d'une réflexion collective sur les *postcolonial studies*. Depuis plusieurs années, il y a une demande forte pour intensifier les recherches sur la période coloniale, pour inscrire l'esclavage dans la mémoire nationale et pour permettre aux populations d'outre-mer et aux peuples anciennement colonisés de se réapproprier leur histoire. Il faudrait ainsi explorer le passé pour se réapproprier le présent. Le théorème postcolonial à la française se fonde sur trois propositions : 1) le fait colonial fait partie intégrante de l'histoire de notre présent; 2) la domination coloniale a bouleversé les sociétés d'outre-mer, mais elle a aussi profondément marqué les anciennes métropoles; et 3) pour maintenir son identité nationale, la France doit assumer son passé colonial et reconnaître les traces qui en subsistent. Ces propositions semblent banales et sont acceptées depuis fort longtemps dans le monde anglophone où « l'existence de réverbérations entre colonie et métropole sont reconnues de longue date<sup>209</sup> ». En France, ce genre de proposition est difficilement reçu et « adopter une démarche "postcoloniale" reste encore une provocation<sup>210</sup> ». Le sujet du postcolonialisme n'a pas encore été étudié en profondeur. Les raisons sont simples, la question du postcolonial touche au point le plus sensible de la conscience française : l'idéal de la nation républicaine héritière des Lumières. Il est embarrassant d'exposer au grand jour les

---

<sup>208</sup> Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, op. cit., p. 20.

<sup>209</sup> Marie-Claude Smout (2007), « Le postcolonial pour quoi faire ? », *La situation postcoloniale*, Paris, Presses de science po, p. 26.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 26.

atrocités commises au nom du colonialisme et de l'Empire, ainsi que les inégalités que vivent aujourd'hui en France les gens issus des ex-colonies. Ceux-ci sont loin de bénéficier des valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité si chères à l'imaginaire français. De plus, le théorème postcolonial a fait irruption dans le débat public sous une forme militante dont les finalités n'étaient pas claires :

L'analyse des continuités entre la situation coloniale et la situation postcoloniale a été confondue avec l'affirmation d'une analogie entre les deux situations, la reconnaissance des zones d'ombre du passé colonial avec la repentance et la réparation, la dénonciation des discriminations rencontrées par les Français d'origine arabe ou africaine avec « l'ethnisation » de la société française, la mémoire à l'œuvre dans les départements d'outre-mer avec l'exaltation du refoulé, la confrontation des situations d'inégalité à l'idéal républicain avec une offensive contre les fondements de la République, etc. Tout cela incite à voir dans le postcolonial un risque pour la cohésion nationale<sup>211</sup>.

Il est évident que l'utilisation de l'ironie permet de critiquer des situations délicates sans faire trop de remous. Elle permet en effet d'aborder de nombreux thèmes tels que la pauvreté, l'exclusion, le capitalisme sauvage, l'Autre et les clichés qui nourrissent la peur de celui-ci et la condescendance à son égard, le nationalisme ainsi que le colonialisme et ses conséquences. Wabéri a donc su habilement mettre ce sujet sur la table, sans toutefois faire trop de vagues. Il a d'ailleurs abordé ce sujet en entrevue :

C'est un roman à portée politique si l'on veut dans la mesure où je brasse la matière humaine et politique. En même temps, on ne peut éviter de parler politique. C'est effectivement de la politique-fiction, mais sans être militant pour autant. Je suis un écrivain engageant et non engagé. J'ai voulu faire un conte philosophique à l'ancienne qui puisse plaire à tout le monde. Je dirais même en me basant sur une métaphore photographique, que je propose avec ce roman, un tirage au négatif du monde actuel [...] Comme c'est un roman à portée politique, mon souci premier a été de trouver la bonne distance par rapport à la forme littéraire habituelle. Je voulais créer quelque chose de nouveau, surprendre le lecteur, d'où l'inversion des données géopolitiques. Celles du monde actuel ne m'intéressent pas<sup>212</sup>.

Le roman n'est donc pas un texte révolutionnaire et Wabéri ne cherchait pas à adopter un ton accusateur, mais plutôt à amener le lecteur à réfléchir aux conséquences du colonialisme et à

---

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>212</sup> Vitraulle Mbougou (2006) «Aux États-Unis d'Afrique», *Afrik.com*, [En ligne], mis en ligne le 31 mars 2006, consulté le 25 mars 2014. URL : <http://www.afrik.com/article9677.html>.

l'imaginaire regrettable qui a été créé autour de l'Autre, le tout en formulant une critique de l'état du monde actuel.

#### **4. Conclusion**

Dans ce deuxième chapitre, nous nous sommes penché sur le contexte de l'œuvre et sur la mythologie de l'auteur. De plus, nous avons pu démontrer que Wabéri se sert de l'oralité pour faire passer des messages de façon indirecte puisque le rapport de la France avec ses anciennes colonies est un sujet pratiquement tabou dans le monde francophone. Les marques de l'oralité nous rappellent également le griot dans la tradition orale qui peut se permettre de dire la vérité, même si celle-ci choque. La combinaison du procédé uchronique, des marques de l'oralité et de l'ironie contribue à présenter une critique du monde actuel qui ne sera pas considérée comme un pamphlet au vitriol et écartée de la conversation sur l'état du monde en cette période postcoloniale.

Dans le dernier chapitre, nous verrons comment Wabéri a africanisé le vocabulaire du roman en insérant de nombreux toponymes africanisés, en changeant des noms de marques connues, en donnant des noms d'Africains ou de Noirs célèbres à des lieux et en africanisant des expressions pour mieux refléter la réalité du monde uchronique qu'il a imaginé et pour se réapproprier l'imaginaire africain.

### Chapitre 3

#### Réappropriation du vocabulaire

Dans les chapitres précédents, nous avons montré comment l'auteur se réapproprie le temps et l'espace. Ensuite, nous avons abordé la question des origines de Wabéri et de sa nostalgie de la culture pastorale, mais également la façon dont il utilise l'oralité dans le but de conserver la mémoire et pour se moquer, grâce à l'ironie, des clichés entretenus depuis longtemps sur l'Afrique. De plus, nous avons abordé la question de la langue chez les auteurs africains, ainsi que la façon dont l'espace et le temps sont employés de façon à se réapproprier l'Afrique.

Wabéri tente également de se réapproprier l'Afrique en africanisant la toponymie, des marques connues, des noms d'artistes, des événements historiques, des expressions, des proverbes, etc. Grâce à l'uchronie, il se permet de déconstruire puis de reconstruire l'Afrique, ainsi que l'Occident. Cette africanisation du vocabulaire permet d'entrevoir une Afrique différente qui a ses propres codes, mais elle permet également au lecteur de prendre conscience de l'hégémonie occidentale en Afrique qui continue de dicter ses codes et à faire régner sa culture au détriment des cultures africaines.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, lors de la colonisation l'Afrique était considérée comme une page blanche qui attendait d'être remplie par les colons européens. La France, qui avait une politique de colonisation fondée sur l'assimilation, a investi tous les domaines de la vie dans ses colonies. Christopher L. Miller dans *Theories of Africans: Francophone Literature and Anthropology in Africa*, affirme que cette politique n'a pas laissé de place aux langues et cultures africaines<sup>213</sup> et que les écoliers africains apprenaient même l'Histoire de leurs ancêtres les Gaulois [sic]<sup>214</sup>. De grands efforts ont été déployés pour remplacer les cultures africaines par la culture française et ceci inclut de nommer des édifices, des rues, des hôtels ou des produits en s'inspirant de lieux ou de personnages importants de l'Histoire française. Les autres puissances coloniales, notamment l'Angleterre et la Belgique, ont également employé ces méthodes pour asseoir leur autorité en Afrique. Les traces de l'assimilation à la culture européenne subsistent toujours en Afrique, l'utilisation de langues européennes dans l'Administration en est un bon exemple. Le roman permet, grâce à l'africanisation, de montrer

---

<sup>213</sup> Christopher L. Miller, *Theories of Africans: Francophone Literature and Anthropology in Africa*, op.cit., p. 183.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 119.

l'immense influence dont l'Occident jouit lorsqu'il s'agit de dicter les faits culturels et d'occuper l'imaginaire.

Dans ce chapitre, nous allons présenter un recensement exhaustif de l'africanisation du lexique dans le roman. Nous allons débiter cette section par un bref état des lieux de la situation toponymique dans certaines régions d'Afrique, puis nous examinerons les instances d'africanisation de toponymes dans le roman. Wabéri ne s'est pas contenté d'africaniser les toponymes : il a touché à tous les domaines qui avaient été investis par les colonisateurs et qui sont toujours influencés par l'Occident. De ce fait, nous examinerons également les instances d'africanisation dans le domaine des marques de commerce, puis dans les domaines associés au progrès et à la culture. Nous nous pencherons ensuite sur l'africanisation des symboles de l'imaginaire européen, puis nous terminerons en présentant un recensement des expressions connues que Wabéri a africanisées pour les besoins de ce roman.

### **1. État des lieux de la question des toponymes**

Comme nous l'avons démontré plus haut, Wabéri utilise l'ironie dans son roman pour se moquer des clichés sur l'Afrique. Il le fait également grâce à l'africanisation lorsqu'il rappelle le désir occidental de tout nommer, de laisser une trace indélébile de ses figures historiques et de ses prouesses, sous forme de nom de rue, de nom d'organisation, de nom d'édifice, etc. Cette fierté pour la patrie qui se rapproche du nationalisme est présente à de nombreux endroits du roman et Wabéri semble se moquer de ces tendances pompeuses. Au-delà de ce désir de se moquer de l'Occident, Wabéri nous rappelle que de nombreux Noirs, d'Afrique ou d'ailleurs, et de Maghrébins, ont contribué à l'Histoire de l'Humanité et qu'il n'est pas saugrenu d'apposer fièrement leurs noms sur un édifice ou de nommer un prix en leur honneur. Voyons maintenant comment Wabéri s'affaire à imaginer un monde où les Africains et leurs cultures sont à l'honneur dans le but de se réapproprier l'imaginaire de l'Afrique.

Nous avons brièvement mentionné la question des noms d'impasses et des noms de rues en Côte d'Ivoire, ainsi que le message que cela envoie. Ce dernier est simple : la culture africaine est chose du passé, elle est remplacée par la culture française. Les cas où la toponymie servait à envoyer un message ou à démontrer la supériorité du colonisateur n'ont pas seulement eu lieu dans les colonies françaises. En effet, cette façon indirecte de démontrer son pouvoir sur les

indigènes n'est pas l'apanage des Français. Partout où la colonisation a eu lieu, il y a des instances de changements toponymiques résultant en un renforcement symbolique de l'appropriation des lieux. Le maintien dans la pauvreté des indigènes et leur exclusion des postes clés de l'administration étaient des méthodes directes pour rappeler au peuple qu'il était sous le joug de l'Empire colonial, alors que les changements toponymiques étaient des méthodes indirectes, mais tout aussi dommageables. L'adoption forcée de noms chrétiens par les indigènes et les changements toponymiques ont des effets semblables sur l'identité d'un peuple. Le choix d'un nom a une fonction sociale et est influencé par des raisons d'ordre sentimental, littéraire, religieux, et culturel. En ce qui concerne l'aspect culturel, les noms sont significatifs puisqu'ils servent à façonner une identité, à préserver l'histoire d'un peuple et à la transmettre de génération en génération. De ce fait, les noms toponymiques sont une extension de la structure sociale<sup>215</sup>.

Le Zimbabwe et l'Afrique du Sud, deux anciennes colonies britanniques, se sont penchés sur la question de la toponymie. D'ailleurs, le Zimbabwe s'appelait la Rhodésie jusqu'au 18 avril 1980, date de l'indépendance du pays. Le Zimbabwe et l'Afrique du Sud ont effectué des changements toponymiques, tout en conservant certains noms de lieux pour ne pas nuire au tourisme. De ce fait, la ville de Cape Town, ainsi que la route des jardins *The Garden Road* et le massif *Table Mountain* conservent les noms attribués par les colonisateurs parce qu'ils sont des symboles de l'Afrique du Sud reconnus internationalement<sup>216</sup>. De plus, il ne faut pas oublier que : « *Those "new" names are mostly not new at all, but are merely the names that black people have been using for decades, and in some cases, centuries*<sup>217</sup> ».

L'actuelle République démocratique du Congo est un excellent exemple de nation ayant connu un grand nombre de changements toponymiques liés à la dynamique sociopolitique du pays. Le nom même du pays a changé à de nombreuses reprises au cours de son histoire : en 1885, le pays était connu sous l'appellation État Indépendant du Congo, alors qu'il était une propriété privée du Roi des Belges, Léopold II. À la reprise de l'EIC par la Belgique en 1908, le pays devint le Congo Belge, c'est-à-dire une colonie du Royaume de Belgique. À l'indépendance

---

<sup>215</sup> Magudu Snodia, Tasara Muguti et Nicholas Mutami (2010), « Political Dialoguing Through the Naming Process: The Case of Colonial Zimbabwe », *The Journal of Pan African Studies* [en ligne], vol. 3, n° 10. URL: <http://www.jpanafrican.com/docs/vol3no10/3.10PoliticalDialoguing.pdf>.

<sup>216</sup> Guyot, Sylvain et Cecil Seethal (2007), « Identity of Places, Places of Identities, Change of Place Names in Post-Apartheid South Africa », *The South African Geographical Journal* [en ligne], n° 89, consulté le 5 février 2015. URL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00201762/document>.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 3.



en 1960, ce fut la consécration du terme « République démocratique du Congo », qui deviendra plus tard « République du Zaïre », pour finalement redevenir la « République démocratique du Congo<sup>218</sup> ». En plus d'avoir changé le nom du pays, de nombreux toponymes ont été changés après l'indépendance pour mieux refléter le pouvoir en place et éliminer les noms donnés par le pouvoir colonial. De ce fait, l'avenue Belgika est devenue l'avenue Bangala, l'avenue Charles-de-Gaulle est devenue l'avenue du Commerce, l'avenue Princesse-Astrid est devenue l'avenue Lumpungu et l'avenue des Hortensias est devenue l'avenue de la Révolution, pour n'en nommer que quelques-unes.

Les nombreux changements toponymiques en Afrique sont « le reflet des traumatismes que peut subir une population dans les changements politiques qu'on lui impose<sup>219</sup> ». Cependant, ces changements ne permettent pas de revenir à l'ère précoloniale puisque les frontières dessinées par les Empires coloniaux lorsqu'ils se sont partagés l'Afrique ne correspondent pas aux anciennes frontières et aux anciens territoires. Cette réalité entraîne de curieux choix toponymiques comme dans le cas du Ghana, qui a été rebaptisé ainsi en 1957 au lieu de la Côte d'Or britannique en l'honneur de « l'ancien empire du Ghana "dont le site historique est en réalité en Mauritanie"<sup>220</sup> ».

Voyons maintenant comment Wabéri a imaginé une Afrique sans traces de colonisation européenne dans le traitement de la toponymie.

### *1.1 Africanisation des toponymes dans Aux États-Unis d'Afrique*

Dans le roman, de nombreuses rues portent le nom de Noirs ou d'Africains qui ont joué un rôle important dans leur domaine respectif : l'avenue Ray-Charles<sup>221</sup> porte le nom d'un célèbre auteur-compositeur-interprète américain, la rue Habib-Bourguiba<sup>222</sup> celui de l'ancien président de la République tunisienne, considéré comme le Père de l'indépendance du pays. La rue Toussaint-

---

<sup>218</sup> Jean-Claude Mashini et Pax Mbuyimucici (2011), « L'usage des toponymes en RD Congo: Pour une nécessaire normalisation », *Groupe d'experts des Nations Unies pour les noms géographiques. Division francophone/Afrique Centrale*, 26<sup>e</sup> session, 2-6 mai 2011, p. 3

<sup>219</sup> Anaïs Toro-Engel (2012), « Pourquoi les noms des pays africains ont-ils tant changé? », *Slate Africa* [en ligne], URL: <http://www.slateafrique.com/86411/histoire-explication-noms-pays-africains>.

<sup>220</sup> *Ibid.*

<sup>221</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op.cit., p. 20.

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 20.

Louverture<sup>223</sup> rend hommage au chef noir des anciens esclaves d'Haïti, grande figure des mouvements anticolonialistes, abolitionnistes et d'émancipation des Noirs. La rue Desmond-Tutu<sup>224</sup> salue l'archevêque anglican sud-africain qui a reçu le prix Nobel de la paix en 1984. Le boulevard Fela-Anikulapo<sup>225</sup> est nommé en l'honneur d'un chanteur, saxophoniste, chef d'orchestre et homme politique nigérian. La rue Ben-Barka<sup>226</sup> honore la mémoire d'un intellectuel marocain, principal opposant au roi Hassan II et figure importante du tiers-mondisme et du panafricanisme qui a mystérieusement disparu à Paris et dont le corps ne fut jamais retrouvé<sup>227</sup>. Les sportifs ne sont pas en reste puisque la place Abebe-Bikila<sup>228</sup> célèbre l'athlète éthiopien vainqueur du marathon des Olympiques de 1960 et 1964. La place Lumumba<sup>229</sup> rappelle la mémoire du tout premier Premier ministre de la République démocratique du Congo, Patrice E. Lumumba, un personnage important de l'Indépendance du Congo belge. Le pont de la reine Pouku s'inspire de la légende d'Abla Pouku, une princesse africaine<sup>230</sup>. Le square Soweto<sup>231</sup> rappelle les tragiques événements de 1976 à Johannesburg dans la banlieue noire de Soweto<sup>232</sup>. Dans le cas présent, le nom du square Soweto permet non seulement de rendre hommage à ces victimes, mais également de conserver la mémoire d'un événement tragique qui a affaibli le régime d'apartheid en Afrique du Sud.

---

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>227</sup> Hortense Paillard [s.d.], « L'affaire Ben Barka », *La République des lettres* [en ligne], consulté le 10 octobre 2014. URL: <http://www.republique-des-lettres.fr/10886-affaire-ben-barka.php>.

<sup>228</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 20.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>230</sup> À la fin du XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle devint reine après avoir sacrifié son fils unique aux Dieux pour qu'ils sauvent son peuple en fuite. Elle est à l'origine de la création du royaume Baoulé (en Côte-d'Ivoire).

Aïssi Konan (2006), « La légende d'Abla Poukou, reine des Baoulé », *Revue Plurielle* [en ligne], consulté le 10 novembre 2014. URL: [http://www.revues-plurielles.org/\\_uploads/pdf/13\\_18\\_6.pdf](http://www.revues-plurielles.org/_uploads/pdf/13_18_6.pdf).

<sup>231</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 119.

<sup>232</sup> Le gouvernement souhaitait imposer l'afrikaans (langue des Boers qui avaient instauré l'apartheid depuis 1949) au lieu de l'anglais pour certaines matières. Cette initiative ne plaisait évidemment pas aux étudiants noirs qui y voyaient une autre injustice envers eux. Une manifestation fut organisée et le 16 juin 1976 des milliers d'étudiants de Soweto se sont réunis devant l'école Morris Isaacson. Malheureusement, les autorités sud-africaines de l'époque ont commis un crime contre l'humanité en ouvrant le feu sur les manifestants. La première victime officielle, Hector Pieterse, n'avait que 13 ans. Le bilan officiel faisait état de 575 morts, mais il semble que ce chiffre soit bien en-deça du véritable nombre de victimes.

Tshitenge Lubabu M.K. (2012), « 16 juin 1976 : Bain de sang à Soweto », *Jeune Afrique* [en ligne], consulté le 3 décembre 2014. URL : <http://www.jeuneafrique.com/Article/ARTJAWEB20120615182920/>.

Les toponymes sont en fait des traces de l'Histoire d'un peuple et le fait de présenter une Afrique qui met fièrement de l'avant ses personnages et événements marquants envoie le message que le continent a une Histoire et que le devoir de mémoire est important dans le but de conserver son identité propre.

Maintenant que nous avons relevé l'usage des toponymes dans *Aux États-Unis d'Afrique*, voyons les occurrences d'africanisation des noms et des marques de commerce dans le roman.

## 2. Africanisation des noms et des marques de commerce

Les marques de commerce sont représentatives du capitalisme occidental qui vend du rêve et incite les gens à s'endetter, alors que les plus riches en profitent et s'enrichissent. D'ailleurs, le premier produit dont le nom est africanisé dans le roman est une carte de crédit : « la carte Fricafrik ayant remplacé l'entraide ancestrale<sup>233</sup> ». Les chaînes de restaurants et de cafés qui vendent de la malbouffe et des boissons caloriques sont également présentes dans l'Afrique uchronique de Wabéri : les restaurants « McDiop<sup>234</sup> » et la chaîne de café « Sarr Mbock<sup>235</sup> » sont bien entendu les versions africanisées de McDonald et Starbucks. Les boissons Coca-Cola et Pepsi ont également leurs pendants africains sous les noms de « Africola » et « Papesy »<sup>236</sup>. La marque de café Nescafé n'est pas en reste puisqu'elle devient la marque Négus café<sup>237</sup> et la glace Haagen Dazs devient la glace crémeuse Hadj Daas<sup>238</sup>. Dans l'histoire factuelle, l'Europe est reconnue mondialement pour ses vins et ses spiritueux : dans *Aux États-Unis d'Afrique*, les Africains boivent de la bière Safari<sup>239</sup>, du vin Abunawas millésimé et fruité<sup>240</sup>, du Stellenbosch charpenté<sup>241</sup>, du whisky de Bulawayo<sup>242</sup> et du rhum Angola<sup>243</sup>. Du côté de l'ameublement, la marque suédoise Ikea devient Nka<sup>244</sup> et une voiture de luxe africaine, la Malcolm X

---

<sup>233</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 14.

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>244</sup> *Ibid.*, p. 97.

supersonique<sup>245</sup>, emprunte le nom d'un personnage emblématique et controversé de la lutte raciale aux États-Unis d'Amérique. Du côté de la poste, les colis Africanissimo<sup>246</sup> s'inspirent du colissimo français de l'histoire factuelle. Les vieux électroménagers « *Made in The United-States of Africa*<sup>247</sup> » sont revendus ou donnés aux Euraméricains. Les États-Unis d'Afrique ont également une compagnie aérienne la *Panafrican airlines* dont le nom rappelle la *Pan Am*, célèbre compagnie aérienne américaine.

Cette section permet de présenter une Afrique prospère qui commercialise des produits transformés, ce qui contraste vivement avec l'Afrique factuelle qui dispose d'immenses ressources, mais qui n'a pas la possibilité de les transformer. Voyons maintenant comment Wabéri se réapproprie les symboles du progrès et de la prospérité dans de nombreux domaines tels que la recherche scientifique, les technologies et l'éducation.

### 3. Africanisation des symboles du progrès et de la prospérité

Dans le roman de Wabéri, il n'est pas seulement question de mémoire, mais bien d'imaginer une Afrique différente, dotée de ses propres codes et de ses propres cadres qui refléteraient son africanité. Dans le roman, l'Afrique ne se tourne pas vers l'Europe ou le reste de l'Occident : elle dispose de ses propres organisations. Grâce à l'uchronie, l'Afrique devient chef de file et modèle à suivre. D'ailleurs, dans le roman, les États-Unis d'Afrique ont mis sur pied « l'Académie mondiale des cultures de Gorée, qui abrite tout ce que l'univers compte d'esprits éclairés de Rangoon à Lomé et de Madras à Lusaka<sup>248</sup> », ainsi que la Société des sciences du Botswana<sup>249</sup> et l'Académie de théologie de Brazzaville<sup>250</sup>. L'Afrique de Wabéri dispose de technologies très avancées : « Les neurologues de l'Institut Frantz Fanon de Blida ont mis au point une machine à confectionner des rêves et à vous livrer durant votre sommeil ceux dont vous rêvez<sup>251</sup> ».

---

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>248</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>251</sup> *Ibid.*, p. 59.

En ce qui a trait aux études supérieures, deux célèbres écrivains africains ont donné leurs noms à des universités : l'Université Amadou Hampaté Ba<sup>252</sup> et l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar<sup>253</sup>. Maya porte d'ailleurs une casquette aux couleurs de l'UCAD<sup>254</sup> comme le font les étudiants nord-américains de nos jours qui portent fièrement casquette ou chandail en molleton aux couleurs de leur *Alma mater*. Non seulement Wabéri se réapproprie l'imaginaire africain, mais en plus, il imagine une Afrique influente qui attire les esprits les plus éclairés et qui est dotée d'académies, de sociétés savantes et de centres de recherche capables de mettre au point des machines dont nous n'osons à peine rêver dans l'histoire factuelle.

L'Afrique de Wabéri semble également être dotée d'infrastructures militaires modernes lorsque le narrateur fait référence au « camp militaire Abd el-Kader<sup>255</sup> », ainsi que d'aéroports modernes. Les aéroports d'Afrique ne sont pas décrits en détail, mais en revanche celui de Paris l'est et la réaction de Maya ainsi que la description du narrateur laissent croire aux lecteurs qu'il est en piteux état :

L'unique aéroport de la ville, de dimensions modestes, a des allures délabrées dans la pâle clarté d'une aube de neige. À scruter le bâtiment, tu as l'impression d'être en face d'un petit monstre tronqué au ras du nombril... Vous atteignez presque à tâtons l'étroit hall sombre, venteux et poussiéreux qui fait office de terminal<sup>256</sup>.

L'aéroport duquel Maya prend son vol pour la France est d'ailleurs baptisé du nom d'un célèbre écrivain sénégalais, Léopold Sédar Senghor. D'autres références à des figures africaines servent également à montrer la prospérité des États-Unis d'Afrique : Steve Biko, un militant de la lutte anti-apartheid donne son nom au « Steve Biko Centro<sup>257</sup> », un gratte-ciel où se trouve le bureau de la voisine de Maya. Les gratte-ciel qui se trouvent dans le quartier des affaires des plus grandes villes du monde sont des symboles de la course effrénée vers la richesse et le pouvoir. On pourrait même y voir une tentative d'atteindre les cieux et de se retrouver à la hauteur de Dieu comme dans l'histoire biblique de la Tour de Babel. L'Afrique dans le roman est calquée sur l'Occident et elle n'échappe ainsi pas aux symboles du capitalisme. Un autre symbole de

---

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>253</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>254</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 111.

prospérité est la présence d'institutions financières : ainsi, le narrateur fait mention de la Banque de Carthage<sup>258</sup>.

Bien entendu, Wabéri ne se contente pas de se réapproprier les symboles de prospérité économique, il se penche aussi sur la question de la culture dont il tente de se réapproprier l'imaginaire et de présenter l'Afrique, une fois de plus, comme un modèle à suivre.

#### 4. Africanisation des symboles de la culture

Dans le but de justifier l'entreprise coloniale, un imaginaire a été construit autour de l'indigène qui représentait la nature, alors que l'Occident représentait la culture. L'Autre-sauvage était alors perçu et présenté à la lisière de l'animalité et de l'humanité, et comme un simple figurant de l'histoire<sup>259</sup>. L'Afrique précoloniale était considérée comme un continent sans culture et les Africains comme des êtres simples d'esprit. Wabéri se réapproprie les domaines de la culture en donnant à son Afrique de nombreux musées : le musée Mongo Beti de Massawa<sup>260</sup>, l'*African Humanity Museum*<sup>261</sup>, le MAAMM (le musée d'art africain de Maputo au Mozambique)<sup>262</sup>, le *Museo de arte contemporaneo* de Malabo<sup>263</sup>, le Musée anthropologique d'Addis-Abeba<sup>264</sup> et la Galerie Pouchkine<sup>265</sup>. Il est intéressant ici de noter que le musée porte le nom du poète russe Alexandre Sergueïevitch Pouchkine et ce n'est pas par hasard. En effet, l'arrière-grand-père de Pouchkine était un esclave noir affranchi<sup>266</sup>. Le nom de Pouchkine est également significatif puisqu'étant « très libre dans le choix de ses thèmes et de ses formes, [il] a

---

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>259</sup> Pascal Blanchard (2001/2), « La représentation de l'indigène dans les affiches de propagande coloniale : entre concept républicain, fiction phobique et discours racialisant », *Hermès : La revue* [En ligne], n° 30, consulté le 2 février 2012. URL : <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2001-2-page-147.htm>.

<sup>260</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op.cit., p. 131.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>266</sup> Après avoir été victime de la traite ottomane, il a été vendu aux Russes, puis affranchi par Pierre 1<sup>er</sup>. Celui-ci le traita comme un de ses enfants et il reçut une excellente éducation en France. Il devint d'ailleurs capitaine de l'armée française. Cet homme polyglotte, traducteur, mathématicien et auteur de traités scientifiques deviendra le 4<sup>e</sup> personnage de l'Empire russe sur le plan protocolaire.

Valérie Main La Meslée (2010), « L'aïeul de Pouchkine était noir! », *Le Point* [en ligne], mis en ligne le 30 novembre 2010, consulté le 1<sup>er</sup> février 2015. URL: [http://www.lepoint.fr/culture/l-aieul-de-pouchkine-etait-noir-30-11-2010-1268853\\_3.php](http://www.lepoint.fr/culture/l-aieul-de-pouchkine-etait-noir-30-11-2010-1268853_3.php).

affranchi la littérature russe de sa dépendance à l'égard de normes étrangères [et] a donné ses lettres de noblesse à la langue russe en ouvrant la voie à une grande littérature nationale de portée universelle<sup>267</sup> ». C'est ce qui serait souhaitable pour les littératures africaines et Pouchkine est un exemple pour ceux qui souhaitent s'affranchir du Centre, c'est-à-dire des modèles Européens dans le cas du poète russe.

Cette façon de nommer des lieux tels que des musées avec des noms africains ou des noms associés à l'Afrique permet d'imaginer un monde possible où le continent africain serait synonyme de culture. Le roman de Wabéri montre des Africains ayant accès à des musées à la gloire du génie artistique grâce auxquels ils peuvent apprécier l'art. Ils ne sont plus de simples figurants de l'Histoire et de la culture : ils en font partie et ils jouent le rôle principal.

Toujours dans cette optique de reconnaissance du savoir-faire et de l'influence africaine, dans le roman les Africains ont fondé des courants artistiques et des écoles tels que le tropicalisme<sup>268</sup> et l'école de Gorée<sup>269</sup>. Ils ont fondé des universités progressives à Lumumbashi et à Ouagadougou<sup>270</sup>. Un peu plus loin dans le roman, une école élémentaire porte le nom de l'écrivain Ahmadou Kourouma<sup>271</sup>, puis un hôpital celui d'Alioune Diop<sup>272</sup>. W.E.B Dubois et Angela Davis donnent leurs noms à des bibliothèques dont les tours sont inspirées du modèle tombouctien. Dans ce cas, la mention du modèle tombouctien suggère que l'Afrique a laissé sa trace dans le domaine de l'architecture puisqu'elle a inspiré un modèle. L'Afrique a également des « critiques d'art comme Seyoum Kiflé, Okwui Enwezon et Olu Oguibe<sup>273</sup> ». Ils remettent des prix qui récompensent le talent et l'engagement tels « le prix Arafat de la paix<sup>274</sup> » qui est l'équivalent du prix Nobel de la paix dans l'histoire factuelle et « le grand prix Lalibela<sup>275</sup> » qui récompense les auteurs. Toujours dans le domaine culturel, Léopold Sédar Senghor donne indirectement son nom à une maison d'édition africaine : les éditions Éthiopiennes<sup>276</sup>, dont le nom

---

<sup>267</sup> Michel Aucouturier [s.d.], « Pouchkine Alexandre Sergueïevitch- (1799-1837), *Encyclopaedia Universalis* [en ligne], consulté le 1<sup>er</sup> février 2015. URL: <http://www.universalis.fr/encyclopedie/alexandre-sergueievitch-pouchkine/>.

<sup>268</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op.cit., p. 133.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 188.

est sans doute inspiré d'un de ses recueils<sup>277</sup>. D'autres Noirs célèbres donnent leurs noms à divers lieux ou établissements : à un moment du roman, Maya se rend à la librairie-papeterie Maryse Condé<sup>278</sup>, clin d'œil à une célèbre écrivaine de la Guadeloupe. De nombreuses publications aux noms reflétant leur africanité sont mentionnées : le quotidien populaire *Bilad el Sudan*<sup>279</sup>, le *Lagos Herald*<sup>280</sup>, le messager des Seychelles<sup>281</sup> et le groupe *AAP (All African Publications)*<sup>282</sup>.

Toujours dans le domaine culturel, la mode n'est pas en reste puisque l'Afrique a elle aussi ses créateurs : le couturier Pathé Ndiaye<sup>283</sup>, ainsi que Léon l'Africain, Chris Seydou et Zacharie Onana<sup>284</sup>. Les magazines féminins reflètent d'ailleurs leur public cible avec des titres tels que : *Ebony*, *Moi, Noire* et *BB (Black Beauties)* ou *BBB (Berber & Black Beauties)*<sup>285</sup>. Ce détail, qui peut sembler anodin au départ, nous rappelle que le monde de la mode et des cosmétiques continue de présenter une majorité de visages blancs dans les défilés, dans les publicités et dans les magazines. Ainsi, l'Occident exerce son hégémonie également lorsqu'il s'agit de dicter les critères de beauté et Wabéri tente d'y remédier grâce au réinvestissement de la culture.

En ce qui concerne la musique, il est intéressant de noter que Wabéri considère Bob Marley comme un Africain, bien qu'il soit né en Jamaïque, en le présentant comme « Notre grand parolier, le célébritissime Robert Marley<sup>286</sup> ». De son vivant, Bob Marley a donné des concerts en Afrique et a notamment écrit une chanson pour l'indépendance du Zimbabwe<sup>287</sup>. Marvin Gaye devient également un citoyen africain lorsque Wabéri le décrit comme étant : « natif de la côte ouest, état du Sénégal<sup>288</sup> ». Puisque le roman est une uchronie et que ce sont les Africains qui ont été les colonisateurs, les États-Unis d'Afrique n'ont pas subi la traite négrière et ses grands bouleversements. Il est donc logique que ces deux hommes habitent toujours en Afrique : leurs aïeux n'ayant pas été vendus pour l'esclavage. Ces passages du roman offrent, dans le cadre de la

<sup>277</sup> Léopold Sédar Senghor (2002), *Éthiopiennes*, Paris, Éditions Hatier, 175 p.

<sup>278</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op.cit., p. 81.

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>280</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>281</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>287</sup> Acher, Malik [s.d.], « L'héritage de Bob Marley en Afrique », *Afrique Inside*, consulté le 3 décembre 2014. URL: <http://afriqueinside.com/lheritage-de-bob-marley-en-afrique/>.

<sup>288</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 174.



fiction, de réparer les injustices subies. De plus, cette manière de reconnaître un lien entre tous les Noirs du monde, c'est-à-dire l'idée d'une diaspora noire, s'inspire du mouvement de la négritude d'Aimé Césaire qui cherchait à faire revivre les civilisations africaines occultées ou méprisées par le colonisateur<sup>289</sup>. Cependant, l'uchronie ne laisse pas entrevoir un monde parfait, puisqu'au lieu de complètement éliminer l'esclavage de l'Histoire, ce sont les Occidentaux qui la subissent aux mains des Africains. Toujours dans le domaine de la musique, la mère de Maya était « première kora de l'orchestre Martin Luther King de Mogadiscio<sup>290</sup> ». Il est intéressant de noter que Wabéri a donné à son orchestre le nom de Martin Luther King, un homme qu'on n'a plus besoin de présenter, mais qu'en plus la mère de Maya joue d'un instrument africain. L'africanisation est complète et il ne s'agit pas simplement d'apposer le nom d'un personnage noir célèbre à une organisation typiquement occidentale, mais bien d'affirmer qu'un instrument de musique africain a sa place dans un orchestre.

## 5. Africanisation des symboles de l'imaginaire européen

D'autres extraits du roman servent à démontrer que l'Afrique a laissé sa trace dans l'imaginaire collectif : le célèbre carnet Moleskine dont Ernest Hemingway se servait est maintenant « rendu célèbre par Aimé Césaire, Chéti Samba, Jean-Michel Basquiat, Farid Belkahia, Kateb Yacine<sup>291</sup> ». D'autres symboles qui nourrissent l'imaginaire de l'Europe ont également leurs pendants africains dans le roman. Ainsi, le narrateur mentionne que Maya a pris le « légendaire *Tanzam*<sup>292</sup> », un chemin de fer qui relie la Tanzanie à la Zambie. Ce train existe réellement, mais n'a pas la même aura de légende qui entoure l'Orient-Express ou le Transsibérien. Dans le roman, Wabéri élève le *Tanzam* au rang de légende. De plus, l'Europe a longtemps eu le monopole du savoir et il n'est pas étonnant qu'une des plus célèbres encyclopédies s'appelle l'*Encyclopaedia Britannica*. Dans l'uchronie de Wabéri, on retrouve un

---

<sup>289</sup> Ces remarques s'inspirent des propos tenus en classe par la professeure Françoise Naudillon dans le cadre du Séminaire avancé en littératures francophones (FLIT 630) de l'automne 2011 à l'Université Concordia.

<sup>290</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 131.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 27.

« article savant d'Amiri Baraka dans l'*africana encyclopedia*<sup>293</sup> » : Wabéri imagine une Afrique qui est un modèle de savoir, de rigueur et de crédibilité.

## 6. Africanisation d'œuvres connues

Des œuvres qui sont familières aux lecteurs trouvent leur titre ou le nom de leurs artisans africanisés. Ainsi, l'actrice principale dans le film King Kong se nomme Miriam Makeba<sup>294</sup>, le film *À l'est d'Éden*<sup>295</sup> basé sur le roman du même nom de John Steinbeck devient *À l'est de Bangui*<sup>296</sup>. D'ailleurs, la ville de Hollywood est également africanisée pour devenir Haile Wade<sup>297</sup>. La fameuse Mona Lisa est rebaptisée Mouna Sylla<sup>298</sup> et le peintre du tableau *L'Origine du monde* ne se nomme plus Gustave Courbet, mais plutôt Gustavio Mmembe<sup>299</sup>. Les écrivains voyageurs n'échappent pas à la plume de Wabéri et leurs écrits sont cités non sans une certaine pointe d'ironie :

Des écrivains voyageurs [...] de retour de ces *terrae incognitae*, ont noirci des pages et des pages sur les « baisades exotiques », l'envie de se « décrasser des brumes équatoriales », de « plonger son dard dans la bouche des houris à la peau albâtre », et de bouger le nombril au rythme des « mulets aux clochettes d'airain »<sup>300</sup>.

L'un des titres cités, *Un soir sur le Danube*, est en réalité de l'écrivain français Maurice Dekora<sup>301</sup>, mais l'auteur devient l'Africain Nzila Kongolo Wa Thiong'o pour les besoins de l'uchronie<sup>302</sup>. À l'opposé, une œuvre africaine dans l'histoire factuelle devient canadienne : le roman *Cry, the Beloved Country*<sup>303</sup> du Sud-Africain blanc Alan Paton devient *Cry my Beloved Province* du Canadien Alan Bacon puisque dans le roman, ce sont les Occidentaux qui vivent des horreurs telles que l'apartheid et la misère et qui ressentent le besoin d'écrire un tel roman.

---

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>295</sup> John Steinbeck (1992), *East of Eden*, New York, Penguins Twentieth Century Classics, 640 p.

<sup>296</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>297</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>299</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>301</sup> Maurice Dekora (1957), *Un soir sur le danube: le roman d'un traître*, Paris, Éditions Tallandier, 254 p.

<sup>302</sup> Abdourahman Wabéri, *Aux États-Unis d'Afrique*, *op. cit.*, p. 66.

<sup>303</sup> Alan Paton (2003), *Cry the Beloved Country*, New-York, Éditions Scribner, 320 p.

## 7. Africanisation d'expressions

Wabéri s'est également amusé à transformer des expressions familières pour leur donner une saveur africaine qui tient compte du lieu où se déroule l'action et qui permet à la culture africaine d'investir la langue française et de l'adapter à sa réalité. Ces transformations amènent le lecteur à prendre conscience de l'énorme influence qu'a la culture occidentale sur le vocabulaire et les expressions de tous les jours. Les expressions dans le roman trahissent l'inversion des réalités sociales entre l'Euramérique et l'Afrique. Ainsi, Wabéri met dans la bouche de manifestants africains des slogans tels que : « Halte à l'hégémonie africaine<sup>304</sup> » qui indiquent évidemment que l'Afrique exerce sa puissance sur les autres pays. De plus, l'expression « gros bonnet » signifiant l'importance sociale d'une personne a été transformée dans l'expression suivante pour lui donner une étymologie correspondant à la réalité africaine : les « grands turbans du monde<sup>305</sup> ». Dans l'histoire factuelle, le Sahel est à la frontière entre l'Afrique du Nord et l'Afrique subsaharienne, c'est un lieu politiquement instable qui souffre également de la désertification. Le Sahel n'a pas une connotation positive, cependant, dans le monde de Wabéri, l'Afrique est associée à la richesse, au pouvoir, au confort et à la stabilité politique, ce qui permet l'expression suivante : « notre confort sahélien<sup>306</sup> ». Cette expression consiste en une inversion sémantique qui permet de donner un sens positif à un mot qui est généralement associé à des concepts négatifs : sécheresse, instabilité politique, terrorisme, enlèvements par des groupes terroristes, etc. Alors que l'imaginaire entourant l'Afrique change positivement grâce à ces expressions, celui entourant l'Euramérique est plutôt négatif. Ainsi, l'expression « misère noire » devient « la misère blanche<sup>307</sup> » ce qui indique bien dans quelle situation difficile se trouvent les Euraméricains et l'imaginaire de pauvreté qui les entoure. De plus, des villes de l'histoire factuelle qui sont associées à la prospérité sont plutôt associées à la pauvreté comme le laisse entendre l'expression suivante : « Toute la misère de Manhattan<sup>308</sup> ». D'ailleurs, ce qui est associé à l'Euramérique n'est jamais décrit en des termes très flatteurs : la façon dont Yacouba parle est décrite comme un « dialecte petit-blanc », à l'opposé de « petit-nègre » qui était le

---

<sup>304</sup> Abdourahman Wabéri, *États-Unis d'Afrique*, op. cit., p. 106.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 114.

français simplifié appris aux indigènes des colonies. De nos jours, cette expression sert à décrire une phrase dans un français simplifié ou incorrect et est considérée par plusieurs comme étant raciste. Les Euraméricains sont considérés comme des gens barbares, pauvres, malades et l'Euramérique comme une terre de désolation et de misère. Dans ces contrées, tout est très lent et la communication est difficile : les technologies facilitant la communication ne sont pas répandues. De ce fait, le bouche-à-oreille est plus efficace. C'est pourquoi le narrateur utilise l'expression « téléphone français<sup>309</sup> » pour remplacer l'expression « téléphone arabe » que nous connaissons tous et qui a donné son nom à un jeu pour enfants. Une autre expression bien connue qui se voit transformée dans le roman de Wabéri est « remettre aux calendes grecques » qui devient « remettre aux calendes africaines<sup>310</sup> ».

Certaines expressions permettent de mettre l'accent sur l'influence de la culture arabo-musulmane en Afrique à l'opposé de la tradition judéo-chrétienne de l'Occident : l'expression « un autre son de minaret<sup>311</sup> » remplace l'expression « un autre son de cloche », et le nom de Matusalem est remplacé par le nom « Mathusouleyman<sup>312</sup> » qui a une consonance arabe. L'expression : « Par Ogun, par Dablé, par Waaq et par Allah<sup>313</sup> » permet également de situer le roman dans une société qui n'est pas née de la tradition judéo-chrétienne.

D'autres expressions s'inspirent du climat et de la topographie de l'Afrique : « Toutes ses bouches que nous devons nourrir par beau temps ou par khamsin<sup>314</sup> » qui fait référence à un vent chaud chargé de sable et « un courage et une constance aussi élevé que le mont Cameroun<sup>315</sup> ». Une autre expression fait référence à une caractéristique physique très répandue chez les enfants noirs : « Nos chères petites têtes crépues<sup>316</sup> ». Cette expression s'inspire de l'expression « nos chères têtes blondes » qui est souvent utilisée pour décrire les enfants blancs. Les expressions populaires qui parsèment notre langue s'inspirent de notre vie quotidienne et le changement d'adjectif dans cette expression reflète le lieu où l'histoire se déroule. De plus, l'expression « ses grands yeux de chamelle<sup>317</sup> » fait référence aux critères de beauté différents entre l'Occident et

---

<sup>309</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>310</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 57.

l'Afrique, mais également à la faune différente qui peuple ces différents lieux de la planète. L'expression répandue en Occident fait référence à une biche plutôt qu'à une chamelle. De nouveau, le changement d'une expression sert à refléter une réalité différente. L'expression « Rassasié et muet comme un calao<sup>318</sup> » est également un clin d'œil à la faune africaine qui est différente de celle que l'on trouve en Euramérique. L'expression « muet comme une carpe » est beaucoup plus idiomatique que « muet comme un calao », mais dans le roman à l'étude, l'auteur se réapproprie l'Afrique en investissant tous les domaines qui étaient sous l'autorité des forces coloniales. La langue française se trouve ainsi investie et transformée pour refléter la réalité africaine.

D'autres expressions expriment aussi l'africanité de la société du roman : « une torpeur sahélienne<sup>319</sup> », « des précautions de Massai<sup>320</sup> » et « *Pax Africana*<sup>321</sup> » qui est l'adaptation de « *Pax Romana* ». Le narrateur s'inspire également de la tradition pastorale lorsqu'il décrit de façon imagée le parcours de Maya : « Démonter la tente, poursuivre la migration des saisons, la promesse des pâturages, la rumeur des nuages sans nom<sup>322</sup> ».

Ces expressions permettent à la culture africaine et à ses traditions d'investir la langue. Dans le monde imaginaire de Wabéri, l'Afrique est la référence dans une foule de domaines et elle dicte la façon de penser et les manières de faire, comme le fait l'Occident depuis longtemps. En jouant avec la langue, Wabéri fait entrevoir les possibles de la littérature et s'inscrit dans un mouvement, déjà amorcé dans l'Histoire factuelle, de réappropriation de l'imaginaire africain.

---

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>320</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>322</sup> *Ibid.*, p. 187.

## Conclusion

Dans ce mémoire, nous avons tenté de montrer comment le roman *Aux États-Unis d'Afrique* dénonce de manière originale et détournée la façon dont l'Occident exerce son hégémonie sur l'Afrique. Nous avons présenté la manière dont Abdourahman Wabéri se sert de l'uchronie pour se réapproprier le temps, un temps qui en réalité n'existe pas puisque l'uchronie consiste en une histoire alternative. Ce procédé permet ainsi à Wabéri d'offrir une critique du monde actuel sans risquer la censure. De plus, nous avons étudié la façon dont les descriptions de l'espace jouent un rôle capital lorsqu'il s'agit de comprendre les inégalités qui existent entre l'Autre et l'Occidental (ou l'Africain, dans le cas du roman à l'étude). Le rapport que le personnage entretient avec un espace, l'interdiction ou la permission de passer d'un espace à un autre et sa relation avec la frontière, ainsi que la façon dont il se meut dans un espace indiquent son statut social. Les descriptions liées au climat, à la nature et à la topographie sont également indicielles d'un lieu attrayant, gage d'une bonne qualité de vie, ou d'un lieu où les personnages vivent une existence misérable. L'opposition entre la chaleur de l'Afrique et le froid et la stérilité de l'Europe permettent facilement de comprendre quel lieu est le plus attrayant. L'espace du corps est également significatif puisque les descriptions physiques des personnages sont indicielles de leur statut socio-économique. La pauvreté est répugnante et le corps du pauvre en est le reflet. D'ailleurs, la proximité ou la distance du narrateur avec le personnage est un indice de plus concernant le regard posé sur l'Autre. Ce premier chapitre consacré au temps et à l'espace a permis de poser les bases théoriques et factuelles de notre réflexion.

Le deuxième chapitre a quant à lui été consacré à deux autres aspects du roman qui permettent à Wabéri d'écrire sur un sujet délicat, sans causer la controverse. En effet, la première section traite de l'oralité dans le roman. Nous avons longuement décrit le contexte de l'œuvre, en insistant sur l'oralité et la tradition pastorale ainsi que leur importance dans l'organisation et la gestion de la société pastorale dans la Corne de l'Afrique. Cette section nous a permis de nous questionner sur les raisons qui poussent les auteurs africains à écrire dans une langue européenne. Cette question nous semble importante puisque ce roman cherche justement à dénoncer l'hégémonie européenne qui perdure en Afrique. Ensuite, nous avons effectué une analyse textuelle qui nous a permis de nous pencher sur l'œuvre et les instances d'oralité. La deuxième section de ce chapitre est consacrée à l'ironie. Ce procédé, central au roman, permet tout d'abord

à l'auteur de traiter d'un sujet délicat d'une façon indirecte. Au-delà de cette question, l'ironie permet de se moquer du regard posé sur l'Autre et de l'imaginaire entourant l'Afrique. En effet, Wabéri se moque des idées reçues sur la littérature africaine qui l'associent toujours à l'oralité. Pour se moquer de ce genre d'affirmations, il utilise divers styles propres à la tradition européenne pour démontrer qu'un auteur africain est tout à fait capable d'écrire selon les cadres établis par le Centre.

Wabéri se moque également des préjugés envers les immigrants, de l'hypocrisie des pouvoirs religieux et politiques et des politiques qui favorisent les intérêts économiques plutôt que les êtres humains. L'ironie est une façon indirecte de faire une critique du monde actuel, qui est surtout centrée sur l'hégémonie culturelle de l'Occident en cette époque postcoloniale. La question du rapport de la France avec son passé colonial n'a d'ailleurs pas été posée dès le début du mémoire puisque nous préférons démontrer les procédés dont Wabéri use pour éviter la censure avant d'aborder la question épineuse des valeurs des Lumières qui s'opposent au passé colonial de la France.

Ce développement sur la question du postcolonial a mené au troisième et dernier chapitre, qui s'intéresse à la façon dont Wabéri joue avec la langue en africanisant le lexique de nombreux domaines qui avaient été investis par la colonisation. Dans ce chapitre, nous avons cherché à montrer la façon dont Wabéri se réapproprie l'imaginaire africain en évacuant les références à l'Europe dans la toponymie, dans les noms de marques et dans les expressions pour les remplacer par des mots qui témoignent réellement de l'indépendance de l'Afrique face à une quelconque influence extérieure.

Ce roman présente un exercice de réappropriation de l'imaginaire africain qui nous permet d'entrevoir un monde possible, grâce à l'inversion des hiérarchies, dans lequel la France n'est plus le Centre. En réalité cependant, la France est le Centre pour Wabéri, et l'inversion des hiérarchies dans le roman découle directement de cette réalité. Dans ce monde uchronique, le pacte colonial est ainsi inversé et non rompu puisque l'exercice d'inversion n'efface pas la colonisation. La lecture de ce roman amène le lecteur à se rendre compte de l'ampleur de l'hégémonie exercée par l'Occident sur le monde entier et dans tous les domaines.

Maintenant que nous avons établi ce fait, nous pouvons réfléchir aux pistes de solution proposées par Wabéri. La question de l'art est omniprésente dans le roman : le personnage principal, Maya, est sculpteur. Elle s'inspire d'ailleurs de la situation des réfugiés euraméricains

dans de nombreuses sculptures. De plus, le narrateur mentionne le rôle important que la circulation des œuvres peut jouer pour rapprocher les peuples : « La circulation des œuvres, des idées, et des livres que tu appelles de tes vœux manque cruellement<sup>323</sup> ». En dépit du fait que la littérature écrite était l'outil des colonisateurs, il est évident que Wabéri reconnaît son utilité puisque le narrateur suggère qu'elle permettrait de rapprocher les peuples :

Un brin d'imagination ne fera de mal à personne et surtout pas à la Banque mondiale sise à Asmara. Il suffit d'une poignée de guinées de plus au chapitre de l'aide au développement pour traduire en français, en anglais, en allemand, en flamand ou en italien non seulement les grands romans africains, brésiliens et européens, mais également toute la littérature du monde [...] Si les récits refléussent, si les langues, les mots et les histoires circulent à nouveau, si les gens apprennent à s'identifier aux personnages surgis d'outre-frontière, ce sera assurément un premier pas vers la paix [...] Au lieu du « nous » fièrement claironné, « nous » roulant les mécaniques, gonflant les pectoraux, c'est un autre « nous » en diffraction, en interaction, en traduction, un « nous » en attente, en écoute, bref un « nous » en dialogue qui viendra. Puis ceci encore : [...] le dialogue privé et silencieux de la lecture sera bien la pierre de touche, le prélude à des millions de dialogues à voix haute et en plein jour. C'est ainsi que la paix viendra au monde<sup>324</sup>.

Est-ce que le rapprochement par la littérature serait suffisant pour combattre l'ignorance de l'Autre? Peut-être la littérature pourrait-elle jouer un rôle dans ce rapprochement, puisqu'après tout, celle-ci s'inspire de la société de laquelle elle émerge. Elle pourrait ainsi jouer le rôle de témoin et de messenger d'une culture donnée. La circulation des œuvres de façon équitable donnerait à chaque peuple l'occasion de faire connaître sa culture et sa vision du monde et aiderait sans doute les êtres humains à mieux se comprendre entre eux. De ce fait, l'Afrique aurait la chance de démontrer son savoir-faire et ses capacités. Ce sont les possibles que la littérature pourrait accomplir si la culture avait une plus grande importance aux yeux des dirigeants. En misant sur la littérature, la distance entre les peuples ne serait plus que géographique et l'Autre ne serait plus si loin.

---

<sup>323</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 202.



## Bibliographie

### 1. Œuvres

#### a) Corpus primaire

Waberi, Abdourahman (2006), *Aux États-Unis d'Afrique*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 233 p.

#### b) Corpus secondaire

Amoussou, Sylvestre (2007), *Africa paradis*, Metis productions et Koffi productions, DVD, 76 min.

Begag, Azouz (2005), *Le gone du Chaâba*, Paris, Éditions Le Seuil, 256 p.

Bekolo, Jean-Pierre (2005), *Les saignantes*, MGI International, DVD, 94 min.

Beukes, Lauren (2010), *Moxyland*, Londres, AngryRobots Editions, 384 p.

Blomkamp, Neill (2009), *District 9*, QED International, DVD, 112 min.

Butor, Michel (1980), *La modification*, Paris, Les Éditions de Minuit, 313 p.

Césaire, Aimé (1983), *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Éditions Présence africaine, 92 p.

Charef, Mehdi (1988), *Le thé au harem d'Archibald*, Paris, Gallimard, 184 p.

Dekora, Maurice (1957), *Un soir sur le Danube: le roman d'un traître*, Paris, Éditions Tallandier, 254 p.

Diome, Fatou (2005), *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Librairie générale française, 254 p.

Diop, Boubacar Boris (2002), *Le temps de Tamango*, Paris, Éditions Serpent à plumes, 250 p.

Diop, Amadou Moustapha, [s.d.], *Point Phu : énergie noire*, Niger, Éditions Nathan Adamou, 580 p.

Ebnou, Moussa Ould (2000), *L'amour impossible*, Paris, Éditions L'Harmattan, 175 p.

Farah, Nuruddin (1994), *Territoire*, Paris, Éditions Serpent à plumes, p. 312.

Geoffroy, Louis (1983), *Napoléon et la conquête du monde 1812-1832*, Paris, Éditions Tallandier, 388 p.

Hama, Boubou (2000), *Contes du Niger tome 5*, Paris, Présence Africaine, 135 p.

- Liebenberg, John, Pierrot Men, Yves Pitchen, Abdourahman Wabéri (1997), *L'œil nomade*, Paris, éditions L'Harmattan, 95 p.
- McDonald, Ian (2011), *The Dervish House*, Londres, Éditions Gollancz, 480 p.
- Paton, Alan (2003), *Cry the Beloved Country*, New-York, Éditions Scribner, 320 p.
- Ramis, Harold (1993), *Groundhog Day*, Columbia Pictures Corporation, VHS, 1 h 41 min.
- Resnick, Mike (1998), *Kirinyaga : Une utopie africaine*, Paris, Éditions Denoël, 388 p.
- Senghor, Léopold Sédar (2002), *Éthiopiennes*, Paris, Éditions Hatier, 175 p.
- Steinbeck, John (1992), *East of Eden*, New York, Penguins Twentieth Century Classics, 640 p.
- Tansi, Sony Labou (1998), *La vie et demie*, Paris, Éditions du Seuil, 191 p.
- Thomas, Sheree R. (2005), *Dark Matter : Reading the Bones*, New York, Éditions Aspect, 416 p.
- Wabéri, Abdourahman (1999), *Cahier nomade*, Paris, Le serpent à plumes, 137 p.
- Wabéri, Abdourahman (2000), *Les nomades, mes frères, vont boire à la Grande Ourse*, Paris, Édition Hachette éducation, 65 p.
- Wabéri, Abdourahman (1994), *Pays sans ombre*, Paris, Éditions Serpent à plumes, 174 p.

## 2. Corpus théorique

- Ducrot, Oswald et Jean-Marie Schaeffer (dir.) (1995), « Langage et action », *Nouveau dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Les Éditions du Seuil, p. 780.
- Iser, Wolfgang (1974), *The Implied Reader, Patterns of communication in Prose Fiction from Bunyan to Beckett*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 294 p.
- Jakobson, Roman (2003), *Essai de linguistique générale*, Paris, Les Éditions de Minuit, 260 p.
- Kaempfer, Jean et Zanghi Filippo (2003), *La voix narrative : méthodes et problèmes*, Genève, Département de français moderne, consulté le 17 juillet 2012.  
URL : <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/vnarrative/index.html>.

## 3. Corpus critique

- Adou, Kouamé (2013), « Littérature postcoloniale et transfert de l'héritage culturel : le dilemme linguistique des écrivains africains », *The Postcolonialist* [En ligne], vol. I, n° 1, consulté le 13 novembre 2013. URL : <http://postcolonialist.com/arts/litterature-postcoloniale-et-transfert-de-lheritage-culturel-le-dilemme-linguistique-des-ecrivains-africains/>.

- Ayed, Khawtar (2006), «La fiction d'anticipation arabe sous les auspices du cauchemar » *Fictions d'anticipation politique, Revue Eidôlon*, n° 73, p. 49-58.
- Bâ, Amadou Hampaté (2012), *Mémoires*, Paris, Éditions Actes Sud, 850 p.
- Bessis, Sophie (2001), *L'Occident et les autres : histoire d'une suprématie*, Paris, Éditions La découverte, 340 p.
- Blanchard, Pascal (2001/2), « La représentation de l'indigène dans les affiches de propagande coloniale : entre concept républicain, fiction phobique et discours racialisant », *Hermès : La revue* [En ligne], n° 30, consulté le 2 février 2012. URL : <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2001-2-page-147.htm>.
- Camara, Sory (1992), *Gens de la parole*, Paris, Éditions Karthala, 375 p.
- Chemain, Roger (2000), *L'imagination dans le roman africain de langue française*, Paris, Éditions L'Harmattan, 422 p.
- Chevrier, Jacques (1999), *La littérature nègre*, Paris, Éditions Armand Colin, 272 p.
- Dabla, Jean-Jacques Sewanou (1986), *Les nouvelles écritures africaines*, Paris, Éditions L'Harmattan, 256 p.
- Delisle, Philippe (2008), *Bande dessinée franco-belge et imaginaire colonial : Des années 1930 aux années 1980*, Paris, Éditions Karthala, 200 p.
- Denoncourt, Nadine [s.d.], « Corporéité : une littérature de voix », *Collectif conte, site de l'Institut des sciences de l'homme et du Centre de recherches et d'études anthropologiques*, mis en ligne novembre 2010, consulté le 13 décembre 2014. URL : [http://collectifconte.ish-lyon.cnrs.fr/Notions/Tradition\\_fr.php](http://collectifconte.ish-lyon.cnrs.fr/Notions/Tradition_fr.php).
- Estrada-Gelabert, Mireia (2010), *Ironie littéraire et satire politique: dans le roman africain francophone*, Sarrebruck, Éditions universitaires européennes, 128 p.
- Grünewald, François, Bernard Juan, Jérôme Larché, Sami Makki, Roland Marchal et Jean-Bernard Véron (2009), « La Corne de l'Afrique : une zone à géopolitique variable », *Humanitaire* [En ligne], n° 22, mis en ligne le 14 octobre 2009, consulté le 10 janvier 2014. URL : <http://humanitaire.revues.org/388>.
- Henriet, Éric B. (2004), *L'histoire revisitée : Panorama de l'uchronie sous toutes ses formes*, Paris, Éditions Encrage, 415 p.
- Iye, Ali Moussa (2013), « La défaite de "Djab Bouti" ou la défaite du Monstre des mangroves », dans *Écrits et publications de Ali Moussa Iye*, [En ligne], mis en ligne le 10 novembre 2013, consultée le 14 décembre 2013. URL :

<http://www.alimoussaiye.com/1/post/2013/11/la-lgende-de-djab-bouti-ou-la-dfaite-du-monstre-des-mangroves.html>.

Iye, Ali Moussa (2013), « Le Xeer : quels enseignements pour la construction d'une gouvernance démocratique endogène? », *Écrits et publications de Ali Moussa Iye*, [En ligne], mis en ligne le 30 août 2013, consulté le 13 septembre 2013, URL : <http://www.alimoussaiye.com/1/post/2013/08/le-xeer-quels-enseignements-pour-la-construction-dune-gouvernance-dmocratique-endogne.html>.

Kasende, Jean-Christophe L.A. (2007), « Oralité et narrativité dans le roman africain », *Éthiopiennes : Revue négro-africaine de littérature et de philosophie* [En ligne], n° 79, consulté le 1<sup>er</sup> août 2012. URL : <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1563>.

Kavwahirehi, Kasereka (2004), « La littérature orale comme production coloniale », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], n° 176, mis en ligne le 1<sup>er</sup> avril 2005, consulté le 20 décembre 2013. URL : <http://etudesafricaines.revues.org/4825>.

Kibalabala, N'Sele (1986), « Le "griot" : Le porteur de la parole en Afrique », *Jeu : revue de théâtre* [En ligne], n° 39, p. 63-66, consulté le 12 juin 2013. URL : <http://id.erudit.org/iderudit/28610ac>.

Ki-Zerbo, Joseph (1994), *Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain*, Paris, Éditions Hatier, 729 p.

Magnier, Bernard (1986), « Sony Labou Tansi face à douze mots », *Équateur*, n° 1, [n.p.].

Mbougou, Vitraulle (2006) «Aux États-Unis d'Afrique», *Afrik.com*, [En ligne], mis en ligne le 31 mars 2006, consulté le 25 mars 2014. URL : <http://www.afrik.com/article9677.html>.

Miller, Christopher L. (1990), *Theories of Africans: Francophone Literature and Anthropology in Africa*, Chicago, University of Chicago Press, 338 p.

Monteil, Vincent (1962), « Une confrérie musulmane : les Mourides du Sénégal », *Archives de sociologie des religions*, n° 14, p. 77-102.

Moura, Jean-Marc (2005), *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses Universitaires de France, 174 p.

Ndiaye, Christiane (dir.) (2004), *Introduction aux littératures francophones*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 63-136.

Paravy, Florence (1999), *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, Paris, Éditions L'Harmattan, 382 p.

Renouvier, Charles (2006), *Uchronie : L'utopie dans l'histoire - Histoire de la civilisation européenne telle qu'elle n'a pas été, telle qu'elle aurait pu être*, Cressé (Charente-Maritime), Éditions Pyrémone, 257 p.

Richer, Danusia (2013), « L'édition en langues africaines chez les éditeurs d'Afrique francophone », *Université Aix Marseille : Monde du livre* [En ligne], page consultée le 13 septembre 2014. URL : <http://mondedulivre.hypotheses.org/1607>.

Simoës-Marques, Isabel (2011), « Autour de la question du plurilinguisme littéraire », *Les cahiers du GRELCEF : La textualisations des langues dans les écritures africaines* [En ligne], n° 2, consulté le 15 février 2014. URL : [http://www.uwo.ca/french/grelcef/2011/cgrelcef\\_02\\_text09\\_simoës.pdf](http://www.uwo.ca/french/grelcef/2011/cgrelcef_02_text09_simoës.pdf).

Singaravélou, Pierre et Quentin Deluermoz (2012), « Explorer le champ des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus en histoire », *Belin : Revue d'histoire moderne et contemporaine* [En ligne], n° 59-3, consulté le 19 octobre 2014. URL : [http://www.cairn.info/resume.php?ID\\_ARTICLE=RHMC\\_593\\_0070](http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=RHMC_593_0070).

Smout, Marie-Claude (2007), « Le postcolonial pour quoi faire ? », *La situation postcoloniale*, Paris, Presses de science po, p. 25-58.

Sultan, Patrick [s.d.], « La francophonie littéraire à l'épreuve de la théorie », *Recueil d'articles, textes de réflexion*, Séminaire FLIT 630, Université Concordia, Montréal, Automne 2011. URL : <http://www.fabula.org/cr/145.php>.

Thomas, Dominic [n.d.], « La littérature-monde », *Littératures noires (« Les actes »)*, [en ligne], mis en ligne le 26 avril 2011, consulté le 30 décembre 2014. URL : <http://actesbranly.revues.org/505>.

Wabéri, Abdourahman (2009), « Afrique des langues prêtées, Afrique des langues mêlées », *Repères DoRiF* [En ligne], n° 2, mis en ligne novembre 2012, consulté le 15 juillet 2014. URL : [http://www.dorif.it/ezine/ezine\\_articles.php?id=43](http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?id=43).

Zakaria, Soumare [s.d.], « Texte et oralité dans la littérature africaine francophone », *Études littéraires* [En ligne], Consulté le 1<sup>e</sup> juin 2014. URL : <http://www.etudes-litteraires.com/texte-oralite-litterature-africaine-francophone.php>.

#### 4. Autres sources

Acher, Malik [s.d.], « L'héritage de Bob Marley en Afrique », *Afrique Inside*, consulté le 3 décembre 2014. URL : <http://afriqueinside.com/lheritage-de-bob-marley-en-afrique/>.

[anonyme] [s.d.], « Abu Abd Allah Muhammad Ibn Abd Allah Ibn Battuta », *Le Larousse* [en ligne], consulté le 1<sup>e</sup> février 2015. URL : [http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Abu\\_Abd\\_Allah\\_Muhammad\\_ibn\\_Abd\\_Allah\\_Ibn\\_Battuta/124641](http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Abu_Abd_Allah_Muhammad_ibn_Abd_Allah_Ibn_Battuta/124641).

[anonymes] [s.d.], « Conférence de l'ADEA sur le développement du livre en Afrique (Nairobi, Kenya, 3-5 octobre 2011) », *Association pour le développement de l'éducation en Afrique*, [En ligne], consulté le 13 septembre 2014. URL :

<http://www.adeanet.org/portals2/fr/reunions-ministerielles/conference-de-ladea-sur-le-developpement-du-livre-en-afrique#.VEalm2R5N6k>.

[Anonyme] [s.d.], « Mwami », *Merriem-Webster* [en ligne], consulté le 3 mai 2014. URL : <http://www.merriam-webster.com/dictionary/mwami>.

[Anonyme] [s.d.], « Nabab », *Centre national de ressources textuelle et lexicales* [En ligne], consulté le 3 mai 2014. URL : <http://cnrtl.fr/definition/academie9/nabab>.

[Anonyme] [s.d.], « Négus », *Larousse* [en ligne], consulté le 3 mai 2014. URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/n%C3%A9gus/54101>.

[Anonyme] [s.d.], « Ouléma », *Centre national de ressources textuelle et lexicales* [En ligne], consulté le 3 mai 2014. URL : <http://cnrtl.fr/definition/academie9/ouléma>.

[Anonyme] [s.d.], « Raïs », *Larousse* [en ligne], consulté le 3 mai 2014. URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/ra%C3%AFs/66263>.

[Anonyme] (2005), « Loi n° 2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés », *Légifrance : Le service public de la diffusion du droit*, consulté le 5 décembre 2014. URL : [http://legifrance.gouv.fr/affichTexte.do;jsessionid=1549F78E3675E3FE6D9D8826D0083829.tpdjo06v\\_3?cidTexte=JORFTEXT000000444898&categorieLien=id#JORFARTI000002059357](http://legifrance.gouv.fr/affichTexte.do;jsessionid=1549F78E3675E3FE6D9D8826D0083829.tpdjo06v_3?cidTexte=JORFTEXT000000444898&categorieLien=id#JORFARTI000002059357).

[Anonyme] (2008), « Tackling Khat Consumption in Djibouti : a Strong New Political Commitment », *UNICEF* [En ligne], mis en ligne le 4 septembre 2008, consulté le 6 janvier 2014. URL : [http://www.unicef.org/media/media\\_45624.html](http://www.unicef.org/media/media_45624.html).

[Anonyme] (2014), « Méditerranée: 2014, "l'année la plus meurtrière" pour les migrants », *La Presse*, [en ligne], mis en ligne le 29 septembre 2014, consulté le 29 septembre 2014. URL : <http://www.lapresse.ca/international/europe/201409/29/01-4804527-mediterranee-2014-lannee-la-plus-meurtriere-pour-les-migrants.php>.

Aucouturier, Michel [s.d.], « Pouchkine Alexandre Sergueïevitch- (1799-1837), *Encyclopaedia Universalis* [en ligne], consulté le 1<sup>e</sup> février 2015. URL: <http://www.universalis.fr/encyclopedie/alexandre-sergueievitch-pouchkine/>.

Gbadamassi, Falila (2010), « Wole Soyinka : des mots, des actes et un parti » *Afrik* [en ligne], consulté le 10 juillet 2014. URL : <http://www.afrik.com/article20887.html>.

Guyot, Sylvain et Cecil Seethal (2007), « Identity of Places, Places of Identities, Change of Place Names in Post-Apartheid South Africa », *The South African Geographical Journal* [en ligne], n° 89, consulté le 5 février 2015. URL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00201762/document>.

- Konan, Aïssi (2006), « La légende d'Abla Poukou, reine des Baoulé », *Revue Plurielle* [en ligne], consulté le 10 novembre 2014. URL: [http://www.revues-plurielles.org/\\_uploads/pdf/13\\_18\\_6.pdf](http://www.revues-plurielles.org/_uploads/pdf/13_18_6.pdf).
- Lubabu M.K., Tshitenge (2012), « 16 juin 1976 : Bain de sang à Soweto », *Jeune Afrique* [en ligne], consulté le 3 décembre 2014. URL : <http://www.jeuneafrique.com/Article/ARTJAWEB20120615182920/>.
- Marin La Meslée, Valérie (2010), « L'aïeul de Pouchkine était noire! », *Le Point* [en ligne], mis en ligne le 30 novembre 2010, consulté le 1<sup>er</sup> février 2015. URL: [http://www.lepoint.fr/culture/l-aieul-de-pouchkine-etait-noir-30-11-2010-1268853\\_3.php](http://www.lepoint.fr/culture/l-aieul-de-pouchkine-etait-noir-30-11-2010-1268853_3.php).
- Mashini, Jean-Claude et Pax Mbuyimucici (2011), « L'usage des toponymes en RD Congo: Pour une nécessaire normalisation », *Groupe d'experts des Nations Unies pour les noms géographiques. Division francophone/Afrique Centrale* [en ligne], 26<sup>e</sup> session, 2-6 mai 2011. URL : <http://unstats.un.org/unsd/geoinfo/UNGEGN/docs/26th-gegn-docs/CRP/CRP1.pdf>.
- Paillard, Hortense [s.d.], « L'affaire Ben Barka », *La République des lettres* [en ligne], consulté le 10 octobre 2014. URL: <http://www.republique-des-lettres.fr/10886-affaire-ben-barka.php>.
- Snodia, Magudu Tasara Muguti et Nicholas Mutami (2010), « Political Dialoguing Through the Naming Process: The Case of Colonial Zimbabwe », *The Journal of Pan African Studies* [en ligne], vol. 3, n°10, consulté le 2 février 2015. URL: <http://www.jpnafrican.com/docs/vol3no10/3.10PoliticalDialoguing.pdf>.
- Toro-Engel, Anaïs (2012), « Pourquoi les noms des pays africains ont-ils tant changé ? », *Slate Africa* [en ligne]. URL: <http://www.slateafrique.com/86411/histoire-explication-noms-pays-africains>